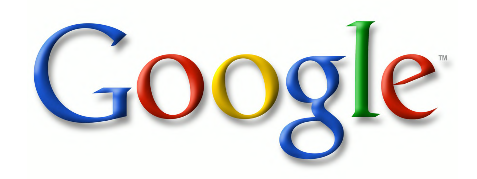




HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC:

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez WESTEIN & SMITH.


KONINKLIJKE
BIBLIOTHEEK



AVERTISSEMENT.

LE Roman de Tirant le Blanc n'avoit gueres été connu jusques ici aux François, que par ce qui en est dit dans la fameuse Histoire de Dom Quixote. Voici de quelle maniere en parle *Miguel de Cervantes Suavedra* au chap. 6. de la premiere Partie de cet excellent Ouvrage: Le Curé sans se fatiguer davantage « à examiner le reste des Livres, dit « à la Gouvernante de prendre tous « les grands & de les jetter dans la « cour. Elle qui auroit brûlé tous « les Livres du monde pour une « chemise neuve, ne se le fit pas « dire deux fois, & en prit pour le « moins sept ou huit qu'elle fit voler «

 par «

» par la fenêtre; mais elle en avoit em-
» braſſé tant, qu'il en tomba un aux
» pieds du Barbier qui lui donna de
» la curioſité, & en l'ouvrant il vit
» au titre, *Hiſtoire du fameux Tirant*
» *le Blanc.* Comment s'écria le Curé!
» vous avez-là le Chevalier Tirant le
» Blanc? Donnez-le moi, Maître Ni-
» colas, je vous en prie, c'eſt un tréſor
» que vous avez trouvé, c'eſt le contre-
» poiſon du chagrin; c'eſt-là que nous
» verrons le vaillant Chevalier Dom
» Kyrié Eleyſon de Montauban &
» Thomas de Montauban ſon frere,
» avec le Chevalier Fonſeque; (*a*)
» le combat du valeureux *Detrian-*
» *te* (*b*) contre le Dogue; les ru-
» ſes (*c*) de la Demoiſelle *Plaiſir de*
» *ma Vie*; les amours & les tromperies
» de la Veuve Tranquille (*d*) & l'Im-
pératrice

(*a*) Il faut que Cervantes ſe ſoit trompé en cet endroit, car le Chevalier *Fonſeque* ne ſe trouve pas dans ce Roman.

(*b*) Liſez *Tirant.*

(*c*) Liſez les *Saillies*, *les bons mots* Agudezas.

(*d*) Liſez la Veuve *Repoſée*, ce mot pris dans ſon

pératrice amoureuſe de ſon Ecuïer. «
Je ne vous ments pas, mon Compe- «
re: Voici le meilleur Livre du mon- «
de pour le ſtyle & le plus naturel. Ici «
les Chevaliers mangent & dorment, «
ils meurent dans leurs lits, & font «
Teſtament avant de mourir, & mille «
autres choſes utiles & néceſſaires «
dont les autres Livres ne diſent pas «
le moindre mot. Mais avec cela, il «
n'y eût pas eu grand mal d'envoïer «
l'Auteur paſſer le reſte de ſes jours «
aux Galeres pour avoir dit tant de «
ſottiſes * de propos déliberé. Em- «
portez-le chez vous, Compere, & «
le liſez, & vous verrez ſi tout ce «
que je vous en dis n'eſt pas vrai. «

On me permettra de mettre ici le texte même de Cervantes, à la ſuite de la traduction Françoiſe, parce-que les Auteurs de cette traduction ſi eſtimée & ſi eſtimable, n'ont pas rendu

ancienne ſignification, répond mieux au ſens de l'Eſpagnol.

* L'Eſpagnol dit ſeulement, *necedades*, niaiſeries.

rendu partout le ſens de Cervantes ; une plus ſcrupuleuſe exactitude étoit peut-être inutile pour leur vûë qui n'a été que de procurer aux Lecteurs un objet de délaſſement ; mais elle n'eſt pas indifférente lorſqu'il s'agit de conſtater le jugement qu'a porté de l'Hiſtoire de Tirant le Blanc, un Ecrivain auſſi ſenſé & auſſi ſpirituel que Cervantes.

Y ſin querer Canſar ſe mas en leer Libros de Cavallerias, mandò al Ama, que tomaſſe todos les grandes, y dieſſe con ellos en el corral. No ſe dixo à tonta ni à ſorda ſino à quien tenia mas gana de quemallos que de echar una tela por grande y delgada que fuera, y aſſiendo caſi ocho de una vez; los arrojo por la ventana. Por tomar muchos juntos ſe le cayo el uno à los pies del Barbero, que le tomo gana de ver quien era, y vio que dezia: Hiſtoria del famoſo Cavallero Tirante el Blanco. *Valame Dios, dixo el Cura, dando una gran voz, que aqui eſte Tirante*

el

el Blanco! Dadme le aca Compadre, que hago cuenta que he hallado en el un tesoro de contento y una mina de passa tiempos. Aqui esta Don Quirie Eleyson de Montalvan valleroso Cavallero, y su Hermano Tomas de Montalvan, y el Cavallero Fonseca, con la Batalla que el valiente * *de Tirante hizo con el Alano, y las Agudezas de la Donzella Plazer de mi Vida, con los amores y embustes de la Viuda Reposada, y la Señora Emperatriz enamorada de Ipolito su Escudero. Digo os verdad Señor Compadre, que por su estilo es este el mejor Libro del mondo. Aqui comen los Cavalleros, y duermen, y mueren en sus camas y hazen testamento antes de su muerte, con otras cosas de que todos los demas Libros d'este genero Carecen. Contodo esso os digo que Merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades*

* Toutes les Editions ont *Detriante*, c'est une faute qui a passé aussi dans toutes les Traductions. Cervantes parle du combat de Tirant contre le Dogue, à la Cour du Roi d'Angleterre.

dades de industria, *que* (no) *le Echaran à Galeras por todos los dias de su vida. Llevalde à casa y leelde y vereys que es verdad quanto del os he dicho.*

Ceux qui entendent le Castillan s'appercevront aisément qu'il y a dans cette derniere phrase quelque faute d'impression qui la rend presque inintelligible. Cervantes ne peut avoir dit que l'Auteur de ce Livre a mérité les Galeres perpétuelles, parce qu'il n'a pas écrit de dessein prémédité toutes ces niaiseries, *necedades*. Le Traducteur François a supprimé la négation, & fait dire à Cervantes que *l'Auteur auroit mérité les Galeres pour avoir dit tant de sottises de propos délibéré*. Ce qui est précisément contre le sens de Cervantes qui louë formellement cet Auteur d'avoir sçû éviter les inepties ou *niaiseries*, dont les autres Ouvrages du même genre sont remplis. Le terme Espagnol *necedades*, a un sens beaucoup plus restraint que le mot

François,

François, *sottises*, il signifie seulement puerilité, ineptie, *niaiserie*, & ne peut tomber que sur les absurdités des autres Livres de Chevalerie, absurdités évitées par l'Auteur de Tirant, à ce que dit Cervantes.

Les termes Espagnols, *contodo esso.... Merecia ......que le Echaran à Galeras*, &c. signifient : « par cette raison, il avoit bien mérité d'être « envoïé aux Galeres pour n'avoir « pas écrit de propos déliberé tant de « niaiseries. » Cervantes n'étoit pas capable de raisonner ainsi. Pour moi je soupçonnerois qu'il y a eu une seconde négation oubliée ; & que Cervantes avoit écrit, *contodo esso... merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades de industria, que* (no) *le Echaran à Galeras por todos los dias de su vida*, « & par-là cet Ecrivain auroit bien merité qu'on lui fît gra- « ce des Galeres perpétuelles, pour « avoir sçû éviter tant de niaiseries « que les autres ont dites de propos « déliberé. «

» déliberé. » J'ai idée d'avoir lû quelque part, que l'Auteur du Roman de Tirant le Blanc étoit mort aux Galeres, mais je ne puis me rappeller dans quel Livre.

Le mérite de Cervantes & la juste célebrité de son Ouvrage rendent nécessaire cette correction qui lui sauve un faux raisonnement que lui faisoient faire toutes les éditions & toutes les traductions de son Livre. Le Lecteur pardonnera sans doute en cette considération une Scholie grammaticale, pour la restitution du texte d'un Moderne. Miguel de Cervantes mérite quelque distinction. S'il avoit l'honneur d'être un Ancien, & que son Ouvrage eût été écrit en Grec ou seulement en Latin; il y a déja long-tems qu'il auroit des Scholiastes & même des Commentateurs en forme.

Quoi qu'il en soit du sens de ce passage de Cervantes, on espere que les Lecteurs du Roman de Tirant le Blanc,

Blanc ne ſeront pas plus difficiles que le *Licentié Pero Perez*, Curé du Village de DonQuixote,& qu'ils ne ſe ſcandaliſeront pas d'une eſpece de mélange de dévotion & de libertinage qui ſemble regner dans quelques endroits de ce Livre. On apperçoit ce mélange dans tous les Romans & même dans preſque tous les Ouvrages compoſés dans ces tems-là.

Les Hommes d'alors étoient en général plus dévots que ceux d'aujourd'hui, mais ſans en être pour cela plus gens de bien. On ſe perſuadoit que l'exactitude à remplir certaines pratiques extérieures pouvoit tenir lieu de l'obſervation des Préceptes, & diſpenſer même des regles de la morale. La même idée paroît ſubſiſter encore dans certains Païs où l'inſtruction eſt moins commune. Dans les Païs où les eſprits ſont plus éclairés, le ſiſtême a changé ſur cet article,dans la ſpéculation,

ſans

ſans que les choſes aïent ceſſé d'aller le même train dans la pratique, & ſans que l'empire des paſſions ſur le cœur humain ait rien perdu, ni de ſa force ni de ſon étenduë.

Le Nom, le Païs & le Siécle de l'Auteur de ce Livre, ſont abſolument inconnus. On voit qu'il étoit Eſpagnol, & on peut ſeulement ſoupçonner qu'il étoit de Valence à cauſe de la digreſſion dans laquelle il fait l'éloge de cette Ville, comme le Traducteur l'a remarqué dans une note. Il parle dans cette digreſſion de trois malheurs qui doivent arriver à cette Ville, ſuivant une ancienne Prophétie. Les prédictions des Poëtes & des Romanciers, ne regardent jamais que des évenemens déja arrivés; ainſi on peut aſſurer que l'Auteur a fait alluſion à des faits antérieurs. Les Maures qui doivent cauſer le ſecond des malheurs dont Valence eſt menacée, furent abſolument expulſés de la Ville & du Roïaume

Roïaume de ce nom en 1276. Le troisiéme de ces malheurs arrivera, dit-on, par la faute des Habitans Chrétiens de Valence, mais ces Habitans ne seront pas Chrétiens de naissance.

L'Auteur avoit probablement en vûë les troubles excités à Valence vers l'an 1369. lorsque les Habitans se révolterent contre le Roi d'Arragon Pierre IV. du nom, celui qui abolit les libertés accordées aux Arragonois & aux Valenciens. Le prétexte de défendre ces libertés, avoit occasionné diverses révoltes; mais celle-ci fut la plus considérable, elle causa de très-grands désordres, les Révoltés assassinerent un très-grand nombre de ceux dont le zele leur paroissoit trop moderé, & le Roi d'Arragon aïant dissipé la Ligue, fit périr par les plus cruels supplices ceux qui en avoient été les chefs. Les suites de cette révolte devinrent très-funestes à ceux de Valence, non-seulement à cause de tous les meurtres

tres dont elle fut l'occaſion, mais encore parce qu'elle donna un prétexte de les dépoüiller de leurs anciens privileges. Cette révolution eſt de l'an 1369. L'Ouvrage eſt néceſſairement poſtérieur à cette année-là.

Ce que l'Auteur dit de *l'arbre des Batailles*, Ouvrage composé vers l'an 1390. nous montre qu'il a vêcu au plutôt vers l'an 1400. La maniere dont il parle de l'Affrique dans ſon Roman, ne nous permet pas de ſuppoſer qu'il ait écrit depuis l'an 1480. ou 1485. Il paroît aſſés bien inſtruit du détail géographique de l'intérieur de ce Païs; les noms des peuples, des Villes & des Roïaumes ſont en général aſſés exacts, il parle même de celui de *Bornou*, dans le Païs des Noirs au-delà du grand Déſert, mais il ignoroit abſolument la ſituation de la partie Orientale de l'Affrique. Selon lui, les Etats d'Eſcariano Roi d'Ethiopie qui joue un très-grand rôle

rôle dans la ſeconde Partie du Roman s'étendoient depuis le Roïaume de Tremecen juſques au Tigre. Ils étoient voiſins de ce côté de l'Inde, & des Païs du *Prête-Jan*, ils faiſoient un même continent avec l'Arabie, & l'on pouvoit aller par terre de l'Ethiopie dans la Perſe & dans l'Aſie Mineure, ſans paſſer par l'Egypte & par la Syrie. Tout cela étoit conforme au ſiſtême ſuivi avant les navigations des Portugais autour de l'Affrique en 1485. mais alors on ceſſa de mettre les Etats du Prête-Jan dans la haute Aſie, & on ſe perſuada qu'il étoit le même que le *Negaſch*, ou que le Roi d'Abiſſinie. Ce fut auſſi alors qu'on commença à connoître les Indes, & la mer qui ſépare ce Païs d'avec l'Affrique. Si l'Auteur eût écrit depuis les Navigations des Portugais, il n'eſt gueres probable qu'il eût voulu conſerver un ſiſtême géographique abſolument décrié qui étoit indifférent à l'œconomie

l'œconomie de ſon Roman, & qui n'étoit propre qu'à le faire paroître abſurde.

On peut encore déterminer avec plus de préciſion le tems auquel ce Roman doit avoir été écrit par quelques endroits du Livre qui ſont une alluſion aſſés ſenſible à des circonſtances que nous apprend l'Hiſtoire du quinziéme ſiécle.

1°. L'Auteur décrivant la Guerre que le Soudan d'Egypte & le grand Turc faiſoient à l'Empereur de Conſtantinople, ſuppoſe que pluſieurs Seigneurs Italiens & Napolitains étoient ligués avec les Infidéles, & ſervoient dans leur Armée. Il les nomme, & ces noms ſont ceux de pluſieurs Seigneuries conſidérables dans le Roïaume de Naples & ailleurs. Quelques-uns d'entr'eux ſont faits priſonniers dans un combat. Tirant les envoïe à Conſtantinople, & là ils ſont dégradés ſolemnellement de l'Ordre de Chevalerie, déclarés

traîtres

traîtres & obligés d'essuïer la cérémonie la plus infamante que l'on puisse imaginer.

2°. L'Auteur parle des Genois en différens endroits de son Livre, & son esprit paroît avoir été dans deux différentes dispositions à leur égard. Dans la premiere Partie de son Roman, il les maltraite beaucoup; ils sont tous, dit-il, de mauvais Chrétiens, des gens sans foi, les amis & les alliés des Infidéles, & qui pour un médiocre profit ne craignent point de procurer la destruction du Christianisme. Ils veulent enlever l'Isle de Rhodes aux Chevaliers de S. Jean, par la plus horrible trahison, & la livrer au Soudan d'Egypte.

Dans la seconde Partie, ce n'est plus la même chose. Les Genois ont oublié le mal que leur a fait Tirant, & ils lui louent leurs Vaisseaux pour transporter à Constantinople l'Armée qu'il conduit au secours des Grecs.

Il faut donc chercher un tems dans lequel les Arragonois puissent avoir eû des motifs, 1 . De chercher à déshonorer quelques Seigneurs Napolitains. 2°.De déclamer contre les Genois, & d'en parler avec emportement. Il faut encore que dans ce même tems les choses aïent changé par rapport aux Genois, & que dans cet intervale les mêmes raisons d'en dire du mal, n'aïent plus subsisté.

Le Regne d'Alfonce V. Roi d'Arragon, nous fournit ce tems. Ce Prince succeda à son pere le 2. Avril 1416. & mourut le 27. Juin 1458. En 1420. il fut adopté par la Reine Jeanne de Naples & déclaré son Héritier. Aïant déplû dans la suite à cette Princesse, elle cassa cette adoption en 1433. & adopta à sa place Loüis Duc d'Anjou. Ce Prince étant mort peu après sans enfans, elle lui substitua René de Lorraine, & mourut en 1434.

Ces différentes adoptions causerent

rent de longues & cruelles divisions parmi les Napolitains, & donnerent lieu aux deux factions différentes des Angevins & des Arragonois. La Guerre commença entre les deux Partis en 1434. à la mort de Jeanne. Ceux que l'Auteur du Roman traite si mal, étoient des Seigneurs du parti d'Anjou. On trouve les noms de quelques-uns dans l'Histoire Générale, & peut-être découvriroit-on les autres dans les Histoires particulieres de ce tems-là, si la chose valoit la peine que donneroit une telle recherche. On doit donc supposer que l'Ouvrage a été écrit entre les années 1434. & 1458.

Mais ce que l'Auteur dit des Genois peut nous servir à déterminer un tems plus précis & un intervale encore plus court. Les Genois ont été long-tems en Guerre avec les Arragonois; ils se disputoient la possession des Isles de la Méditerranée, dont les Maures avoient été

chassés ; mais ces Guerres n'avoient donné lieu à aucun événement qui pût occasionner la maniere emportée avec laquelle l'Auteur les traite. En 1636. ces Peuples s'étant ligués avec le Duc de Milan, & avec quelques autres Princes de la faction Angevine, mirent en mer une puissante Flotte pour aller secourir Gaëtte assiégée par le Roi d'Arragon.

Alfonce s'avança au-devant d'eux, & leur présenta le combat. Les Génois étoient alors les meilleurs hommes de mer de la Méditerranée. La Flotte Arragonoise fut battuë, & l'Armée détruite, Alfonce fait prisonnier avec ses freres & la fleur de sa Noblesse, fut remis entre les mains du Duc de Milan ; mais peu de jours après celui-ci mit ce Prince en liberté, sans autre condition que celle d'une ligue offensive & défensive.

C'est sans doute à cause de la prise du Roi d'Arragon que l'on voit tant

tant de Rois prisonniers dans l'Histoire de Tiran, & que ce Chevalier consolant un de ces Rois dans sa captivité, lui dit qu'elle n'est point un malheur dont un Prince doive rougir; que les Rois braves & courageux y sont exposés, & qu'il n'y a que ceux qui se tiennent toujours loin des dangers qui soient à l'abri d'un pareil sort.

Alfonce se trouva par son alliance avec le Duc de Milan, & par les puissans secours que les Arragonois, les Valenciens & les Catalans lui envoïerent d'eux-mêmes, plus fort qu'il n'étoit avant sa défaite. Il soumit entierement le Roïaume de Naples; & le 2 Juin de l'an 1442. il entra dans cette Ville, en renouvellant les cérémonies des anciens triomphes Romains; circonstance qui peut avoir donné lieu à l'Auteur du Roman, de faire accorder de semblables honneurs à Tiran, après avoir délivré la Ville de Constantinople.

On trouve dans la Chronique Catalane de *Miquel Carbonnell* une Relation originale & très-détaillée des Fêtes données à Sarragoce l'an 1399. pour le Couronnement du Roi d'Arragon Martin I. & de la Reine Marie de *Luna* sa femme. Ces Fêtes sont le modéle de toutes celles que l'Auteur décrit dans son Roman, & qu'il suppose données tant en Angleterre qu'à Constantinople.

Alfonce maître du Roïaume de Naples, tourna toutes ses forces contre les Genois. Ils furent obligés de se soumettre, & de demander la Paix, que ce Roi ne leur accorda qu'à la charge d'un présent ou redevance annuelle. Ils la lui païoient avec des circonstances qui donnoient à ce païement l'air d'un véritable tribut.

Il est ce me semble assez probable que la premiere Partie du Roman ait été écrite depuis la Prison du Roi Alfonce, & pendant la plus grande

irritation

irritation des esprits contre les Genois; mais que la seconde le fut après l'an 1442. & lorsque ces Peuples s'étant soumis à païer une redevance annuelle, la haine des Arrogonois fut moderée par l'humiliation de leurs Ennemis.

Les Grecs de Constantinople étoient alors extrêmement pressés par les Sultans des Turcs Amurath I. mort en 1451. & par son fils Mahomet II. qui prit cette Ville le 29. de Mai 1453. & qui détruisit sans retour l'Empire des Grecs. Dans la seconde Partie l'Empereur de Constantinople se trouve réduit à une semblable extrémité, & il en est tiré par la seule valeur de Tirant. La délivrance de l'Empire Grec étoit alors l'objet des vœux de tous les Chrétiens, quoique des intérêts particuliers empêchassent les Princes de se réünir pour y travailler. C'étoit probablement pour flatter ce désir universel, & pour faire allusion

à la ſituation actuelle des choſes, que l'Auteur du Roman a fini par ſuppoſer l'Empire de Conſtantinople dans le plus grand péril, & par l'en retirer contre toute apparence.

On peut ce me ſemble conclure de tout cela, qu'il eſt aſſez probable que ce Roman a été commencé entre les années 1436. & 1443. ou entre la priſe d'Alfonce par les Genois, & le tribut qu'il impoſa à ces Peuples, & qu'il a été achevé entre la même année 1443. & la priſe de Conſtantinople en 1453.

Si l'Auteur, dans ſon Argument, avoit daigné nous dire un mot du tems auquel il écrivoit, il auroit épargné au Lecteur l'ennui de cette diſcuſſion. Après tout, on ne trouveroit pas étrange de voir à la tête d'une traduction de *Theagene & Chariclée* une Diſſertation ſur la perſonne & ſur le tems d'Heliodore qui en eſt l'Auteur. Un Roman moderne qui nous peint les mœurs & la façon

de penſer du quinziéme ſiécle, & qui par-là peut ſervir à nous donner une plus juſte idée d'un tems auquel a commencé de ſe former la puiſſante Monarchie des Eſpagnols ſous la Maiſon d'Autriche, ne pourra-t-il pas joüir du même privilege? N'y aura-t-il que l'antiquité Grecque & Romaine qui mérite notre attention & nos recherches?

Quant au ſtyle de ce Roman, quoique Cervantes l'appelle à cet égard le *meilleur Livre du monde** cet éloge ne ſe doit entendre que par comparaiſon aux autres ouvrages du même genre. Il a ſur eux à la vérité l'avantage d'être écrit dans un ſtyle très-ſimple & très-naturel, au lieu que les autres Romans Eſpagnols ſont d'un ſtyle affecté & figuré juſques à l'enflure, quelquefois même juſqu'à l'extravagance. Mais il tombe peut-être dans l'excès oppoſé, & il n'eſt pas exemt des défauts qui accompagnent ordinairement

* *Por ſu Eſtilo es el mejor libro del mundo.*

ordinairement une trop grande simplicité.

Quoique le fonds du style soit assez gai, & quoique les plaisanteries soient en général d'assez bon goût, eu égard au tems, on trouve quelquefois des expressions & des détails trop bas, & peu seans aux Personnages que l'Auteur introduit. Peut-être aussi ce défaut-là est-il moins celui de l'Auteur, que celui de son siécle. Les discours & les conversations sont ordinairement très-allongées, quelquefois remplies de paroles & vuides de sens. Mais c'étoit encore le défaut général de son tems. Il regne également dans nos vieux Romans & dans nos vieilles Chroniques, aussi-bien que dans les anciens Ecrivains Espagnols. On le trouve même dans les Italiens, quoiqu'ils soient les premiers qui aïent commencé à mieux écrire.

Le Traducteur qui sans doute n'a pas cru que le Public se souciât de

voir la Verſion littérale d'un ancien Roman Eſpagnol avec tous les défauts qui l'auroient empêché de s'amuſer à une lecture (dans laquelle on ne peut gueres chercher autre choſe que l'amuſement) a pris à cet égard toutes les libertés qu'il a cru néceſſaires, non-ſeulement en abrégeant certains récits & certaines harangues, qui n'étoient propres qu'à refroidir l'eſprit du Lecteur ; mais encore en faiſant des ſuppreſſions ou des changemens conſidérables toutes les fois qu'il a cru que l'interêt des mêmes Lecteurs le demandoit. Peut-être que quelques-uns ſouhaiteroient qu'il en eût encore fait davantage ; mais ceux qui voudront comparer cette Traduction avec l'Original Eſpagnol, ou même avec la Verſion Italienne, verront qu'il ne pouvoit gueres faire de plus grands changemens ſans altérer l'économie du Roman. Il a même lieu de craindre que les Lecteurs amoureux de l'exac-

titude

titude littérale, ne l'accusent d'avoir abusé de la liberté accordée au Traducteur d'un Ouvrage frivole. Il a cependant conservé partout avec soin, non-seulement la suite des narrations, & le sens des discours, mais encore tous les détails & toutes les expressions qui pouvoient servir à peindre, soit les mœurs du siécle de l'Auteur, soit ses opinions & sa maniere de penser.

Ce sera au Lecteur à juger si ce Roman mérite, pour le fonds des choses, les éloges que lui donne Cervantes : on permettra cependant encore une observation que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les anciens Romans Espagnols de Chevalerie, ne seroient peut-être pas en état de faire.

Dans ces Romans on ne donne aux Héros que la bravoure & la force de corps, & tous les dénoüemens sont tirés du merveilleux de la Féerie & des enchantemens ; ou du
moins

moins de certains hazards plus incroïables encore, si on le peut dire, que le sistême de la Féerie & de la Magie, qui étoit alors le systême commun. L'Auteur de ce Livre semble avoir affecté de prendre à cet égard le contre-pied des autres Romans. Tirant, malgré sa bravoure & sa force prodigieuse, ne fait rien qui ne soit possible aux hommes, & il doit encore plus ses succès à son esprit & à son habileté militaire, qu'à sa valeur. Les moïens par lesquels l'Auteur amene les évenemens heureux ou malheureux de son Héros, sont pris dans l'ordre naturel des choses, leur singularité a même presque toujours je ne sçai quoi de bizarre qui fait rire l'esprit, en même-tems qu'elle le surprend. Peut-être aussi n'a-t-on éprouvé un pareil sentiment en lisant cet Ouvrage, qu'à cause du contraste qu'il forme à cet égard avec les autres Livres de Chevalerie que l'on a lus, & dont il peut passer pour une Critique ingénieuse.

Quelques Lecteurs pourront penser que l'Auteur auroit du faire les Demoiselles de Constantinople un peu moins faciles ; mais de son tems on ne connoissoit pas encore cet amour métaphysique qui fait la base de nos grands Romans modernes, & qui n'a peut-être jamais existé hors de ces Livres. Dans Tristan de Leonnois, dans Lancelot du Lac, dans Perceforest, & dans les Amadis, les choses se passent à cet égard à peu près comme dans Tirant. D'ailleurs l'Auteur étoit d'un Païs où l'on croit que quand un homme & une femme qui s'aiment, se trouvent seuls, ce seroit sotise que de perdre le tems en paroles ; & il pouvoit supposer que les femmes Grecques étoient encore plus vives sur cet article que les Espagnoles.

Ce Livre est maintenant assez rare en Espagne ; il n'y est plus gueres connu que par l'Ouvrage de Cervantes. *Nicolas Antonio* n'en dit rien dans sa Bibliotheque Espagnole en deux volumes

volumes *in fol.* quoiqu'il y ſoit entré dans un très-grand détail ſur les Romans de Chevalerie, & ſingulierement ſur ceux dont parle Cervantes dans le dénombrement de la Bibliotheque de Don Quixote..

On n'en connoît qu'une ſeule Edition Eſpagnole à Valladolid en 1511. *fol.* ſous ce titre : *Los cinco Libros del Esforçado y invencible Cavallero* TIRANTE EL BLANCO DE ROCA SALADA ; *Cavallero de la Garrotera, El qual por ſu alta Cavalleria alcanço à ſer Principe y Ceſar del Imperio de Grecia.* fol. Lettre Gothique à deux colonnes, feuillets 288. A la fin on lit ces mots ſinguliers : *Al Loor y Gloria de nueſtro Señor y de la Bendita Virgen Maria ſu Madre y Señora nueſtra, fue Impreſſo el preſente* Libro del Famoſo & invencible Cavallero Tirante el Blanco, *en la muy noble Villa de Villadolid per Diego de Gumiel acaboſe à* XXVIII. *de Mayo del anno* M. D. XI.

Cette date eſt antérieure à la mort du Roi Ferdinand, & à celle du

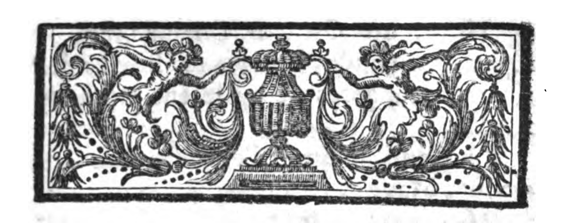
Cardinal

Cardinal Ximenès, le Reſtaurateur des Lettres en Eſpagne; mais d'un tems bien poſtérieur à l'établiſſement du fameux Tribunal de l'Inquiſition, & de la police à laquelle les Livres ſont aſſujetis en Eſpagne.

Ce Roman avoit déja été traduit en Italien; mais d'une façon très-litterale, & par un homme qui entendoit ſi mal ſon Original, qu'en pluſieurs endroits la Traduction eſt pleine de contre-ſens. Le Traducteur étoit *Lelio di Manfredi*. Il y a trois Editions de cette Traduction. L'une *in* 4°. à Veniſe en 1538. chez *Nicolini di Sabbio*.* La ſeconde en 3. vol. *in* 12. auſſi à Veniſe en 1566. chez *Domenico Sarri*. La troiſiéme en 1611. 3. vol. *in* 8°. Les trois Editions ſont faites avec toutes les marques poſſibles de publicité, & les deux dernieres ſont d'un tems où l'on obſervoit depuis pluſieurs années en Italie, pour la publication des Livres, les Regles ſeveres preſcrites par le Concile de Trente.

* *M. Federico Torregiano* en a été l'Editeur.

HISTOIRE



HISTOIRE DU GRAND CHEVALIER TIRAN LE BLANC.

PREMIERE PARTIE.



'ANGLETERRE jouïssoit d'une profonde paix, lorsque le grand Prince par qui elle étoit gouvernée, voulant célébrer avec éclat l'Alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi de France; fit publier dans son Roïaume un Combat à la Barriere à tout venant. Le bruit des Fêtes & des magnificences dont ces nôces devoient être accompagnées, se

répandit bien-tôt ; & tous les Braves des Cours Etrangeres ne tarderent pas à s'y rendre.

Un Gentilhomme d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne s'étoit joint à plusieurs autres, qui comme lui alloient à Londres, dans le dessein de prendre part à la Fête. Accablé de lassitude, il s'endormit sur son cheval, qui marchant à l'avanture, s'écarta du reste de la troupe & du grand chemin. Un sentier peu fréquenté qu'il suivit, le conduisit dans un lieu solitaire, planté des plus beaux arbres du monde, & où sur l'herbe tendre & fleurie couloit une fontaine délicieuse, à laquelle les animaux sauvages & domestiques venoient chaque jour se désaltérer.

C'étoit dans ce lieu que le fameux Comte Guillaume de Varvich avoit choisi sa retraite. Ce Chevalier recommandable par sa naissance & par ses vertus, avoit long-tems porté les armes sur terre & sur mer. Il avoit remporté la victoire dans cinq combats particuliers, s'étoit trouvé à sept Batailles générales, dont il étoit sorti vainqueur, son nom étoit célébre dans tous les païs. A l'âge de cinquante-cinq ans, un sentiment de Religion lui avoit fait quitter le métier de la Guerre

pour

pour faire le voïage de Jérusalem. Ni les larmes de la Comtesse son épouse qu'il chérissoit, ni les pleurs d'un fils unique qu'il laissoit encore au berceau, ne pûrent l'arrêter. Il fit une donation de toutes ses Terres à la Comtesse sa femme, & aïant distribué des sommes considérables à ses Vassaux, & aux Chevaliers qui s'étoient attachés à lui, il partit suivi d'un seul Ecuïer; & après avoir visité les saints Lieux, il se rendit à Venise. Là il donna tout ce qui lui restoit d'argent à ce fidéle domestique qui l'avoit suivi; & il exigea de lui, qu'à son retour en Angleterre il répandroit le bruit de sa mort. Pour rendre cette nouvelle plus vraisemblable, le Comte engagea quelques Négocians Anglois établis à Venise, à la mander dans leur païs. La Comtesse l'apprit avec la douleur la plus vive, & fit faire, à ce mari qu'elle avoit aimé tendrement, des obséques dignes de la naissance & de la valeur d'un aussi bon Chevalier.

Cependant le Comte après avoir laissé croître ses cheveux & sa barbe, prit un habit d'Hermite, & vivant d'aumônes, retourna en Angleterre, où il choisit pour sa demeure une Solitude située sur une haute montagne, peu éloignée de sa ville

de Varvich. Il y vivoit inconnu à tout le monde, & sous son habit d'Hermite il alloit une fois la semaine à la Ville pour y recevoir les aumônes de ses anciens sujets. Il s'adressoit plus souvent à sa vertueuse épouse qu'à tout autre, parce qu'il ne pouvoit se refuser le plaisir de joüir de la tristesse dans laquelle elle étoit plongée, & de voir combien elle étoit attachée à ses devoirs. De son côté la Comtesse, par un sentiment secret dont elle ignoroit la cause, lui donnoit plus souvent, & plus abondamment qu'aux autres Pauvres.

Le Comte avoit déja passé quelque tems dans sa solitude, lorsque la fortune l'en retira pour rendre encore une fois à sa Patrie un service signalé. Le grand Roi des Canaries, pour se vanger des insultes de quelques Corsaires Chrétiens, qui avoient fait une descente dans ses Isles, avoit débarqué sur les côtes d'Angleterre à la tête d'une Armée formidable. Il s'étoit même déja rendu maître d'une partie considérable de l'Isle, où ses Troupes commettoient les plus grands désordres. En vain le Roi Anglois avoit crû pouvoir s'opposer aux progrès du Prince Infidéle. Vaincu dans deux combats, & chassé successivement

ceſſivement de Cantorberi, de Londres, & de pluſieurs autres de ſes meilleures Places, il avoit enfin été obligé d'aller chercher un aſile dans la ville de Varvich. Là inveſti de tous côtés par l'Armée des Maures qui l'avoit ſuivi, ce malheureux Prince n'eſpéroit plus aucun ſecours, lorſque le Ciel lui en offrit un dans le courage & dans l'habileté du Comte Hermite.

Le lendemain de l'arrivée du Roi à Varvich, le Comte étant monté dès le matin ſur le haut de la montagne qu'il habitoit, dans le deſſein d'y ramaſſer quelques herbes, qui faiſoient une partie de ſa nourriture, il apperçut l'Armée des Infidéles campée dans la plaine. Il courut à la Ville, qu'il trouva dans la conſternation, & ſe rendit d'abord au Château. A peine y étoit-il entré, qu'il rencontra le Roi qui revenoit d'entendre la Meſſe. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda l'aumône; mais le Prince n'eut pas plutôt arrêté les yeux ſur lui, que ſa vûë lui rappella le ſouvenir d'un ſonge qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit crû voir une grande & belle femme vêtuë de blanc, tenant un enfant entre ſes bras. Elle étoit ſuivie de pluſieurs Demoiſelles, qui toutes enſemble chantoient le *Magnificat*.

gnificat. Dès qu'elles eurent cessé de chanter, celle qui paroissoit commander aux autres s'approchant de lui, & lui mettant la main sur la tête, lui avoit dit : Ne crains rien, Roi d'Angleterre, compte sur le secours du Fils & de la Mere. Remarque bien le premier homme, portant une grande barbe, que tu verras te demander l'aumône : baise-le sur la bouche ; conjure-le de quitter l'habit qu'il porte, & d'accepter le commandement de ton Armée ; je ferai le reste. A ces mots le songe s'évanoüit, & le Roi s'étoit réveillé.

A la vûë de l'Hermite humilié devant lui, ce Prince ne douta point qu'il ne fût cet homme destiné du Ciel pour être l'appui de sa Couronne. Il le baisa sur la bouche, suivant l'avertissement qu'on lui avoit donné ; le releva, & le prenant par la main, il le conduisit dans une des chambres du Château. Là, après lui avoir représenté dans les termes les plus touchans, les malheurs de son Roïaume ; après l'avoir conjuré de l'aider de ses conseils & de sa personne, il se jetta à ses pieds, & le supplia de ne point lui refuser la grace qu'il lui demandoit.

Les larmes du malheureux Roi toucherent

rent le Comte. Il se rendit aux prieres de son Prince, & à la triste situation de sa patrie. Bien-tôt, par ses conseils, les Chrétiens remporterent un avantage considérable sur les Infidéles, dont ils brûlerent & pillerent le Camp. Quelques jours après le Roi Maure envoïa défier le Roi d'Angleterre à un combat particulier qui décideroit la Guerre. Le Roi Anglois accepta le défi; mais ses forces ne répondoient pas à son courage, & le Conseil ne vouloit pas consentir qu'il s'exposât lui & son Roïaume à une perte certaine. Le Roi des Canaries étoit un des hommes les plus forts & les plus adroits de sa nation. Le Roi d'Angleterre se confiant à la promesse qui lui avoit été faite, crut ne devoir choisir d'autre que l'Hermite même, pour se démettre en sa faveur de la Roïauté, & le charger d'un combat, qui ne pouvoit se faire que de Roi à Roi. Il ne se trouva point d'armes qui pussent convenir à l'Hermite dans toute la Ville; il fallut avoir recours à celles qu'il avoit laissées à la Comtesse de Varvich en partant pour Jérusalem, & dont il indiqua la forme & les couleurs.

Le Roi Hermite défit & tua le Roi Maure dans le combat. Cette mort ne ter-

mina cependant pas la Guerre. Le nouveau Roi que l'on élut à sa place, refusa d'exécuter le Traité.

Le Comte de Varvich donna dans la suite de cette Guerre de nouvelles preuves de sa valeur & de son habileté. Il fit prendre les armes à tout le monde, même aux enfans âgés de onze ans. Le fils qu'il avoit laissé en partant se trouva dans ce cas, & les larmes, ni les prieres de la Comtesse ne pûrent le faire excepter. Le Roi vit avec plaisir que cet enfant témoignoit un courage au-dessus de son âge. Il l'arma Chevalier à la premiere Bataille. Enfin, après plusieurs combats, il vint à bout de ces barbares; tout fut passé au fil de l'épée, ou réduit en esclavage.

Après avoir ainsi rendu la liberté à sa patrie, il ne restoit plus au Comte de Varvich que de se faire connoître à sa tendre & vertueuse épouse. Depuis qu'il étoit monté sur le Trône, l'avanture des armes, & quelques autres de même espéce avoient déja donné de grands soupçons. Elle ne pouvoit comprendre comment, sans être Sorcier ou Négromant, le nouveau Roi étoit instruit, comme elle-même, de tout ce qu'elle avoit de plus caché dans sa maison. A son retour, il crut ne devoir pas

différer à la tirer d'inquiétude. Il lui fit remettre la moitié d'un anneau chargé de ses Armes, qu'il avoit partagé avec elle à son départ pour la Terre-Sainte; avec ordre de lui dire, qu'il venoit d'un homme qui l'avoit aimée tendrement, & qui l'aimoit encore plus que sa propre vie. A ce discours, & à la vûë de l'anneau, que la Comtesse reconnut d'abord, elle tomba évanoüie; & ne revint de sa foiblesse, que lorsqu'elle se trouva entre les bras de son mari, qui étoit accouru à la nouvelle de cet accident. Cette reconnoissance fut accompagnée de toute la joïe, & de toute la tendresse que peuvent éprouver, après une longue absence, deux personnes qui s'aiment véritablement.

Au bruit de cet événement, l'ancien Roi, & tous les Barons, charmés de devoir la liberté de l'Angleterre à un Chevalier de si haute réputation, vinrent faire compliment au Comte & à la Comtesse, qui leur donnerent une Fête magnifique. Mais au milieu des festins & des réjoüissances dont elle fut accompagnée, le nouveau Roi soupiroit après sa Retraite, & songeoit à y retourner. Il commença donc par quitter les habits Roïaux, & remit à l'ancien Roi toute l'autorité

l'autorité dont il s'étoit dépoüillé en sa faveur. Ensuite il recommanda sa femme & son fils à ce Prince, qui lui promit d'en avoir soin, & fit sur le champ le jeune Comte Grand Connétable d'Angleterre, en lui donnant outre cela une partie du Roïaume de Cornoüailles. Enfin, après les plus tendres adieux, le Comte reprit le chemin de son Désert, où il s'enferma; uniquement occupé du service de Dieu, & du soin de pleurer ses péchés.

Ce saint Homme s'occupoit à lire l'*Arbre des Batailles*, & cette lecture l'engageoit de plus en plus à remercier Dieu des graces qu'il lui avoit faites, pendant qu'il avoit suivi l'Ordre de Chevalerie, lorsque le Gentilhomme Etranger arriva à la fontaine. La vûë d'un homme endormi sur son cheval, attira l'attention de l'Hermite. Il doutoit s'il devoit le réveiller; mais le cheval pressé de la soif, le tira d'embarras. Comme sa bride étoit attachée à l'arçon, les mouvemens qu'il se donna pour s'en débarrasser, réveillerent le Cavalier. Tiran demeura surpris à cette vûë. L'Hermite étoit d'une taille haute & majestueuse; il portoit une longue barbe blanche; & malgré son habit déchiré, son visage pâle & décharné, & ses

yeux

yeux presque éteints, un air de dignité répandu sur toute sa personne, annonçoit ce qu'il avoit été autrefois.

Le Cavalier mettant aussi-tôt pied à terre, s'avança pour le saluer. L'Hermite de son côté le reçut d'un air doux & civil; & lui aïant proposé de s'asséoir dans l'agréable prairie qui bordoit la fontaine, il le conjura, par la politesse qu'il remarquoit en lui, de lui apprendre son nom, & quel hazard l'avoit conduit dans ce désert. Alors l'Etranger prenant la parole: Il m'est aisé, lui dit-il, mon Pere, de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Tiran le Blanc, parce que mon pere est Seigneur de la Marche de Tirannie, qui n'est séparée de l'Angleterre que par un petit trajet de mer. Ma mere, fille du Duc de Bretagne, se nomme Blanche. Ainsi pour conserver les deux noms, on m'a donné celui de Tiran le Blanc. Les Fêtes que le Roi d'Angleterre prépare pour son Mariage avec la Princesse de France, m'ont attiré en ce païs. Cette Princesse est la plus belle de toute la Chrétienté. Elle posséde tous les charmes & toutes les graces qui sont partagées entre les autres femmes; rien n'approche de la blancheur & de la finesse de son teint. Je vous

vous en puis donner une idée, mon Révérend Pere, par un fait dont j'ai été témoin. J'étois à la Cour de France le jour de la Fête de S. Michel ; ce jour auquel se faisoit la déclaration du Mariage, il y eut beaucoup de réjoüissances. Le Roi, la Reine, & la Princesse leur fille, mangeoient à une table séparée ; & je puis assurer, pour l'avoir vû, que la blancheur & la finesse de la peau de cette Princesse laissoient voir au passage, le vin rouge qu'elle bûvoit. Ce fut là que j'appris que le Roi d'Angleterre qui s'y étoit rendu, devoit être à Londres le jour de la saint Jean ; & qu'à son arrivée il y auroit de grandes Fêtes dans cette Ville pendant un an & un jour. Sur cette assurance, nous sommes partis trente Gentilshommes & moi pour nous y trouver, & pour recevoir l'Ordre de Chevalerie. La lassitude de mon cheval, ajouta l'Etranger, m'a fait demeurer derriere. Je me suis endormi, & le hazard m'a conduit ici.

L'Hermite entendant parler de l'Ordre de Chevalerie, & du dessein que ce Gentilhomme avoit formé de le recevoir, poussa un grand soupir. Son imagination lui retraça en cet instant toute l'excellen-

te de cet Ordre, & la gloire qu'il s'étoit aquis pendant tout le tems qu'il l'avoit professé. Tiran ne put s'empêcher de lui demander le motif des réfléxions ausquelles il s'étoit abandonné. Et l'Hermite reprenant la parole, avec une douceur extrême : Je pense, lui dit-il, mon cher enfant, aux devoirs ausquels un Chevalier s'engage en recevant cet Ordre. Malgré l'habit dont je suis revêtu, j'ai l'honneur d'être Chevalier. Il y a environ cinquante ans que je fus armé en Afrique, dans une grande Bataille que nous soutînmes contre les Maures.

Puisque cela est ainsi, repliqua Tiran, je souhaiterois, mon Révérend Pere, que vous eussiez la bonté de m'instruire à fonds d'un état auquel je veux m'attacher toute ma vie, & dont je désire remplir les obligations. Mon fils, lui dit l'Hermite en lui montrant le Livre qu'il lisoit, toutes les Régles que vous demandez sont écrites dans ce Volume. Je le lis souvent, pour ne point oublier les bontés dont le Seigneur m'a comblé.

Alors il ouvrit le Livre, & lut à Tiran un Chapitre qui contenoit l'origine de l'Ordre de la Chevalerie, & par quelle raison il fut établi. Il continua son discours,

cours, & lui apprit quelles étoient les vertus d'un bon Chevalier, & quelles obligations on contractoit en entrant dans cet Ordre. Il lui expliqua ensuite ce que signifioient les Armes offensives & défensives du Chevalier; le Casque, la Cuirasse, l'Epée, la Lance, & jusqu'aux Eperons dorés. Il lui parla enfin des anciens Chevaliers, & de ceux qui se distinguoient encore alors par les armes; de Lancelot du Lac, de Galuan, de Boort, de Perceval, de Galas, qui fut le meilleur de tous; & qui par sa vertu & sa chasteté (car il mourut Vierge) mérita de faire la conquête du Saint Graal *; du bon Chevalier de la Montagne Noire; du

* Le Saint Graal, dont il est tant parlé dans le Roman de Lancelot du Lac, & dans les Histoires de la Table Ronde, étoit le Bassin dans lequel Jesus-Christ avoit fait la Cêne, apporté en Angleterre par Joseph d'Arimathie, disent ces Romans; ils en racontent beaucoup de merveilles, & même plusieurs Miracles; car la simplicité de ces siécles grossiers allioit la dévotion avec les intrigues libertines, dont ces Livres, surtout celui de Lancelot, sont remplis. *Graal*, dans la basse Latinité *Gradale*, un bassin: On emploïe encore dans quelques Provinces de France le mot de *Graile* au même sens; & en vieil Anglois *Gral* ou *Graile* est la même chose que *Gradual*.

Duc

Duc d'Altretera, & de plusieurs autres. Il lui dit aussi, que puisqu'il avoit un si grand désir de recevoir l'Ordre de Chevalerie, il falloit que ce fût avec éclat ; c'est-à-dire, qu'il devoit choisir pour cette cérémonie le jour d'un Combat ou de quelques Joûtes, afin que ses parens & ses amis sçussent qu'il étoit capable de porter les armes, & de les conserver. Mais il se fait tard, continua-t-il, votre compagnie doit être fort loin ; vous ignorez les chemins, & vous seriez en danger de vous perdre dans les Bois dont ce canton est couvert ; je vous conseille donc de partir. A ces mots il pria Tiran d'accepter le Livre qu'il avoit. Montrez-le au Roi, & à tous les autres bons Chevaliers, lui dit-il, afin qu'ils sçachent ce que c'est que l'Ordre de Chevalerie. Ensuite, l'aïant conjuré de passer à son retour par son Hermitage, & de lui faire le récit des Fêtes qui se seroient données à la Cour ; il lui dit adieu. Mais avant que de se séparer, Tiran demanda au saint Homme ce qu'il devoit répondre au Roi, & aux autres Chevaliers, au cas qu'ils voulussent sçavoir le nom de celui qui lui avoit donné le Livre. Vous leur direz seulement, repartit l'Hermite, qu'il leur est envoïé

de

de la part d'un homme qui a toujours aimé & honoré l'Ordre de Chevalerie.

Tiran remonta à cheval, & continua ſon chemin. Peu de tems après il rencontra pluſieurs de ſes gens, envoïés audevant de lui, dans la crainte qu'il ne ſe fût égaré dans le Bois. Arrivé au Village, où les autres Cavaliers avoient mis pied à terre, il leur raconta ſon avanture, & leur montra le Livre que l'Hermite lui avoit donné. Ils paſſerent la nuit à le lire, & montant à cheval au point du jour, ils arriverent à Londres. Les Fêtes qui ſe donnerent dans cette Ville, à l'occaſion du Mariage du Roi, durerent, comme on l'a dit, un an & un jour; après quoi tous les Etrangers qui s'y étoient rendus de toutes parts, quitterent la Cour pour retourner dans leur païs.

Tiran ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donnée à l'Hermite. Il déclara donc à ſes Compagnons de voïage, qu'il étoit obligé de les quitter. Mais ils le prierent tous de trouver bon qu'ils l'accompagnaſſent, & lui proteſterent que le récit qu'il leur avoit fait avoit tellement piqué leur curioſité, qu'ils ne ſortiroient point ſatisfaits d'Angleterre, s'ils n'avoient auparavant le plaiſir de voir

le

le ſaint Homme. Tiran conſentit à les conduire au lieu de ſa Retraite, & ils prirent tous enſemble le chemin de l'Hermitage. En y arrivant, ils trouverent le Solitaire qui diſoit ſes Heures au pied d'un arbre. Ils l'aborderent d'un air ſoumis; le ſaluerent très-reſpectueuſement, & voulurent même lui baiſer la main: mais il les en empêcha; & les aïant tous embraſſés, il les obligea de s'aſſéoir. Enſuite il leur parla en homme poli & touché de l'honneur qu'ils lui faiſoient, & leur demanda s'ils ne venoient pas de la Cour du Roi ſon Maître; quels étoient ceux qu'on avoit armés Chevaliers, & ce qui s'étoit paſſé aux Fêtes qui s'étoient données au ſujet du Mariage du Roi avec la Princeſſe de France: Mais auparavant, ajouta-t-il en s'adreſſant à Tiran, qu'il avoit reconnu d'abord, aïez la bonté de me nommer tous les Seigneurs qui me font aujourd'hui l'honneur de me viſiter. Tiran obéït & ſatisfit la curioſité de l'Hermite; après quoi, il continua en ces termes.

Les Fêtes aïant été indiquées pour le jour de la ſaint Jean, on commença par faire la Revûë de tout ce qui ſe trouvoit dans la Ville; tant de Chevaliers & d'Artiſans, que de Dames ou de Demoiſelles.

Je ne dois pas oublier, que par une magnificence, qui peut-être n'a jamais encore été mise en usage par aucun autre Prince, le Roi avoit ordonné que dans tous les Ports, & sur tous les grands chemins qui conduisoient à la Capitale, on fournît des vivres à ceux qui arriveroient, ou pour voir les Fêtes, ou pour y signaler leur adresse; ensorte que depuis le jour de leur débarquement, jusqu'à celui de leur départ, ils ont toujours été défraïés.

Le jour de la saint Jean, le Roi parut vêtu d'un habit magnifique, brodé de grosses perles, & doublé de martres zibelines. Les chausses étoient pareilles, & le pourpoint de fil d'argent trait; ce Prince ne portoit point d'or, parce qu'il n'étoit pas encore armé Chevalier. Il avoit seulement sur la tête une riche couronne de ce même métal, & tenoit son sceptre à la main. Il montoit ce jour-là un très-beau cheval, qu'il manioit avec une adresse & une bonne grace admirable. Dans ce superbe équipage, il partit de son Palais & se rendit à la grande Place, suivi seulement des Damoisels de quatre différentes Cours de l'Europe. Dès qu'il fut arrivé, le Duc de Lancastre, couvert d'une armure

mure blanche, parut à la tête de quinze mille hommes d'Armes. Ce Seigneur mettant pied à terre, alla d'abord faire la révérence au Roi, & prendre ses ordres; après quoi il fit défiler les Gendarmes & passer à la tête de la Marche. Ils étoient montés & armés à l'avantage; leurs chevaux étoient couverts de housses d'une étoffe brochée d'or & d'argent, & avoient sur la tête des houpes & des pannaches à l'Italienne.

Toutes ces Troupes marcherent à la suite du Duc de Lancastre, chaque Cavalier portant un cierge à la main. Les Artisans parurent ensuite, selon le rang, & avec les marques de leur Profession. Mais il s'éleva parmi eux une si grande dispute, qu'elle fit craindre qu'il n'en pérît un grand nombre.

Quelle fut l'origine & la suite de cette contestation, reprit l'Hermite? Je vais vous l'apprendre, répondit Tiran. Les Tisserans prétendoient avoir le pas sur les Serruriers, qui n'y vouloient point consentir. Il se trouva plus de dix mille hommes de chaque côté, prêts à soutenir l'honneur de leur Corps. Les gens de Loi étoient la principale cause de tout le désordre; les uns alléguoient, en faveur des

Tisserans, que la toile étoit nécessaire pour le Service Divin; les autres disoient, pour les Serruriers, que l'invention du fer avoit précédé celle de la toile, & qu'il n'y avoit aucun Métier auquel le fer ne fût nécessaire; ce qui donnoit un grand avantage à ces derniers. Ces discours ne servoient qu'à échauffer les esprits; & si le Duc ne se fût trouvé alors à cheval, les choses auroient peut-être tourné de façon, que le Roi lui-même n'eût pû y apporter de remede. Le Duc se jetta donc au milieu des mutins; prit six Légistes, trois d'un parti & trois de l'autre, & les emmena hors de la Ville. Ils le suivirent sans aucun soupçon. Mais à peine furent-ils éloignés de leurs Confreres, que le Duc, qui avoit eu la précaution d'établir une garde de mille hommes à la tête du Pont, avec ordre de ne laisser passer qui que ce fût, n'exceptant de cette défense que la seule personne du Roi, mit pied à terre au milieu du Pont, fit élever très-promptement deux potences, & fit pendre à chacune trois des Légistes la tête en bas, pour leur faire plus d'honneur. Le Roi instruit de cet événement, courut au Duc, & lui dit: Qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un plus grand service, ni faire rien de plus juste, parce

que

que ces hommes de Loi ne s'enrichiſſoient qu'en ruinant toute l'Angleterre. Je veux, continua-t-il, que ces Légiſtes demeurent expoſés dans cet état pendant tout ce jour, & que demain on les coupe en quatre quartiers, pour les mettre ſur les grands chemins. Le Duc profita de cette occaſion, pour repréſenter au Roi : Que ſi Sa Majeſté vouloit le croire, elle ordonneroit que dans tout le Roïaume il n'y eût que deux hommes de Loi, qui ſeroient obligés de prononcer, dans l'eſpace de quinze jours, une Sentence définitive, ſur quelque affaire que ce pût être. Mais il faudroit, ajouta-t-il, que Votre Majeſté les païât bien, afin de pouvoir les traiter comme ceux-ci l'ont été, au cas qu'on s'apperçût qu'ils ſe laiſſaſſent corrompre. Le jeune Roi approuva l'avis du Duc. Il ordonna ſur le champ qu'il fût exécuté ; & le peuple informé d'un Réglement ſi ſage, lui donna des loüanges infinies. Du reſte, cet incident n'empêcha point la Fête de s'exécuter de la maniere dont elle avoit été projettée.

Après les Artiſans, qui formoient entre eux différens jeux, venoient les Archevêques, les Evêques, les Protonotaires, les Prevôts, les Chanoines, les Prêtres ;

enfin tout le Clergé portant un grand nombre de Reliques. On voïoit ensuite un grand Dais ou Baldaquin très-riche, sous lequel marchoit le Roi, environné de tous ceux qui vouloient recevoir l'Ordre de Chevalerie. Ils étoient vêtus de satin blanc, ou de brocard d'argent, pour marque de la virginité dont ils devoient faire profession.

Derriere eux marchoient les Seigneurs & les Barons, vêtus de brocard ou de riches étoffes d'or & d'argent, de satin, de velours, & de damas cramoisi. Toutes les femmes mariées paroissoient ensuite, vêtuës comme leurs maris. Les hommes veufs & les femmes veuves venoient après cette riche cavalcade; les uns & les autres portoient des habits de velours noir, avec les harnois de leurs chevaux de même couleur. Ils étoient suivis par les jeunes filles & par les jeunes garçons, habillés de brocard blanc ou verd, chamarré d'argent. Les diverses troupes étoient parées de grosses chaînes d'or, avec des fermails de même métal, enrichies de perles, de diamans, de rubis, & d'autres pierreries d'une grande valeur; car tous, à l'envi, avoient fait leurs efforts pour paroître magnifiques à cette Fête.

Après

Après cette pompeuse Cour marchoient toutes les Religieuses de tous les différens Ordres, vêtuës d'habits de soïe, si elles le vouloient, mais de la couleur prescrite par leur Regle; le Roi en avoit obtenu la Permission du Pape, avec celle de pouvoir sortir de leurs Couvens pendant l'espace d'un an & un jour. Mais afin qu'elles pussent faire usage de cette liberté, le Roi avoit fait distribuer de l'argent à tous les Monasteres, surtout à ceux qui étoient les moins riches. Ainsi toutes les Religieuses, surtout les jeunes, ne manquerent pas de se trouver à cette Fête, parées & ajustées avec soin. Elles portoient chacune un cierge allumé. Les femmes du Tiers-Ordre suivoient, en chantant le *Magnificat.* Elles étoient aussi habillées de soïe, & portoient de même un cierge à la main. Après elles, paroissoient tous les Officiers du Roïaume, & toute l'Infanterie armée comme si elle eût marché à l'Ennemi. Toute cette Milice portoit la livrée du Roi; c'est-à-dire, des casaques miparties de blanc & de rouge, avec une bordure d'hermine. Ces Troupes précédoient les femmes Publiques, accompagnées de leurs Protecteurs. Elles portoient une guirlande de fleurs ou de mirthe. Cel-

les qui avoient quitté leurs maris, pour prendre cet état, étoient obligées de porter encore une banderolle à la main. Les unes & les autres marchoient en dansant au son du tambourin.

Dès que la Reine apprit que le Roi approchoit, elle sortit du Palais qu'elle avoit occupé jusqu'alors à * Granoug, & monta dans un Château de bois, porté sur douze rouës, & traîné par trente-six chevaux, des plus grands & des plus forts que l'on eût pû trouver en France. Elle avoit avec elle cent trente Demoiselles, toutes fiancées; car il n'étoit point permis à aucune autre fille ou femme de l'accompagner. Ce Palais roulant étoit suivi d'un grand nombre de Ducs, de Comtes & de Marquis à cheval, & de plusieurs Dames & Demoiselles du premier rang. La Reine s'arrêta au milieu d'une grande prairie, & se plaça sur la porte de son Château, d'où elle ne sortit qu'à l'arrivée du Roi. Le Duc de Lancastre parut le premier, & aïant mis pied à terre, vint faire la révérence à cette Princesse. Chaque Ordre défila ensuite devant elle, & lui rendit ses hommages. Cependant le

* Granoug, c'est Greenwich.

Roi étant arrivé, mit pied à terre à quelques pas du Château, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la Reine, suivie de toutes les Dames, se leva & descendit par une échelle d'argent qu'on appliqua au Château. La fille du Duc de Berri lui donnoit le bras; & celle du Comte de Flandres lui portoit la queuë. Elle étoit précédée par les cent trente Demoiselles qui l'avoient accompagnée.

Mais permettez-moi, mon Révérend Pere, de vous parler ici de la magnificence, & de la beauté de cette Princesse. Elle étoit vêtuë ce jour-là d'une veste de brocard rouge & or, dont le fonds étoit relevé d'une riche broderie d'argent; la tête de chaque fleur étoit d'or émaillé. Sur la veste, elle portoit un manteau tout couvert de glands d'or battu, garnis de rubis & d'émeraudes. Jamais beauté ne fut comparable à la sienne. Ses cheveux traînans jusqu'à terre, paroissoient autant de fils d'or; son visage & ses mains étoient d'une blancheur éblouïssante; sa taille enfin & sa démarche avoient tant de graces, qu'elles persuadoient aisément que tout ce qu'on ne voïoit point, étoit admirable. Dès que cette Princesse fut en présence du Roi, elle lui fit une petite réveren-

ce, qu'il lui rendit par une inclination de tête. Alors tous les Seigneurs & les Dames de la Cour furent admis à baiſer la main de Leurs Majeſtés. Auſſi-tôt après le Cardinal d'Angleterre, revêtu de ſes habits Pontificaux, commença la Meſſe ſur un Autel portatif, que l'on dreſſa dans la prairie; & lorſqu'il fut à l'Evangile, il fiança le Roi avec la Princeſſe; le Roi la baiſa pluſieurs fois. Après la Meſſe, il alla la joindre, cauſa long-tems avec elle, & ils ſe firent toutes les careſſes permiſes entre fiancés. Le Duc de Lancaſtre, oncle du Roi, lui donna enſuite l'Ordre de Chevalerie. Pluſieurs jeunes Gentilshommes témoignerent le déſir qu'ils avoient de recevoir auſſi cette marque d'honneur; mais on déclara, que dans un pareil jour aucun autre ne pouvoit être armé Chevalier.

Après la cérémonie, le Roi entra dans un petit Pavillon, où il quitta tous les habits qu'il avoit portés comme Damoiſel, & les envoïa au fils du Duc d'Orleans, couſin germain de la Reine, & qui avoit été chargé de la conduire en Angleterre. Il accompagna ce préſent de deux gros Villages, qu'il lui donna. Enſuite ce Prince parut avec un ſuperbe habit de velours rouge à fonds d'or, doublé d'hermine.

Au

Au lieu de couronne, il portoit sur sa tête une tocque de velours noir, ornée d'une agraffe de diamans, que l'on estimoit cent cinquante mille écus. Dès-lors il quitta la compagnie des Damoisels, pour prendre celle des Chevaliers mariés ; & s'étant remis sous son riche Baldaquin, tandis que la Reine étoit montée dans son Château de bois, on se rapprocha de Londres dans le même ordre qu'on avoit tenu d'abord.

A un mille de cette Ville, on s'arrêta dans une vaste prairie, où l'on trouva un grand nombre de Tentes & de Pavillons dressés, & une infinité d'instrumens qui joüoient sans discontinuer. Le Roi mit pied à terre avec toute sa Cour, monta dans le Château de la Reine, & lui donna la main pour descendre dans la prairie. Alors ils se baiserent. Tous les fiancés en firent de même, & le Bal commença. On servit ensuite, selon l'usage de ce païs, un breuvage composé de malvoisie & de gingembre verd *. On partit de cette prairie pour se rapprocher de la Ville ; & l'on se rendit auprès d'une grande riviere

* C'est ce que nos Romans François, comme Perceforêt, nomment *Vin Especial.* Cet usage a subsisté long-tems.

bordée

bordée d'arbres fort hauts, & de différentes espéces, sous lesquels on avoit dressé un grand nombre de tables. Chaque Corps avoit son quartier séparé, accompagné de maisons de bois que l'on avoit construites à ce dessein, & qui jointes à un grand nombre de Tentes, suffisoient pour loger tout le monde, sans qu'on fût obligé d'entrer dans la Ville. Là les Fêtes commencerent; & ce premier jour se passa en jeux & en danses. Le second, qui étoit un Vendredi, après la Messe nous montâmes dans des bateaux couverts de tapisseries de soïe & de brocard, & ornés de Devises. Nous prîmes le divertissement de la Pêche. Il y avoit plus de deux cens barques. Le Roi dîna ensuite; & sur la fin du repas le Grand Veneur parut, suivi de tous ses Chasseurs, qui conduisoient des braques, des chiens courans & des lévriers de Bretagne. On partit pour la Chasse, où l'on tua une prodigieuse quantité de gibier.

Le Samedi matin on assembla un Conseil général, composé d'hommes & de femmes pris dans tous les différens Ordres; & on régla quelle devoit être la destination de chacun des jours de la semaine, pendant tout le tems que devoient

durer

durer les Fêtes. Le Réglement arrêté à la pluralité des voix, fut publié par les Rois d'Armes, les Hérauts & les Poursuivans. Voici quelle en étoit la substance.

Le Dimanche, jour de bénédiction & de joïe, fut destiné aux Danses; les différens Etats, tant de la Magistrature que des Corps de Métiers devoient danser séparément. Ils pouvoient aussi, s'ils le vouloient, représenter des Farces & des Comédies *. Ceux qui auroient le mieux réüssi, au sentiment des Juges nommés à cet effet, devoient recevoir vingt marcs d'argent, & de plus être rembourssés des frais de leurs Intermedes.

Le Lundi fut marqué pour les Joûtes, soit à fer morné, soit à fer émoulu. On régla la forme & la mesure des Lances, & on ordonna que ces deux espéces de Joûtes se feroient alternativement. On fixa le prix à cinq marcs d'or.

Le Mardi fut destiné aux Combats de Barriere à pied, des Chevaliers & des Gentilshommes, soit seul à seul, soit deux contre deux, ou en plus grand nombre; mais il ne pouvoit passer vingt-cinq, parce que le nombre des tenans n'étant que de vingt-six, il falloit qu'il restât quel-

* Entremeses.

qu'un

qu'un à la garde du Prix destiné à celui qui auroit le mieux fait ; c'étoit une épée d'or du poids de dix marcs. Le vaincu devoit rester prisonnier du vainqueur, & ne pouvoit obtenir sa liberté que par échange ou par rançon.

Le Mercredi étoit le jour des Combats à cheval, soit à outrance, soit au premier sang. Le prix de ces Combats devoit être une couronne d'or du poids de quinze marcs.

Le Jeudi étoit destiné pour les Combats à pied à outrance & à toutes armes, soit corps à corps, soit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais toujours au-dessous de vingt-six, comme on l'a dit. Le prix étoit une statuë d'or représentant l'Infante, & du poids de trente-cinq marcs au moins. Le vaincu devoit faire serment entre les mains des Juges, 1°. De ne pouvoir jamais, du reste de sa vie, demander le Combat à outrance, avec des armes de l'espéce de celles qu'il avoit emploïées dans ce Combat. 2°. De ne pouvoir porter les armes du reste de cette année, à moins que ce ne fût contre les Infidéles. 3°. D'aller se remettre à la discretion de l'Infante, qui pourroit en faire à sa volonté.

Le Vendredi, jour de douleur & de tristesse,

tristesse, il ne devoit y avoir aucun Combat; seulement après la Messe, il étoit permis d'aller à la Chasse.

Enfin, le Samedi fut destiné pour l'examen & la réception des nouveaux Chevaliers. Après ce Reglement, on fit le choix des vingt-six tenans. On alla examiner les lices & le champ-de Bataille que l'on trouva en bon état. On régla aussi la façon dont les Assaillans devoient se présenter pour demander le Combat, & pour marquer les armes dont ils devoient se servir. Comme toutes ces entreprises devoient avoir la gloire des Dames pour objet, l'Assaillant s'avançoit au pied de l'échaffaut sur lequel étoient les Tenans, accompagné de deux filles ou de deux femmes, à sa volonté: là, après avoir déclaré son païs, son nom, celui de son pere & celui de sa mere, il déclaroit si celle à l'honneur de qui il entreprenoit le Combat étoit fille, femme, veuve ou Religieuse; & alors toutes celles de l'Ordre, dont étoit sa Maitresse, faisoient à haute voix des vœux pour qu'il obtînt la victoire.

Lorsque toutes ces choses eurent été reglées, le Roi alla dîner; & après avoir entendu les Vêpres, il se rendit dans la prairie suivi de tous les Ordres. On avoit dressé

dreſſé au milieu une montagne de charpente, avec tant d'art, que l'œil y étoit trompé. Sur le ſommet de cette montagne, on découvroit un Château très-élevé, défendu par une épaiſſe muraille, garnie de cinq cens ſoldats couverts d'armes blanches. Le Duc de Lancaſtre s'avança à la tête des Troupes, & dès qu'il fut au pied du Rempart, il fit ſommer la Garniſon d'ouvrir les portes. Ils répondirent que leur Seigneur leur avoit confié la garde du Château, & qu'ils en défendroient l'entrée contre le monde entier. Alors le Duc s'adreſſant à ceux de ſa ſuite : Chevaliers, leur dit-il, faites comme moi. En même-tems il mit pied à terre, & en un inſtant toutes les Troupes attaquerent la Place l'épée & la lance à la main. Les Aſſiégés lançoient cependant, avec leurs machines, de grandes poutres, & des pieux, qu'on auroit pris pour des barres de fer; mais les yeux y étoient trompés, & tout cela n'étoit au fonds que des ſachets de cuir remplis de ſable & noircis. Les pierres, dont la Garniſon faiſoit pleuvoir une grêle ſur les Aſſiégeans, étoient de même nature. Ces ſacs ne laiſſoient pas de renverſer ſouvent les aſſaillans; enſorte qu'il ſe paſſa quelque tems avant qu'ils s'apperçuſſent

çussent que ce n'étoit qu'un jeu; ce qui rendit le spectacle plus agréable.

Tous les Etats se présenterent successivement devant la Place, & la sommerent inutilement d'ouvrir ses portes; le Roi lui-même ne réussit pas mieux. Enfin la Reine s'avançant au pied du Rempart, suivie de toutes ses Dames, demanda le nom du Seigneur de ce Château; on lui répondit, qu'il s'appelloit le Dieu d'Amours. En même-tems il parut à une fenêtre. La Reine lui fit une profonde révérence, & s'adressant à lui: Dieu d'Amours, lui dit-elle, dont je révére la puissance & la grandeur, est-il possible que vous résistiez ainsi aux prieres de vos serviteurs, & que vous refusiez de les rendre témoins de la gloire & du bonheur que vous destinez à ceux qui vous servent? Vous qui regnez sur les cœurs des Amans fidéles, leur refuserez-vous votre assistance dans leurs peines? Les rendrez-vous éternelles? & ne parviendront-ils jamais à cette félicité qui en doit être le prix? Dieu puissant, auquel je me suis livrée, ouvrez-moi les portes de votre séjour; recevez-moi pour la plus soumise de vos esclaves; rendez-moi témoin de votre gloire qui m'a été inconnuë jusqu'à présent, & admettez-moi au nom-

bre de celles qui en ont goûté les douceurs.

A ces mots la porte s'ouvrit avec un grand bruit. Le Roi & la Reine, suivis de tous les Etats, entrerent dans une vaste cour tenduë de tapisseries travaillées en soïe, en or & en argent, & qui représentoient des Histoires admirables. Le plafond de la cour étoit couvert de brocard d'Alexandrie, & au-dessus des tentures on voïoit des loges remplies d'Anges vêtus de blanc, & portant des diadêmes sur la tête. Ils joüoient de toutes sortes d'instrumens, & chantoient si parfaitement, que les spectateurs en étoient ravis & charmés. Peu de tems après le Dieu d'Amours, tout brillant de lumiere, parut à une fenêtre; & s'adressant à la Reine, avec un air riant & ouvert: Vos graces, aimable Reine, lui dit-il, vous rendent souveraine de ma volonté. Je vous adopte pour fille. Dispensez les faveurs de cet heureux séjour. Punissez & récompensez tous ceux qui sont engagés sous ma loi. Vous seule désormais serez la maitresse de leur sort. Mais que les Amans & les Amantes perfides ne trouvent aucune grace devant vous; c'est la seule Loi que je vous impose. En même-tems

tems le Dieu & les Anges disparurent ; les tapisseries s'agiterent, comme si la terre eût tremblé. Nous montâmes tous au haut du Château ; & mettant la tête aux fenêtres qui regardoient sur la cour, nous ne découvrîmes plus que la prairie ; & nous apperçûmes avec surprise, que le Château étoit composé de quatre grands Bâtimens séparés.

Le Roi logea dans un avec toute sa Cour. La Reine occupa le second avec tous les François qui l'avoient suivie. Le troisiéme & le quatriéme étoient destinés pour les Chevaliers étrangers ; d'Allemagne, d'Italie, de Lombardie, de Castille, d'Arragon, de Portugal & de Navarre.

Chacun de ces quatre grands corps de Bâtimens renfermoit un si grand nombre de salles & de chambres superbement meublées, que tout le monde y étoit commodément logé. Les Chevaliers qui avoient visité toutes les Cours des plus grands Rois, convenoient qu'ils n'avoient rien vû de si magnifique que cette Fête. On voïoit dans l'appartement du Roi une statuë d'argent, qui représentoit une femme nuë ; son ventre paroissoit un peu enflé, ainsi que sa gorge, qu'elle sembloit soutenir, & même presser avec ses deux

mains. Il sortoit de cette gorge deux filets d'une eau extrêmement claire, qui tomboit dans un vase de cristal.

Dans le logement de la Reine étoit la statuë d'une jeune fille faite d'or émaillé; elle étoit nuë, & tenoit ses mains baissées & serrées contre son corps comme pour s'en couvrir. De dessous ses mains, il sortoit une fontaine de vin délicieux, qui étoit reçûë dans un vase transparent.

D'un autre côté paroissoit une statuë d'Evêque, aussi d'argent. Il étoit représenté les mains jointes, les yeux élevés vers le Ciel, & la mître en tête; de cette mître couloit une fontaine d'huile, qui tomboit dans un vase de jaspe. Enfin, dans le dernier corps de Bâtiment, on voïoit un lion d'or, portant une couronne ornée de pierreries, jettant continuellement par la gueule un miel blanc & délicieux, qui étoit reçû dans un vase de Calcédoine.

Au milieu d'une cour, qui séparoit ces quatre logemens, étoit un nain, le plus difforme que l'on puisse imaginer. Une de ses mains posoit sur sa tête; l'autre soutenoit son ventre, dont il sortoit un ruisseau d'un excellent vin rouge, qui tomboit dans un vase d'argent. Ce nain étoit moitié

moitié d'or & moitié d'acier, & paroiſſoit couvert d'un demi-manteau. Un peu au-deſſus il y avoit une ſtatuë d'argent, repréſentant un homme d'une grande vieilleſſe, avec une boſſe d'une grandeur énorme, & couvert d'une barbe très-blanche. Il avoit un bâton à la main, & cette boſſe étoit creuſe & elle étoit toujours remplie d'un pain le plus blanc & le meilleur que l'on pût manger.

Toutes ces merveilles, qui tenoient de l'enchantement, étoient l'ouvrage de l'art. Tant que les Fêtes ont duré, le Boulanger de la Cour a fourni par jour plus de trente mille pains. Jamais on ne dérangeoit les Tables que pour en changer le linge, & elles étoient ſervies avec profuſion. Tous les appartemens où l'on mangeoit, étoient accompagnés d'un Buffet richement paré des plus beaux vaſes d'argent; ſans que jamais perſonne ait été ſervi qu'avec de la vaiſſelle de ce métal. Ce Château étoit accompagné d'un Jardin parfaitement bien planté, & très-agréable, où le Roi alloit ſouvent ſe promener. De-là on entroit par une très-belle porte dans un grand Parc, rempli de gibier & des animaux les plus rares. C'étoit-là que ce Prince, ſuivi de tous les Seigneurs de ſa Cour, alloit chaſ-

ser le Vendredi, comme il avoit été réglé. Quelquefois aussi il se promenoit sur la riviere, accompagné d'un nombreux cortége de Barques, toutes magnifiquement parées.

Dans le cours de la Fête, il y a eu plus de soixante jeunes Gentilshommes qui ont reçû l'Ordre de Chevalerie; & plus de cent cinquante Chevaliers ont perdu la vie dans les différens Combats de Barriere. Il s'y est trouvé des Rois, des Ducs, des Comtes, des Marquis & un nombre infini de Gentilshommes des plus anciennes & des plus illustres Maisons de l'Europe, qui tous s'y sont distingués.

C'est sans doute un grand honneur pour un Chevalier, reprit l'Hermite, d'entendre proclamer son nom, & de se voir déclarer vainqueur dans une telle Assemblée. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, quel est celui qui s'est le plus distingué, & auquel on a décerné l'honneur des Tournois & des Joûtes? La chose n'étoit pas facile à décider, répondit Tiran. Il pouvoit se faire que cet honneur eût été mérité par un simple Gentilhomme; & il n'eût pas été naturel de faire cet affront au grand nombre de Princes & de Seigneurs qui étoient à la Fête;

car

car pour peu que ces derniers montrent de valeur dans de semblables Assemblées, leur gloire efface celle des simples Chevaliers. Cela peut arriver, dit l'Hermite, mais ce n'est pas là l'usage de ce païs ci. Car dans les Joûtes & dans les Tournois, les Hérauts & les Rois d'Armes sont obligés de proclamer à haute voix quel est celui qui a remporté l'honneur du Combat, par-dessus tous les autres vainqueurs. On n'aura pas sans doute manqué à cette coutume, dans une Fête comme celle-ci : c'est le nom du Chevalier que je vous demande.

Tiran rougit à ces mots, baissa les yeux, & se tut. Pourquoi donc ce silence, mon fils, reprit l'Hermite? Alors un Chevalier, nommé Diofebo, se leva; & prenant la parole : Son silence, dit-il, mon Pere, vous instruit assez. Mais je jure par l'Ordre que j'ai reçû le jour de l'Ascension, de vous dire avec vérité, tout ce que vous désirez sçavoir. Tiran, qui ne vouloit pas être présent à cette conversation, les quitta pour aller donner quelques ordres; & Diofebo continuant son discours : Ce Chevalier qui a disparu, est celui-là même qui a emporté le prix sur tous les vainqueurs. C'est ainsi qu'en

ont décidé le Roi, les Juges du Camp, & tous les Seigneurs de la Chrétienté, qui se sont trouvés présens aux Combats. A ces mots Diofebo se remit sur le gazon, & continua en ces termes.

Tiran le Blanc fut le premier auquel le Roi conféra l'Ordre de Chevalerie. Après les questions & les réponses ordinaires, & après le serment accoutumé de remplir les engagemens de cet Ordre, deux des plus grands Seigneurs prirent notre Chevalier sous les bras, & le conduisirent aux pieds du Roi, qui lui mit l'épée sur la tête, en disant : Dieu & Monseigneur saint Georges te fassent bon Chevalier, après quoi il le baisa à la bouche. En même-tems sept Demoiselles vêtuës de blanc, représentant les sept Allégresses de la Vierge Marie, vinrent lui ceindre l'épée. Ensuite quatre Chevaliers, qui représentoient les quatre Evangélistes, lui chausserent l'éperon. Alors la Reine s'avança, & le prenant par un bras, tandis qu'une Duchesse le tenoit par l'autre, elle le conduisit sur une belle estrade, où elle le fit asséoir sur un trône. Le Roi & la Reine se placerent à ses côtés ; & tous les Chevaliers & les Demoiselles se rangerent au bas de l'estrade. Enfin, on servit une superbe

perbe collation, après laquelle chacun ſe retira. On obſerva les mêmes cérémonies pour tous les autres Chevaliers.

La Promotion de Tiran fut ſuivie de deux Victoires, qu'il remporta ſucceſſivement contre deux des Chevaliers tenans. Le premier Combat étoit à cheval & à la lance; le ſecond fut un Combat à pied & à outrance, avec la hache, l'épée & le poignard. Dans l'un & dans l'autre, Tiran fit également admirer ſon adreſſe & ſon courage, & laiſſa ſes deux adverſaires morts ſur la place.

Peu de jours après, le Roi & la Reine danſant dans la prairie, Tiran jetta les yeux ſur une parente de la Reine, nommée la belle Agnès, fille du Duc de Berri. Sa beauté le cédoit à peine à celle de la Reine; mais elle l'égaloit en graces, en gentil parler, & en politeſſe. Elle étoit affable & prévenante, n'aïant rien de ces façons altiéres, ſi communes aux belles perſonnes. Cette belle portoit ce jour-là au col un nœud de diamans. Après les danſes, Tiran s'approcha d'elle, & lui faiſant une profonde révérence : La vertu, lui dit-il, la haute naiſſance, la beauté, les graces & le ſçavoir qui ſont en vous, belle Agnès, me font déſirer de

vous

vous servir. Si vous me donniez ce nœud que je vois sur votre sein, je le porterois toute ma vie ; & je fais serment par l'Ordre de Chevalerie que j'ai reçû, de combattre en votre honneur un Chevalier à toute outrance, soit à pied, soit à cheval, armé ou désarmé. Sainte Marie, s'écria la belle Agnès ! Comment pour une chose aussi médiocre, vous voulez vous exposer, & vous battre en champ clos ? Mais afin de ne point essuïer les reproches des Dames, des Demoiselles & des bons Chevaliers ; & pour que vous ne perdiez point le fruit du mérite de la Chevalerie, je consens qu'en présence de tout le monde, vous preniez vous-même ce joïau que vous désirez. Tiran fut charmé de la réponse de la belle Agnès ; & aïant détaché le bijou, ce qu'il ne pouvoit faire sans lui toucher sa gorge, il le porta à sa bouche. Ensuite, se mettant aux genoux de celle qui venoit de lui accorder une faveur si singuliere : Je ne puis assez vous remercier, Madame, lui dit-il, du présent que vous venez de me faire. Je l'estime plus que je ne ferois le Roïaume de France ; & je promets à Dieu de le conserver jusqu'à la mort. En même-tems il l'attacha à la Barrette qu'il portoit ce jour-là.

Cette

Cette avanture lui occasionna un démêlé avec un Chevalier François, qui étoit alors à la Cour. Il se nommoit le Seigneur de Villermes. Sa valeur & son expérience aux armes étoient connuës. Le lendemain, pendant que le Roi entendoit la Messe, il vint trouver Tiran, & lui dit : Chevalier, comment avez-vous eu l'audace de porter des mains prophanes sur un corps sacré comme celui de la belle Agnès ? Jamais Chevalier a-t-il fait une demande pareille à la vôtre ? Il faut que de gré ou de force vous me donniez ce précieux bijou, je le mérite mieux que vous. Dès mon enfance, j'ai aimé, servi & respecté cette rare beauté ; c'est un prix qui est dû à mes longs services. Remettez-le à celui qui en est plus digne. Ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. Je serois regardé comme le plus infame, & le plus poltron des Chevaliers, répondit Tiran, si j'abandonnois ce joïau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même, & que j'ai juré de conserver. Mais, Chevalier, vos discours sont trop fiers ; je vois qu'il faut que je rabaisse votre orgüeil. Le Chevalier François voulut alors se saisir du joïau ; Tiran mit sur le champ l'épée à la main, & tous ceux qui se trouverent

rent préfens en firent de même. Chacun prit parti ; deforte qu'il y eut une douzaine de Chevaliers ou de Gentilshommes tués, avant qu'il fût poffible de les féparer. Je puis en dire des nouvelles certaines, ajouta Diofebo, puifqu'en cette occafion je fus bleffé de quatre coups d'épée. Cependant la Reine accourut au bruit des combattans. Sa préfence arrêta d'abord les plus animés : on fe fépara, & chacun fe retira à fon logement.

Cette affaire ne laiffa pourtant pas d'avoir des fuites. Quelques jours après le Chevalier François écrivit à Tiran, & lui fit tenir fa Lettre par un Page. Elle étoit conçûë en ces termes.

A toi Tiran le Blanc, qui viens de caufer la perte de tant de Guerriers. Si tu ne crains point d'expofer ta vie, je te laiffe le choix des armes ; armé, défarmé, à pied, à cheval, nud ou habillé, tout m'eft égal, pourvû que je me batte avec toi, jufqu'à la mort. Ecrit de ma propre main, & fcellé de mon cachet. DE VILLERMES.

Tiran lut la Lettre, & fit entrer le Page dans une chambre, où il lui donna dix mille écus d'or, après avoir tiré parole de lui, qu'il ne parleroit à perfonne de ce qui s'étoit paffé. Enfuite il fortit feul, &

fut

fut chercher un Roi d'Armes, qu'il conduisit à trois milles du lieu, où les Fêtes se donnoient. Là, se trouvant tête à tête avec lui : Roi d'Armes, lui dit-il, je te conjure par la foi dont tu fais profession, & par le serment que tu as prêté à ton Roi, le jour qu'il t'a revêtu de ta Charge, de me garder le secret sur ce que je vais te confier, & de me dire franchement & loïalement qu'elle conduite je dois tenir. Le Roi d'Armes, qui se nommoit Jérusalem, jura par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'être secret ; après quoi Tiran lui montrant la Lettre qu'il avoit reçûë : Jérusalem, mon ami, lui dit-il, je tiendrai certainement à honneur de satisfaire la volonté du brave Chevalier de Villermes ; mais je n'ai pas encore vingt ans, & je ne sçai pas trop les régles de la Chevalerie, c'est à toi de m'en instruire. Je crains de déplaire au Roi, & de violer des Loix que je voudrois suivre, si l'honneur me le permettoit. Le Roi d'Armes lui répondit qu'il pouvoit être tranquille, & que le Chevalier étant l'agresseur, c'étoit lui qui violoit les Loix, & qui le mettoit, par son défi, dans la nécessité de les enfraindre. Le scrupule de Tiran étant dissipé par cette réponse, il demanda à Jérusalem

rusalem quel seroit le Juge de ce combat. Le Héraut lui répondit qu'il ne pouvoit plus lui servir de Juge, à cause qu'il lui avoit servi de conseil; mais il ajouta qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre le Roi d'Armes Claros de Clarence. Je le connois pour très-instruit, dit Tiran; je le prendrai, si le Seigneur de Villermes le trouve bon. En même-tems il délivra au Roi d'Armes son blanc-seing cacheté de ses armes, avec pouvoir de convenir avec son ennemi de toutes les conditions du combat. Et parce qu'il étoit l'agresseur, il fut résolu qu'on lui laisseroit le choix des armes.

Jérusalem consentit à tout, & se chargea de la carte-blanche. En le quittant, Tiran lui fit présent d'une robe de brocard doublée d'hermine, qu'il accepta. De-là il alla chercher le Chevalier de Villermes, & le tirant à l'écart : Seigneur, lui dit-il, je voudrois fort, à cause de mon ministére, vous accorder, & faire la paix entre vous & Tiran le Blanc; mais si vous persistez dans votre résolution, voici votre Lettre & sa réponse; c'est un blanc-seing, signé de sa main & scellé de ses armes. Vous êtes l'agresseur, décidez de tout; & si vous le pouvez, prenez cette nuit pour le combat. Le

Le Seigneur de Villermes fut charmé du procedé de Tiran. Il dit au Roi d'Armes, qu'il acceptoit volontiers le pouvoir qu'il lui donnoit de la part de son ennemi ; & voici, ajouta-t-il, quelles sont mes intentions. Nous nous battrons à pied, avec une simple chemise de toile de France, un bouclier de papier, & une guirlande de fleurs sur la tête. Nos armes offensives seront deux couteaux de Gênes longs de deux palmes, pointus & tranchans des deux côtés, avec lesquels nous nous battrons à outrance. Allons donc, lui dit Jérusalem, chercher avant la nuit, tout ce qui est nécessaire pour le combat. Sur le champ ils firent l'acquisition de deux couteaux, tels qu'ils les souhaitoient. Ils choisirent de la toile de France, dont ils commanderent deux chemises un peu longues, mais dont les manches ne venoient que jusqu'au coude, pour ne point les embarrasser. Ensuite ils prirent une feüille de papier qu'ils séparerent en deux, & qu'ils accommoderent en forme de boucliers. Après cette cérémonie, Jérusalem proposa à Villermes de prendre pour Juge de leur combat le Roi d'Armes Claros de Clarence. Il est fort entendu, ajouta-t-il, & lui-même très-adroit aux armes. Pour-

vû

vû que la chofe foit égale & fecrette, tout m'eft bon, répliqua le Chevalier. Arrangez-vous avec Tiran. Je vais vous attendre à l'Hermitage de la Madelaine, afin que fi par hafard quelqu'un me rencontroit, on s'imaginât que j'y fuis pour faire mes prieres.

Le Roi d'Armes fe rendit d'abord chez Claros, qui confentit à être le Juge de ce combat, pourvû qu'il ne fe fît point de nuit, parce qu'alors il n'eft pas poffible de juger avec connoiffance de caufe. Il accepta feulement la propofition pour le lendemain matin, pendant que le Roi entendroit la Meffe; tems auquel les Chevaliers étoient occupés à lui faire leur cour, ou empreffés auprès des Dames. Jérufalem rendit compte à Tiran & au Seigneur de Villermes de cette réfolution; & de part & d'autre on attendit le lendemain avec une égale impatience.

Dès le grand matin les Rois d'Armes vinrent prendre les deux Chevaliers, & les conduifirent dans un bois, où ils choifirent une place convenable pour leur combat. Alors Jérufalem pofa fur l'herbe les armes dont ils étoient convenus; & Claros de Clarence prenant la parole: Vaillans Chevaliers, leur dit-il, voici le lieu

lieu de votre mort & de votre ſépulture. Vous êtes ici ſans eſpérance de ſecours, & vous touchez à votre derniere heure. Prenez confiance en Dieu, & en votre courage. Mais déclarez d'abord, ſi vous m'acceptez pour Juge, & jurez-moi, par l'Ordre de Chevalerie, de ceſſer le combat dès que je vous l'ordonnerai. Ils le jurerent; & Villermes dit à Tiran: Prenez les armes. Non, répondit-il, vous êtes l'agreſſeur, c'eſt à vous de choiſir. Après cette légere conteſtation, que Claros termina en les faiſant tirer au ſort, ils quitterent leurs habits, & prirent les chemiſes qu'on avoit apportées. Le Juge leur partagea enſuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Après quoi les deux Rois d'Armes couperent des branches d'arbres, dont ils formerent une eſpéce d'échaffaut pour aſſéoir le Juge.

Cependant Claros faiſoit tous ſes efforts pour accorder les deux Chevaliers. Tiran ſembloit ſe prêter; mais le Seigneur de Villermes ne vouloit entendre à aucun accommodement, ſi premierement ſon adverſaire ne lui remettoit le bijou, que la belle Agnès lui avoit donné, & s'il ne lui rendoit les armes. Le Juge voïant

donc qu'il n'étoit pas possible de faire la paix entr'eux, alla s'asséoir sur son échaffaut de branches d'arbres, & cria à haute voix : Allons, Chevaliers, gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes.

Alors ils coururent l'un à l'autre avec une fureur égale ; le Chevalier François portant le coûteau aussi haut que sa tête, & Tiran droit devant sa poitrine. Villermes porta d'abord un coup à son adversaire ; mais celui-ci le rabattit, & d'un revers lui emporta l'oreille, qui tomba sur son épaule. La blessure étoit si grande, qu'on lui voïoit presque la cervelle. Tiran reçut ensuite sur la cuisse un coup si terrible, que l'os en étoit découvert ; mais il ne l'empêcha pas d'en rendre un à son ennemi sur le bras gauche. Enfin, notre Chevalier se sentant affoiblir, par la quantité de sang qu'il perdoit, serra de près son adversaire, & lui porta à la mammelle gauche un coup de pointe, dont il lui perça le cœur ; l'autre lui donna en même-tems un si grand coup sur la tête, qu'il en fut ébloüi & renversé. Il est certain que sans le coup qu'il avoit porté au François, Tiran eût infailliblement perdu la vie ; car il demeura évanoüi, & baigné dans

dans son sang. Mais Villermes n'eut pas le tems de redoubler, & tomba mort.

Le Juge voïant les deux Chevaliers par terre & sans mouvement, descendit de l'échaffaut suivi de Jérusalem. Ils s'approcherent d'eux, & les trouverent sans connoissance. Ils firent donc deux Croix, qu'ils poserent sur leurs corps; mais s'appercevant ensuite que Tiran respiroit encore, Claros ordonna à Jérusalem de demeurer à la garde des corps, pendant qu'il iroit rendre compte au Roi & aux Juges du Camp de ce qui s'étoit passé. Le Roi d'Armes rencontra ce Prince revenant d'entendre la Messe; & l'abordant d'un air empressé: Seigneur, lui dit-il, il y a deux Chevaliers qui se sont battus à trois milles d'ici, & qui expirent sur le champ de bataille. Eh! qui sont-ils, reprit vivement le Roi? Claros les lui nomma, l'assurant que l'un d'eux étoit certainement mort, & que l'autre donnoit peu d'espérance.

Cette nouvelle fit monter à cheval tous les parens & les amis de ces Chevaliers. Nous arrivâmes des premiers; & nous trouvâmes Tiran si défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il avoit cependant encore les yeux ouverts. Les amis

de Villermes le voïant expiré, voulurent se jetter sur notre Chevalier, pour lui enlever le peu de vie qui lui restoit : mais nous nous mîmes en devoir de le défendre ; & le plaçant au milieu de nous, nous fîmes face de tous côtés. Nous étions dans cette situation, lorsque le Connétable, armé de blanc, parut à la tête de beaucoup de Troupes, qu'il posta en différens endroits. Le Roi suivit de près, accompagné des Juges du Camp. Lorsqu'ils apperçurent l'état où étoient les deux Chevaliers, ils défendirent qu'on les enlevât, jusqu'à ce qu'ils eussent tenu Conseil ; ce qu'ils firent.

Cependant la Reine arriva, suivie de tous les Etats. Les Dames & les Demoiselles ne purent voir ces braves Chevaliers, sans verser des torrens de larmes. Mais on ne peut exprimer la douleur de la belle Agnès, qui se tournant vers la Reine : Voïez, Madame, lui dit-elle à haute voix, voïez quel spectacle affligeant, & quelles preuves des sentimens les plus généreux. Ensuite, s'adressant aux parens & aux amis de Tiran, elle leur reprocha le peu d'intérêt qu'ils prenoient à sa vie. Il va mourir, continua-t-elle, & vous lui laissez perdre tout son sang. Que voulez-

vous

vous que nous fassions, Madame, lui répondit un de nous? Le Roi a défendu, sous peine de la vie, de l'enlever sans sa permission. Ah malheureux, s'écria la belle Agnès! Comment se peut-il que le Roi ait donné un ordre aussi sévére? Cependant s'étant apperçûë que le Chevalier s'affoiblissoit, & que ses blessures se refroidissoient : Qu'on en dise tout ce que l'on voudra, s'écria-t-elle; je ne le fais qu'à une sainte intention. A ces mots elle détacha sa robe de velours blanc, doublée de martres zibelines, & la fit mettre sous Tiran. Elle pria aussi plusieurs Demoiselles de lui donner leurs robes pour le couvrir.

Enfin, le Roi parfaitement instruit sortit du Conseil; & appellant les Archevêques & les Evêques, il leur ordonna une Procession solemnelle de tout le Clergé, pour rendre au Chevalier mort les honneurs qui lui étoient dûs. Les parens de Tiran firent venir en même-tems des Chirurgiens, une tente, un lit, en un mot, tout ce qui lui étoit nécessaire. On visita ses blessures, & d'onze qu'il avoit reçûës, on trouva qu'il y en avoit quatre qui pouvoient être mortelles. On en compta cinq sur le corps de l'autre Che-

 valier,

valier, qui toutes avoient causé sa mort. On mit ensuite le premier appareil; & tout le Clergé étant en ordre, le Roi & les Juges ordonnerent, que le mort seroit couvert d'un drap d'or magnifique, préparé pour les Chevaliers qui seroient tués dans les Fêtes. Tiran suivit le corps, porté sur un grand bouclier. Il fut encore réglé, qu'à cause de son extrême foiblesse, sa main seroit appuïée sur un bâton, auquel seroit attaché le couteau, avec lequel il avoit tué son adversaire. Les Croix marchoient les premieres. Le corps les suivoit, accompagné de tous les Chevaliers à pied. Le Roi, la Reine, tous les Seigneurs, les Dames & les Demoiselles venoient ensuite, & précédoient Tiran. Le Connétable fermoit la Marche, à la tête de trois mille hommes d'Armes. On arriva en cet ordre à l'Eglise de saint Georges, où l'on célébra, en grande pompe, une Messe de *Requiem*, après laquelle tout le Clergé chanta une belle Litanie sur la fosse du Défunt. Le Roi, la Reine, & toute leur Cour, conduisirent ensuite Tiran à son logement. On lui donna trente Demoiselles pour le servir; & jusqu'à ce qu'il fût entierement rétabli, le Roi vint tous les jours lui rendre visite. Mais pour le

dire

dire en passant, il eut cette attention pour tous les blessés.

Diofebo continua son discours, & voïant que l'Hermite en étoit touché, il lui raconta encore un Combat singulier que Tiran avoit eu contre un dogue furieux, de ceux que le Prince de Galles, qui avoit beaucoup de passion pour la Chasse, avoit amenés à ces Fêtes. Cet animal, qui avoit rompu sa chaîne, causoit beaucoup de désordre. Tiran l'attaqua sans se servir d'aucunes armes. Le combat dura entr'eux plus d'une demi-heure. Le chien étoit beaucoup plus grand que le Chevalier. Ils se colleterent. Trois fois le dogue renversa Tiran; & trois fois Tiran terrassa son ennemi. Enfin, prenant le chien par le col, & le mordant de toutes ses forces, il l'étouffa. Mais, ajouta Diofebo, ce qu'il me reste à vous apprendre de Tiran, a quelque chose encore de plus merveilleux.

Quelques jours après ce Combat, lorsque Tiran fut rétabli de quelques blessures qu'il avoit reçûës, il arriva à la Cour une Avanture si singuliere, qu'elle parut d'abord tenir de l'enchantement. Un jour l'Aurore commençoit à peine à paroître, lorsqu'à deux portées d'arc du logement

du Roi, on apperçut plusieurs Pavillons qu'on avoit dressés dans cet endroit pendant la nuit, & qui se faisoient remarquer de loin par leurs pommes dorées. Aussi-tôt on vint avertir les Juges du Camp de cette nouveauté. Ils se transporterent chez le Roi ; & suivant leur avis, ce Prince envoïa un Roi d'Armes, pour éclaircir cette Avanture.

Jérusalem fut chargé de cette commission. Il prit sa cotte d'Armes ; & s'étant rendu seul à ces tentes, lorsqu'il en fut proche, il vit sortir d'un des Pavillons un vieux Chevalier avec une longue barbe d'une blancheur éblouïssante, appuïé sur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martres, comme on est à la Cour. Il tenoit à la main une couronne de Calcédoine, & la chaîne d'or qu'il portoit au col étoit des plus grosses.

Le Roi d'Armes le traita en Chevalier, & le salua en ôtant sa barrette. Le Vieillard, sans lui dire un seul mot, lui rendit son salut d'une façon polie, & Jérusalem prenant la parole : Seigneur, lui dit-il, le Roi mon Maître, & les Juges du Camp, curieux de sçavoir qui vous êtes, m'ont envoïé vers vous pour m'en informer. Je vous serai obligé de m'instruire de façon, que

que je puisse les satisfaire. Au reste, si vous avez besoin de mon ministére, continua-t-il, je suis prêt à vous obéir. Le vieux Chevalier, gardant toujours le silence, le remercia par un signe de tête; & le prenant par la main, il le conduisit dans une tente, qui renfermoit quatre beaux chevaux Siciliens, de la plus grande taille, avec leurs selles garnies d'acier, & leurs brides toutes dorées.

De-là, il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits de camp superbes, & fort singuliers. Chaque lit avoit sa couverture & ses matelats. Leurs pavillons étoient de brocard verd, doublé de satin cramoisi brodé d'or battu, avec un nombre infini de pendeloques qui s'agitoient au moindre souffle de vent. Ils étoient tous quatre absolument semblables. Au pied de chacun étoit une Demoiselle, richement vêtuë, d'une beauté admirable; elles en faisoient la plus belle parure. Dans cette tente étoient attachés, vis-à-vis de la porte, quatre Ecus parfaitement bien peints.

Le Vieillard & le Roi d'Armes passerent ensuite dans une troisiéme, à l'entrée de laquelle ils rencontrerent quatre grands lions, qui se leverent sur leurs pieds

Digitized by Google

pieds à la vûë de Jérusalem, & qui lui firent très-grande peur. Mais un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette, & sur le champ ils se coucherent à terre. Le Roi d'Armes apperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles épées bien dorées. Un rideau de velours vert partageoit cette tente, à peu près par la moitié. Un autre enfant, de même âge que le gouverneur des lions, tira ce rideau, & laissa voir quatre Chevaliers assis. Ils avoient le visage couvert d'un grand voile de soïe très-clair, qui sans les empêcher de voir, mettoit dans l'impossibilité de les reconnoître. Leurs éperons étoient chaussés, & ils tenoient leur épée nuë, la pointe en bas, & le pommeau sur leur estomach.

Après que le Roi d'Armes les eut considérés pendant quelque tems, le vieux Chevalier le fit sortir de cette tente pour entrer dans une autre. J'oubliois de vous dire, que toutes ces tentes étoient doublées de taffetas, & brodées comme les lits. Jérusalem trouva dans cette derniere un grand Buffet, orné de beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, & plusieurs tables dressées, où tous ceux qui entroient étoient

étoient abſolument obligés de boire & de manger. Si on faiſoit quelque difficulté, il arrivoit un lion qui ſe mettoit à la porte, & qui ne laiſſoit point ſortir, qu'on n'eût pris quelques rafraîchiſſemens. On fit beaucoup d'honnêteté au Roi d'Armes dans cette tente; & lorſqu'il voulut ſe retirer, le vieux Chevalier prit de deſſus le Buffet un plat d'argent, qui peſoit trente-cinq marcs, & lui en fit préſent. Jéruſalem vint auſſi-tôt rendre compte au Roi de tout ce qu'il avoit vû, & l'aſſura que depuis qu'il étoit au monde, il n'avoit jamais eu tant de peur.

Après le dîner on eut avis que les quatre Chevaliers arrivoient. Auſſi-tôt le Roi & la Reine allerent s'aſſéoir à la porte du Château, pour les recevoir. Toute leur Cour occupoit les deux côtés de la prairie, dont elle laiſſoit le milieu libre. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoints d'étoffe d'argent, avec des caſaques ſans manches, tailladées & découpées, & ornées d'une riche broderie; leurs chauſſes étoient couvertes de très-belles perles. Ils menoient chacun un lion, attaché à une chaîne d'or qui leur paſſoit au col. Les quatre Chevaliers marchoient enſuite, montés ſur des haquenées

nées blanches. Leurs habillemens superbes, & les équipages de leurs chevaux étoient uniformes. Toutes leurs actions indiquoient, qu'ils étoient grands Seigneurs. Ils mirent pied à terre à quelques pas du Roi, & le saluerent par une simple inclination de tête, en pliant pourtant un peu les genoux. Le Roi & la Reine leur rendirent leur salut.

Les Chevaliers, sans faire aucun mouvement, ni prononcer une seule parole, s'arrêterent d'abord à considérer la magnificence de cette Cour. Un instant après, un des enfans s'approchant d'eux avec son lion, l'un des Chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille pendant quelque tems, & le détacha. Alors le lion vint droit au Roi, sans se méprendre & sans hésiter. La Reine voïant approcher l'animal, eut si grande peur, qu'elle fut sur le point de prendre la fuite, aussi-bien que ses Demoiselles; mais le Roi la retint par la robe, & lui dit de s'asséoir, en lui représentant, pour la rassurer, qu'il n'étoit pas naturel d'imaginer, que des Etrangers vinssent à sa Cour dans l'intention de l'offenser. La Reine obéït avec quelque répugnance. Et le lion s'approchant de la façon du monde la plus familiere,

liere, préſenta au Roi le papier qu'il tenoit dans ſa gueule. Ce Prince le prit, ſans faire paroître la moindre altération. Alors l'animal ſe coucha à ſes pieds, & y reſta le plus tranquillement du monde, tandis que le Roi fit la lecture de cet Ecrit. Voici quel en étoit le contenu.

Tous ceux qui verront ces préſentes Lettres, ſçauront que les quatre Freres d'Armes, en préſence du Sénat de Rome, & des Cardinaux de Piſe, de Terra-Nuova, de ſaint Pierre de Luxembourg, du Patriarche de Jéruſalem, de Meſſire Alberto Campobaſſo, & Meſſire Loüis Colonne, &c. m'ont ordonné, à moi Notaire Impérial, de dreſſer un Acte public, pour certifier que ces quatre Chevaliers prouvent leurs quatre quartiers de pere & de mere, d'oncle & de tante, & que perſonne ne peut leur diſputer l'ancienneté de leur Nobleſſe. En foi de quoi, moi Notaire public, j'ai ſigné, AMBROSINO DE MANTOUA. *L'an mil, &c.*

La lecture de ce papier fit voir au Roi, que ces Chevaliers ne vouloient point être connus. Ainſi il ordonna à un de ſes Sécretaires d'écrire, qu'ils étoient les bien venus dans ſon Roïaume & dans ſa Cour, & qu'il les aſſuroit qu'ils y ſeroient les Maîtres. Le Roi mit cette réponſe dans la gueule

gueule du lion, qui retourna promptement à ses Maîtres. Les Inconnus lurent la réponse du Roi, ôterent leurs chapeaux, & firent une profonde révérence, pour remercier le Prince des offres qu'il leur faisoit. Ensuite, un autre enfant s'approcha avec son lion. Un des quatre Inconnus fit la même cérémonie que le premier; & l'animal s'étant de même approché du Roi, ce Prince trouva encore dans sa gueule un papier, qui contenoit ce qui suit.

Aïant appris à Rome, que le Très-Haut & Très-Puissant Roi d'Angleterre accordoit toute sûreté à ceux qui se rendroient dans son heureuse Cour : Nous les quatre Freres d'Armes, sommes venus pour y combattre à outrance. C'est pourquoi nous supplions Votre Altesse de nous permettre le Combat.

Le Roi répondit de la même maniere, qu'ils étoient les Maîtres de choisir le lieu, l'heure, & le jour qu'ils souhaiteroient, quand ils auroient pris le tems nécessaire pour se reposer; les priant cependant de venir chez lui, où il seroit charmé de leur faire tout l'honneur qu'ils méritoient.

Les Chevaliers augmenterent à cette réponse, les signes de leur muette reconnoissance. En même-tems le troisiéme Inconnu

connu

connu détacha ſon lion. Son Ecrit portoit : Que s'il ſe trouvoit quelques Chevaliers, qui vouluſſent les combattre à outrance, ils pouvoient venir à leur logement, où ils trouveroient pour Deviſe une Hune de Vaiſſeau, portée ſur un arbre qui n'a ni feüille, ni fruit, ni fleurs, & que l'on appelle Sicomore ; & autour de cette Hune quatre Ecus peints en or & en flammes, dont chacun a ſon nom. L'un s'appelle *Valeur*, l'autre *Amour*, le troiſiéme *Honneur*, & le quatriéme *Intrépidité*.

Le Chevalier, diſoit cet Ecrit, qui touchera l'Ecu qui s'appelle *Amour*, ſera obligé de combattre à cheval ; & celui qui le défendra aura une caſaque de toile & un ſimple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire, ſans qu'on puiſſe le ſuſpendre, pour raccommoder quelque piéce du harnois que ce ſoit ; & les harnois ſeront ſans aucune fauſſe fabrique, c'eſt-à-dire, tels qu'on les porte à la Guerre.

Celui qui touchera l'Ecu de l'*Honneur*, ſe battra ſans caſaque, ſans bouclier & ſans autre arme défenſive que le harnois. écu. Les lances auront ſept palmes de longueur, & ſeront armées d'un fer très-aigu.

aigu. Si la lance se rompt, les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre jusqu'à la mort ou la victoire.

Celui qui touchera l'écu qui se nomme *Valeur*, combattra à cheval, avec une selle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corcelets de vingt livres, & une seule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamant, la grosseur à volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur; la dague & la petite hache au choix du Chevalier; & sur la tête une salade avec la visiére. Si la hache tombe de la main, le Chevalier pourra la ramasser, tout autant de fois qu'il lui sera possible de le faire; mais il ne sera permis à personne de la lui donner.

Enfin, le quatriéme lion se présenta avec son papier. Voici ce qu'il contenoit. Le Chevalier, qui touchera l'écu de l'*Intrépidité*, combattra à pied avec quatre sortes d'armes; la lance, le poignard, l'épée, & la hache à deux mains. La lance à son choix; l'épée aura le fil, s'il lui convient. Le combat ne finira, comme les autres, que par la mort ou la victoire. Si le vaincu demeuroit sain, & sans aucune blessure, il sera tenu de se remettre

au

au pouvoir de la Dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera ; comme nous demandons pardon à ceux que nous serons forcés d'outrager. Le Roi accorda les demandes des quatre Inconnus ; mais il ne put s'empêcher de dire, que leur entreprise étoit périlleuse.

Après cette cérémonie, qui fut longue, les Etrangers monterent à cheval, & retournerent à leur logement. Un moment après le Roi & la Reine les envoïerent inviter par un Héraut d'Armes, & firent conduire à leurs tentes trente mulets chargés de toutes sortes de vivres. Les Inconnus furent sensibles à ces politesses ; mais ils écrivirent au Roi, qu'ils avoient fait vœu de ne rien recevoir, & de ne point manger hors de chez eux, qu'après leur combat, & renvoïerent les présens. La Cour & la Ville alloient en foule admirer la magnificence de ces quatre Chevaliers inconnus. Leur table étoit toujours superbement servie ; & tous ceux qui se présentoient, y étoient reçûs. Tout ce qu'ils achetoient, ils le païoient en monnoïe d'or ; & si le prix étoit moindre, l'excédant étoit pour le Marchand,

ne voulant pas même toucher de la monnoïe d'argent.

Le lendemain de leur Audience, ils allerent entendre la Messe au logement du Roi. Ils étoient vêtus ce jour-là de robes de brocard cramoisi, traînantes jusqu'à terre, & doublées d'hermine, le visage couvert avec des gases d'une autre couleur, brodées de grosses perles. Ils étoient coeffés à la Turque, portant des coliers d'or massif, & tenant à la main des couronnes garnies de grosses Calcédoines. Ils arriverent en cet équipage, suivis de leurs quatre lions, qui leur portoient chacun un Livre d'Heures richement orné. Le Roi les rencontra au sortir de son appartement, & voulut les conduire lui-même à la Chapelle. En allant, ce Prince leur fit des excuses, de ce que ne les connoissant point, il ne leur rendoit peut-être pas tout ce qu'il leur devoit; & lorsqu'ils furent arrivés, il les fit placer au plus près de l'Autel, & avant tous les autres Chevaliers. A toutes ces honnêtetés, ils ne répondirent que par un profonde inclination de tête, sans jamais proférer un seul mot. Après la Messe, pendant laquelle ils furent toujours en prieres, ils reconduisirent le Roi & la Reine jusqu'à leur appar-

appartement; mais quelques instances que fit le Prince, ils ne voulurent jamais accepter le dîner qu'il leur proposa.

Dès que les quatre Inconnus eurent présenté leur Cartel au Roi, Tiran se rendit secrettement à la Ville, & commanda quatre écus, sur lesquels il fit peindre les Armes de son pere, celles de sa mere, de son grand-pere, & de sa grand'mere. Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, tous les meilleurs Chevaliers vouloient s'éprouver contre ces nouveaux venus, & formoient pour cela leurs Quadrilles. Le Prince de Galles, les Ducs de Clarence, d'Atretera & de Bedfort, paroissoient les plus empressés. Ils firent même des propositions à Tiran, pour l'engager à lier lui-même la partie. Il feignit d'entrer dans leur projet; mais il avoit en effet des vûës fort différentes.

Il appréhendoit si fort d'être prévenu, qu'à peine se donna-t-il le tems de faire peindre quatre grandes Banniéres, qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre Cottes d'Armes pour deux Rois d'Armes, un Héraut, & un Poursuivant. Aussi-tôt que tout son Equipage fut en état, il assembla toutes les Demoiselles les plus jolies, & de la plus grande distinc-

 tion,

tion, & leur donna ses quatre écus à porter. Il pria aussi plusieurs Chevaliers de l'accompagner ; & avec ce nombreux cortége, précédé des trompettes & de différens instrumens, il se rendit aux tentes des quatre Etrangers, qui frappés du bruit & de cette nombreuse suite, sortirent bien en ordre, mais toujours le visage couverts de leurs gases, pour n'être point reconnus. Ils firent un peu abaisser la Hune, afin que les Demoiselles en pûssent aisément approcher.

La premiere qui se présenta, fut la belle Agnès ; & quoique plus voisine des autres écus, elle toucha par préférence celui d'*Amour* ; car dans la crainte de se méprendre, elle eut grand soin de lire ce qui étoit écrit. Madame Guyomar, fille du Comte de Flandres, fut affligée de ne toucher que l'écu de la *Valeur*. Cassandre, fille du Duc de Provence, ne voulut toucher que celui de l'*Intrépidité* ; & la belle Sans-Pair, fille du Duc de Niort, fut contente de celui de l'*Honneur*. Les Inconnus descendirent ensuite les Demoiselles de cheval, & chacun prit la sienne sous le bras. Nous les suivîmes dans la tente, où les lits étoient dressés. Par ma foi, Madame, dit un des Etrangers

gers à la belle Agnès dans un écrit qu'il lui présenta, si vous étiez en chemise dans ce lit, & vos Compagnes dans les trois autres, pendant toute une longue nuit d'hiver, je pourrois bien dire qu'il n'y auroit pas quatre plus beaux lits dans le monde. Notre compagnie ne vous est pas trop nécessaire, Seigneurs Chevaliers, répondit la belle Agnès, je vois là quatre belles Dames qui vous tiennent assez bonne compagnie toute la nuit, pour qu'il ne vous en faille pas d'autres. Eh! Madame, dit le Chevalier, le bien empêche-t-il de connoître le mieux?

En sortant des tentes, un des Inconnus fit présent à la belle Agnès d'un petit Livre d'Heures admirable, & richement garni. Un autre donna à Madame Guyomar un brasselet d'or & d'acier, orné d'un grand nombre de diamans, & d'autres pierreries fines. Cassandre reçut du troisiéme un serpent d'or, qui se mordoit la queuë. Il étoit garni de diamans, & les yeux étoient marqués par deux gros rubis. Pour la belle Sans-Pair, qui avoit les cheveux blonds, & de la plus grande longueur, le quatriéme lui offrit un peigne d'or, aussi richement garni que les trois autres bijoux. Ils firent aussi présent

de mille nobles d'or à chacun des Rois d'Armes, des Hérauts, des Pourſuivans, des Trompettes, & des Joüeurs d'inſtrumens; après quoi ils reconduiſirent les quatre Demoiſelles juſques chez la Reine, qui leur fit encore beaucoup de politeſſes.

Lorſque tout fut prêt pour le combat, les Chevaliers inconnus écrivirent ſur la porte du champ clos, que le Chevalier qui avoit touché l'écu d'*Amour*, eût à ſe trouver dans trois jours au Camp. Ce jour arrivé, Tiran s'arma le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible; ce qu'il obſerva dans les trois autres combats ſuivans. Nous n'étions que trois de ſes parens, & un ancien domeſtique dans ſa confidence; & ce fut à nous qu'il fit porter ſes bannieres. Il ſe mit en marche, ſuivi de toutes les Demoiſelles, & d'un grand nombre de Chevaliers; & arriva au Camp, où l'Inconnu, qui devoit combattre contre lui, l'attendoit à la barriere. Après les cérémonies accoutumées, les deux Chevaliers partirent l'un contre l'autre au bruit des trompettes, & fournirent pluſieurs carrieres avec beaucoup de grace & d'adreſſe. Mais enfin, la fortune favoriſa Tiran, qui rencontra ſon ennemi dans l'épaule gauche, & lui caſſa le bras. Le malheureux Chevalier

valier vouloit abſolument qu'on le lui attachât, réſolu de continuer le combat; mais le ſang qu'il perdoit le fit tomber évanoüi. On l'emporta; & il mourut de ſes bleſſures. Le Roi lui fit rendre tous les honneurs poſſibles. Les trois autres ſuivirent le corps de leur frere, ſans répandre une ſeule larme, ni témoigner la moindre douleur. Ils étoient, eux & toute leur ſuite, habillés de rouge, en ſigne de vengeance.

La fortune ne favoriſa pourtant pas leurs intentions dans les combats ſuivans. Tiran en remporta encore tout l'honneur, & fit de même mordre la pouſſiere aux trois Inconnus, qui ſe préſenterent ſucceſſivement contre lui. Le premier, après dix courſes aſſez heureuſes, fut percé de part en part à la onziéme. Tiran fit ſauter la cervelle au ſecond à coups de hache. Le troiſiéme lui donna plus d'affaires; mais enfin il ſuccomba, & mourut. Après cet avantage, Tiran fut reçû avec beaucoup de joïe par toutes les Demoiſelles qui l'attendoient, & qui le conduiſirent à ſon logement. Là il ſe déſarma promptement, ſans cependant vouloir jamais ôter ſon armure de tête, comme il le pratiqua dans tous les combats qu'il ſoutint con-

tre ces Inconnus, afin de n'être point connu lui-même. Il s'habilla ensuite le plus secrettement qu'il lui fut possible, & vint se mêler parmi les autres Chevaliers.

Cependant quelques précautions qu'il eut pris, on n'ignora pas long-tems que c'étoit à lui que cette victoire étoit dûë. On apprit de même dans la suite, que l'un des quatre Inconnus étoit le Roi de Frise, l'autre le Roi d'Apollonie, le troisiéme le Duc de Bourgogne, & le quatriéme le Duc de Baviere *.

La partie avoit été liée à Rome entre ces quatre Princes. Le Roi de Frise & celui d'Apollonie étoient freres. Ils avoient une égale passion de visiter les Cours de l'Europe. Ils voulurent commencer par celle de Rome, & profiter de l'occasion du Jubilé; mais pour n'être point reconnus à Rome, ils se déguiserent. Etant allés visiter un jour l'Eglise de saint Pierre, un Gentilhomme du Duc de Bourgogne, qui reconnut le Roi d'Apollonie, le salua comme on saluë les Rois. Ce Prince

* On auroit peine à trouver le tems de cet Empereur Philippe de Baviere, les Romanciers Espagnols ne se sont jamais assujettis à la Chronologie ni à l'éxactitude Historique.

le remit auſſi, & lui demanda ſi le Duc ſon Seigneur étoit à Rome. Le Gentilhomme le lui montra dans une Chapelle. Alors les deux Princes, charmés de ſe voir, coururent l'un à l'autre, & ne ſe quitterent plus pendant le voïage. Ils avoient auſſi toujours avec eux Philippe Duc de Baviere, celui qui avoit témoigné contre ſa mere, qu'il avoit fait mourir en priſon. Il étoit fils de l'Empereur d'Allemagne. On ſçait qu'on ne peut élire d'Empereur, que de la Maiſon de Baviere, ou de celle d'Oſtalrich *.

Un jour ils parlerent à table du Roi d'Angleterre, & des ſuperbes Fêtes dont il avoit voulu que ſes nôces fuſſent accompagnées; de l'honneur qu'y recevoient tous les Etrangers; des hauts faits d'Armes que l'on y voïoit chaque jour, & de l'affluence des Chevaliers qui ſe rendoient à Londres de toutes parts. Le Roi de Friſe dit: Qu'après les cérémonies de Rome, il étoit réſolu d'y faire un tour. Ce Prince n'étoit âgé tout au plus que de vingt-ſept ans, & le Roi d'Apollonie n'en avoit pas trente. Le Duc de

* D'Autriche, du nom Allemand, un peu défiguré de ce païs. *Ooſten-Riick*, Roïaume oriental. *Ooſten* eſt la même choſe que *Ooſtelyck* oriental.

Baviere

Baviere également animé du désir de la gloire, assura qu'il ne les abandonneroit point; & le Duc de Bourgogne les voïant déterminés, protesta qu'il quitteroit toutes les affaires qu'il avoit à la Cour de Rome, pour les suivre. Puisque nous pensons tous de même, dit le Roi de Frise, promettons-nous de ne nous point quitter pendant le voïage; de nous garder une inviolable fidélité; & que vivant en tout comme freres, nous serons aussi freres d'Armes. La proposition fut acceptée; & ils allerent sur le champ à saint Jean de Latran, où ils prononcerent leur serment. Ils pourvûrent ensuite à tout ce qui leur étoit nécessaire pour le voïage, & aborderent en Angleterre sans être connus. Comme ils étoient instruits de tout ce qui se passoit à la Cour, ils arriverent pendant la nuit, & firent tendre leurs Pavillons, comme je l'ai dit, à deux traits d'arbalêtre du lieu où le Roi faisoit son séjour.

Peu de tems après on apprit en Frise, avec une douleur extrême, l'accident arrivé au Roi de ce païs. A cette nouvelle, le Chevalier Dom *Kyrié Eleïson* de Montauban, qu'on croïoit descendu des anciens Géants, parce qu'il étoit prodigieu-

lement grand, & qu'il joignoit à cette taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger le mort du Prince. En effet, il écrivit sur le champ une Lettre, dont il chargea une Demoiselle, qu'il fit accompagner par un Roi d'Armes, nommé Fleur de Chevalerie. Ils s'embarquerent l'un & l'autre pour passer en Angleterre, où ils arriverent heureusement; & aïant obtenu audience du Roi: Je suis venuë vers Votre Majesté, lui dit la Demoiselle d'une voix ferme, pour lui demander justice d'un faux Chevalier, qui se fait nommer Tiran le Blanc, & pour lui soutenir, que par trahison, & avec des armes inégales, il a tué depuis peu deux Rois & deux Ducs. Demoiselle, répondit le Roi, comment ce que vous dites peut-il être vrai, puisqu'il y a près d'un an que ce Chevalier est à ma Cour, & que je n'ai vû ni entendu dire qu'il ait rien fait de semblable à ce que vous lui reprochez? Quelques parens de Tiran voulurent alors prendre la parole; mais ce Prince leur imposa silence, & fit appeller le Chevalier.

On le trouva dans son lit, où le retenoient ses blessures, dont il n'étoit pas encore parfaitement rétabli. Lorsqu'il ap-

prit

prit qu'une Demoiselle l'accusoit de trahison en présence du Roi, de la Reine, & de toute la Cour: Sainte Marie, s'écria-t-il, jamais une semblable idée ne m'est entrée dans l'esprit. En même-tems il s'habilla, & prit un manteau brodé de perles, parce qu'on lui avoit dit, que la Demoiselle étoit accompagnée d'un Roi d'Armes. Il courut chez le Roi, qui l'attendoit à la porte de sa Chapelle, & l'abordant avec la fierté convenable à un Chevalier: Seigneur, lui dit-il, me voici prêt à défendre la raison, l'honneur, & ma réputation. Traître & méchant Chevalier, indigne de porter l'Ordre de Chevalerie, interrompit la Demoiselle qui le reconnut à ces paroles, tu as répandu le sang Roïal, & tes armes fausses ont fait périr en ce lieu-ci deux Ducs & deux freres, les Rois de Frise & d'Apollonie, & les Ducs de Baviere & de Bourgogne. Rien ne peut excuser ton infamie, ni te faire éviter la punition que tu mérites. Demoiselle, lui dit le Roi, de quels Rois & de quels Ducs me parlez-vous? Je n'ai aucune connoissance de leur arrivée, ni de leur combat en ce païs. Alors la Demoiselle lui apprit quels étoient ces quatre Chevaliers inconnus, mêlant dans son récit

cit de nouvelles injures contre Tiran, qui eut peine à se modérer. Il se contenta de lui répondre que les discours de celles de son sexe, qui ne sçavoient combattre que de la langue, ne pouvoient faire de blessures à l'honneur. Ensuite, s'adressant au Roi, & aux Seigneurs qui étoient présens : Si j'ai tué ces quatre Chevaliers, continua-t-il, je l'ai fait sans supercherie, & avec des armes égales. Le Roi & les Juges du Camp en peuvent rendre témoignage ; je me soumets à leur Jugement. Le Roi & les Juges approuverent sa réponse, & convinrent tout d'une voix, que Tiran étoit un très-brave, & très-sage Chevalier.

Alors le Roi d'Armes Fleur de Chevalerie s'approcha de Tiran, & lui présenta la Lettre de Don *Kyrié Eleison* de Montauban. Roi d'Armes, lui dit le Chevalier, vous êtes obligé par votre emploi de donner les Lettres de batailles, & de porter les paroles aux Chevaliers, pour les combats nécessaires ou volontaires. J'accepte en présence du Roi, de la Reine, & de toute la Cour celui que vous me proposez, soit à outrance, ou autrement. En même-tems il prit la Lettre, qui fut luë à haute voix. Elle étoit conçuë en ces termes.

A toi,

A toi, Tiran le Blanc, le plus cruel & le plus faux de tous les Chevaliers, qui as répandu le sang röial de Frise & d'Apollonie avec des armes fausses, & que les Chevaliers d'honneur ne portent jamais. J'ai appris le détail de la mauvaise action que tu as commise, & quoique tu me sois fort inégal, puisque tu es un Traître, je veux bien cependant m'abaisser jusqu'à te défier, & entrer en champ clos avec toi. Je te combattrai suivant l'usage de France, te laissant le choix des armes. Le combat se fera dans vingt-cinq jours, à compter de celui auquel cette Lettre te sera renduë par le Roi d'Armes Fleur de Chevalerie. J'attens ta réponse, qu'il est chargé de me remettre. Si tu me redoutes, & que tu n'acceptes pas le défi, sois certain que je renverserai ton Ecu, je te pendrai par les pieds comme un Traître, & j'irai annoncer ta perfidie dans toutes les Cours. Ecrit, signé, & scellé de ma main & de mon cachet. KYRIE ELEISON DE MONTAUBAN.

Sire, dit Tiran au Roi après la lecture de la Lettre, chaque chose aura son tems. Ce Chevalier m'accuse d'une trahison; c'est à moi à m'en défendre par les armes. Je serois digne du traitement dont il me menace si j'en étois coupable. Nous connoissons tous, lui répondit le Roi, la fausseté

ſeté de cette accuſation, mais nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre aux Rois que vous avez vaincus les honneurs dûs à leur rang.

Les Juges du Camp approuverent cette réſolution ; & toutes les Cours s'aſſemblerent pour l'exécuter. Alors Tiran demanda, qu'il lui fût permis de marcher tout armé immédiatement après les corps de ces Rois, que l'on alloit transférer dans une ſépulture plus honorable. On tint conſeil ; & l'on convint que ſa demande étoit conforme aux regles. Il alla donc promptement prendre des armes blanches, & marcha à l'Egliſe de ſaint Georges l'épée à la main, eſcorté de ſa compagnie ordinaire de Demoiſelles & de Chevaliers, & ſuivi des trompettes, des tambourins, & d'un nombre infini d'inſtrumens.

Lorſqu'il entra dans l'Egliſe avec tout ce cortége, le Roi, la Reine, & toutes les Cours étoient déja arrivées auprès du tombeau commun, qui renfermoit les corps des Chevaliers. Ils étoient dans des cercüeils ſéparés, & embaumés avec ſoin. On avoit eu cette attention pour tous les Chevaliers morts à ces Joûtes, afin qu'ils puſſent être tranſportés dans leur patrie. Tiran s'étant approché frappa le tombeau

de

de ſon épée, en diſant: *Sortez Rois, qui reposez ici.* Alors les gens de Juſtice en firent l'ouverture, & porterent les deux cercüeils des Rois au milieu de l'Egliſe, ſous deux Catafalques couverts d'étoffes précieuſes. Le Roi fit élever enſuite un cercüeil de bois d'aloës, chargé de ſculptures, ſur lequel on poſa leurs armes, & au-deſſus celles de Tiran, avec des inſcriptions en lettres d'or, qui portoient, que les deux Rois de Friſe & d'Apollonie étoient freres, & qu'ils étoient Martyrs d'Armes de la main du brave Chevalier Tiran le Blanc. Après cette cérémonie, il fut reconduit par le même cortége juſqu'à ſon logement, où il ſe déſarma, & répondit à la Lettre de Kyrié Eleïſon.

Le Roi d'Armes Fleur de Chevalerie ſe rembarqua donc dès le lendemain de ſon arrivée, avec la Demoiſelle qui l'avoit ſuivi. Peu de tems après ils arriverent en Friſe. Kyrié Eleïſon aïant lû la Réponſe de Tiran, & la trouvant telle qu'il la deſiroit, mit ordre à ſon équipage; & aprés avoir embraſſé ſes parens & ſes amis, il partit dès le jour ſuivant avec un grand cortége. Il étoit accompagné du même Roi d'Armes, qu'il avoit envoïé à Tiran. Il arriva à la Cour d'Angleterre; & après avoir

avoir fait la révérence au Roi & à la Reine, il demanda lequel des Chevaliers étoit son ennemi. Fleur de Chevalerie le lui montra. Le Chevalier étranger s'avança vers lui ; Tiran en fit de même, & ils s'embrasserent. Puisque notre combat est résolu, dit Kyrié Eleïson, demandons au Roi la permission de terminer ce differend dès ce soir ou demain matin. J'y consens, repartit Tiran ; & le prenant par la main, ils allerent ensemble présenter leur Requête au Roi, qui leur répondit qu'il ne la trouvoit pas raisonnable, parce que si par hasard la fortune ne favorisoit pas Kyrié Eleïson, on ne manqueroit pas d'attribuer son malheur à la fatigue du voïage. Ainsi, continua-t-il, je crois qu'il est plus à propos de remettre la partie à la huitaine.

Les deux Chevaliers parurent également affligés de ce retardement. Cependant Kyrié Eleïson fut accüeilli par toute la Cour, surtout par le Prince de Galles, qui ne pouvoit pardonner à Tiran d'avoir tué son dogue, & d'avoir combattu les quatre Inconnus à son préjudice. Le lendemain de son arrivée, le Chevalier étranger pria ce Prince de le conduire au tom-

beau des deux Rois. Il admira la beauté de ce monument ; mais lorſqu'il apperçut au-deſſus de leurs Ecus les Armoiries de Tiran, il répandit des torrens de larmes, & pouſſa des cris affreux ſur la mort de ſon Souverain. Sa douleur fut ſi forte à cet aſpect, qu'il courut arracher les Ecus de Tiran ; car il étoit ſi grand, qu'il y touchoit facilement. Enſuite lorſqu'il fut revenu à lui, par le ſecours des Seigneurs qui l'accompagnoient, il fit ouvrir le tombeau ; mais la vûë de ſon Maître lui ſerra ſi fort le cœur, que le ſaiſiſſement joint à la colere le fit expirer ſur le champ. Cet événement fut heureux ; car trois cens Chevaliers, tous armés de blanc, monterent à cheval, dès qu'ils apprirent comment cet Etranger avoit traité l'Ecu de Tiran. Ils étoient réſolus de prendre ſa défenſe ; & le Prince de Galles auroit été dans la neceſſité d'embraſſer le parti de Kyrié Eleïſon ; ce qui auroit fait répandre beaucoup de ſang.

Kyrié Eleïſon étoit favori du Roi de Friſe, qui après l'avoir accablé de biens, l'avoit encore nommé Viceroi de ſes Etats pendant ſon abſence. Ce Chevalier avoit un frere, pour qui le Roi d'Apollonie ne montroit pas moins d'amitié. Il s'appelloit

s'appelloit Thomas de Montauban. C'étoit un homme extrêmement fort, très-bien fait, & beaucoup plus brave que son frere. Sa taille étoit si élevée, qu'à peine Tiran alloit à sa ceinture. Celui-ci aïant appris la résolution que son frere avoit formée de venger la mort des deux Rois, partit d'Apollonie, dans l'espérance de le rencontrer encore en Frise : mais à son arrivée, il aprit son départ pour l'Angleterre. Il s'y rendit de son côté ; mais en débarquant, il fut informé par les Domestiques de son frere, du malheur qui lui étoit arrivé. Cette nouvelle augmenta la douleur qu'il ressentoit de la mott de ses Maîtres. Avant que de se présenter à la Cour, il fut à l'Eglise de saint Georges. Depuis l'entreprise de Kyrié Eleïson, Tiran avoit fait porter ses Ecus chez lui ; ensorte que le Chevalier étranger ne les trouva plus.

Après avoir fait sa priere, & pleuré sur les tombeaux de ses Rois & de son frere, Thomas de Montauban alla faire sa révérence au Roi & à la Reine, & demanda Tiran, qui laissant la conversation des Dames, se présenta. Alors l'Etranger s'adressant à lui : Chevalier, lui dit-il, je suis venu pour venger la mort du brave

Kyrié Eleïson mon frere. Voilà la Lettre qu'il vous avoit écrite, & la Réponse que vous y avez faite. Tout ce qui est dans cette Lettre me convient; mais je soutiens de plus, que vous avez tué en traître mon Souverain le Roi de Frise, & son frere le Roi d'Apollonie. C'est pour ces raisons que je vous offre le combat. Je l'accepte, répondit Tiran, pour me défendre de la trahison, que vous & votre frere m'avez imputée ; & je dis que vous avez menti tous les deux. En même-tems l'Etranger ôta sa tocque ; Tiran prit de même une chaîne d'or qu'il portoit, & l'un & l'autre les remirent aux Juges ; après quoi ils s'embrasserent, pour se demander mutuellement pardon de leur mort.

Le jour marqué pour le combat, Tiran par un pur mouvement de religion, proposa un accommodement à son ennemi, qui n'y voulut point entendre. Ils se rendirent donc au Camp l'un & l'autre avec les cérémonies accoutumées, & furent conduits d'abord dans deux petits Pavillons de satin. Dès qu'ils y furent entrés, deux Moines de l'Ordre de saint François vinrent pour les confesser, & les communierent avec un peu de pain ; car en cette occasion ils n'avoient garde de leur donner

ner le Corps de J. C. Après leur départ, les Juges du Camp prierent instamment le Chevalier Thomas de pardonner l'injure qu'il croïoit lui avoir été faite. Le Roi même se joignit à eux ; mais inutilement. Ils firent donc entrer dans son Pavillon un Prêtre tenant le Corps de J. C. qui lui dit : Chevalier, ne sois point cruel à ton Maître & à ton Créateur ; comme il a pardonné à ceux qui lui donnoient la mort, pardonne à tes ennemis. A la vûë du Corps du Seigneur, le Chevalier se mit à genoux pour l'adorer, & dit : Seigneur, vous avez pardonné à ceux qui vous ont fait mourir ; mais pour moi, je ne pardonne, ni ne veux pardonner à ce traître de Tiran.

Les Juges voïant son obstination, se retirerent fort mécontens ; les Trompettes sonnerent, & un Roi d'Armes cria par trois fois : Laissez aller les bons Chevaliers. Alors le combat commença, & devint très-vif. Il se faisoit à pied, avec la hache, l'épée, & le poignard. L'Etranger eut d'abord l'avantage du combat. Sa taille & sa force prodigieuses nous firent croire pendant quelque tems que Tiran ne lui pourroit résister. La hache de Thomas de Montauban s'étoit engagée dans

la mantoniere du casque de Tiran, de façon qu'elle lui blessoit la gorge, & lui ôtoit la respiration. Tiran fut obligé de se retirer jusqu'aux barrieres du Camp. Il resta quelque tems en cet état; mais Thomas de Montauban aïant voulu faire un mouvement & prendre sa hache de la main gauche pour se pouvoir servir de son poignard, la hache lui échappa. Tiran profita de cet instant, lui fit plusieurs blessures, & l'obligea de reculer à son tour jusques à l'autre extrémité de la barriere. Tiran avoit alors l'avantage des armes; car Thomas de Montauban ne se servoit pas de son épée comme de sa hache. Il proposa à son ennemi de lui permettre de reprendre sa hache, pourvû qu'il voulût se dédire de l'accusation de trahison. Thomas accepta le parti; on fit approcher les Rois d'Armes, & les *Feaulx*, & on dressa un Acte, en forme de la retractation. Le combat recommença ensuite avec une nouvelle ardeur; mais les suites en furent funestes au Chevalier de Montauban. Ses forces déja affoiblies par une blessure qu'il avoit reçûë au commencement du combat, ne répondoient plus à sa taille gigantesque. Tiran au contraire sentoit redoubler les siennes; car comme

comme je vous l'ai déja dit, jamais ce Chevalier n'a perdu l'haleine dans un combat ; il est plus frais à la fin qu'au commencement. Enfin, Thomas fut renversé par Tiran d'un coup de hache, & consentit à recevoir la vie que notre Chevalier lui offrit généreusement. Le Vainqueur fut conduit en triomphe hors des barrieres par Thomas de Montauban ; on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran qui tenoit l'épée nuë d'une main & le poignard de l'autre. Lorsqu'ils furent aux barrieres, on désarma le Vaincu, & on jetta toutes les pieces de son armure l'une après l'autre hors de la lice. Les Juges du Camp le déclarerent déloïal, parjure, & faux Chevalier. Il fut ensuite mis hors des barrieres toujours à reculons, & conduit de la même maniere à l'Eglise de saint Georges au milieu des huées & des injures des enfans. Là, en présence de tout le monde, un Poursuivant prit de l'eau chaude dans un bassin d'étain, & la lui jetta au visage, en criant : C'est-là le faux Chevalier qui s'est dédit & qui s'est parjuré. Thomas de Montauban guérit de ses blessures ; mais il alla cacher sa honte dans un Cloître & sous un habit de Moine. Après cette victoire, toute la Cour con-

duisit Tiran armé, & à cheval, chez le Roi, qui lui fit présent d'un manteau de brocard, doublé de martres zibelines, & le retint pour le souper, après lequel on dansa jusqu'à minuit.

Que vous dirai-je enfin, mon Révérend Pere, continua Diofebo? Tiran a été vainqueur dans onze combats à outrance, sans compter les victoires remportées dans les Joûtes & dans les Tournois. Mais, ajouta-t-il, j'aurois peur de vous ennuïer par un plus long récit. Le souper est prêt. Tiran nous sert aujourd'hui de Maître d'Hôtel; ne le faisons point attendre. Après le repas je vous entretiendrai de l'Ordre, ou Fraternité, que le Roi d'Angleterre a institué, & qui a beaucoup de rapport à celui de la Table Ronde, que le bon Roi Artus établit autrefois.

Je suis charmé, dit l'Hermite, de tout ce que vous m'avez appris; mais je suis enchanté surtout de ce que vous m'avez dit du fameux Tiran le Blanc, qui dans un âge aussi peu avancé, a fait tant de belles actions. Je me croirois le Chevalier du monde le plus heureux, si j'avois un fils qui pût un jour lui ressembler. Alors Tiran parut avec l'air le plus modeste;

&

& mettant un genoüil en terre : Vous nous ferez beaucoup d'honneur, dit-il, mon Pere, si vous daignez agréer le petit souper de ces Messieurs & le mien. Le vertueux Hermite se leva, & lui répondit avec politesse, que quoiqu'il ne lui convînt pas trop d'accepter de pareilles invitations, il se rendroit à celle-là pour l'amour de lui. On s'approcha de la belle Fontaine, sur le bord de laquelle les tables étoient dressées ; l'Hermite donna sa bénédiction, & chacun prit place. Le souper fut très-bon, & très-abondant ; car Tiran avoit pouvû à tout. On ne s'entretint pendant le repas que de faits de Chevalerie.

Le lendemain tous les Chevaliers allerent prendre l'Hermite, qui, après sa priere, sortit de sa cellule, & les conduisit dans un des plus beaux endroits de la prairie. Là le saint Homme leur témoigna l'envie qu'il avoit d'entendre la suite du récit, que Diofebo lui avoit promis la veille ; & ce Chevalier prenant la parole à la priere deTiran, continua son discours en ces termes.

L'année marquée pour la durée des Fêtes étant expirée, le Roi fit prier tous les Etats, de lui accorder encore quelques

jours, parce qu'il vouloit faire publier l'Ordre & la Fraternité de vingt-six Chevaliers, qui seroient tous sans reproche. Ce Prince nous a raconté lui-même ce qui lui fit naître la premiere idée de cette institution.

Un jour qu'il donnoit un bal à sa Cour, après avoir dansé, il se retira dans un des côtés de la sale où l'on étoit assemblé. La Reine étoit vis-à-vis de lui avec ses Demoiselles. Pendant que les Chevaliers dansoient avec les Dames, une Demoiselle nommée Madré Silva, passa en dansant proche du Roi. Le mouvement qu'elle se donnoit fit tomber sa jarretiere de la jambe gauche, qui étoit une liziere de soïe, & un Chevalier qui s'en apperçut, lui dit: Demoiselle, vous avez perdu une des piéces de votre armure, votre Page l'avoit bien mal attachée. * Ce discours l'embarrassa. Elle cessa de danser, & alla pour

* Dans l'Espagnol, le discours du Cavalier n'a rien d'offensant. Le voici à la lettre. *Madre Silva, vous avez perdu votre armure de jambe, vous avez sans doute un Page maladroit qui n'a pas sçû l'attacher.* Cetre piece de l'armure nommée *Greve* qui couvroit la jambe, s'attachoit avec des aiguillettes, & c'étoit les Pages qui armoient leurs Maîtres. C'est-là le fondement de la plaisanterie.

reprendre

reprendre sa jarretiere ; mais elle avoit été prévenuë par un Chevalier qui l'avoit ramassée : le Roi l'appella & se la fit attacher à la jambe gauche, au-dessous du genoüil. Ce n'est pas que cette Demoiselle fût plus belle qu'une autre : sa beauté étoit assez commune ; mais elle avoit de l'éclat : sa danse & sa voix étoient agréables ; sa conversation & ses manieres étoient vives & même un peu agaçantes, & le plus souvent c'est-là ce qui détermine le goût des hommes.

Le Roi porta cette jarretiere plus de quatre mois, sans que jamais la Reine lui en dît un mot. Cependant il la mettoit avec plus de soin, lorsqu'il devoit paroître en public. Il n'y eut qu'un de ses Favoris qui osa lui en parler. Un jour voïant que cette fantaisie ne finissoit point : Si V. M. sçavoit, lui dit-il, tout ce que disent les Etrangers, les Anglois, la Reine elle-même, & toutes les Dames de la Cour ! Eh bien, que disent-ils, répondit le Roi ? Ils sont étonnés, continua le Favori, de ce que V. M. fait pour une Demoiselle de médiocre condition, qui n'est point jolie & qui n'est pas même trop estimée, des choses qui seroient encore extraordinaires si elles avoient une Reine ou quelque

grande

grande Princesse pour objet. Ainsi donc reprit le Roi, tout le monde en jase ? Eh bien, ajouta-t-il, & en François, *honni soit qui mal y pense* ! Je jure d'établir en faveur de cette jarretiere un Ordre de Fraternité, dont on parlera à jamais dans le monde. A ces mots, quelque regret qu'il eût à cette jarretiere, il l'ôta, & ne la porta plus depuis ; mais aussi-tôt après les Fêtes, il pensa à exécuter son projet.

Il commença par faire bâtir une Eglise dans un Château nommé * *Andisor*, & la dédia au bienheureux Monseigneur S. Georges. Elle étoit construite à l'imitation de celles des Moines qui disent l'Office. On y voïoit de chaque côté treize Chapelles, chacune desquelles étoit destinée à un Chevalier, qui y avoit son fauteüil, & sur le dos du fauteüil, étoit appliquée une lame d'or ou d'argent, sur laquelle ses armes étoient peintes ou attachées. Au-dessus de chaque place, ce Prince avoit fait mettre une épée dorée, dont le fourreau couvert de brocard d'or & cramoisi, étoit brodé de perles, & garni d'orfévrerie. A côté de cette épée étoit un

* C'est Windsor. Le Romant Espagnol d'Amadis de Gaule, nomme ce lieu Vindilisor de son ancien nom Saxon.

heaume

heaume pareil à ceux dont on se sert dans les joûtes. Il étoit orné de son cimier, avec la Devise de chaque Chevalier.

Le Roi procéda ensuite à la nomination des vingt-cinq Chevaliers, donc l'Ordre devoit être composé, après avoir juré d'observer lui-même les Statuts, qu'il lui avoit donnés. Tiran fut nommé le premier comme le plus excellent de tous, après quoi on fit la cérémonie de leur réception. Voici ce qui s'observa alors, & ce qui doit se pratiquer dans la suite en pareille rencontre.

On donne à un Evêque ou Archevêque une copie des Reglemens fermée & cachetée; & il envoïe au Chevalier désigné une robe brodée de Jarretieres, & doublée de martres zibelines, un manteau de damas d'Alexandrie traînant jusqu'à terre, & doublé d'hermine, & un cordon de soïe blanche pour le lasser. Les deux manches du manteau sont faites de façon, qu'elles peuvent se rejetter sur les épaules, pour laisser voir la robe. Le chaperon est brodé, & doublé d'hermine, comme le manteau. La broderie de la ceinture est pareille à celle de la Jarretiere, sur laquelle on lit ces mots : *Honni soit qui mal y pense.* Elle tombe jusqu'à la moitié de la jambe,

jambe, lorsqu'elle est passée dans la boucle. Tout l'habillement est donc brodé de Jarretieres. Après que le Chevalier a reçu l'Habit, l'Evêque, ou l'Archevêque qui le lui a envoïé, doit aussi le conduire en cérémonie, non de la part du Roi, mais de tout l'Ordre, à l'Eglise de saint Georges, ou à celle du lieu de sa résidence. Là le Prélat lui fait mettre la main sur l'Autel, en lui disant : Chevalier, qui avez reçu l'Ordre de la Chevalerie, je suis chargé par toute la Fraternité de l'Ordre fortuné du Bienheureux saint Georges, de vous demander par serment le secret directement, ou indirectement, sur tout ce que vous allez apprendre. Après que le Chevalier a fait le serment, le Prélat lui remet les Reglemens, qu'il reçoit à genoux avec beaucoup de respect & de soumission ; & l'on célébre une grande Fête. Les Chevaliers qui sont alors en Angleterre, doivent se rendre à cette cérémonie. Ceux qui sont absens, ne sont obligés à rien ; mais ceux qui se trouvent dans l'Isle, & qui manquent d'assister à la réception, sont condamnés à deux marcs d'or, qui doivent être emploïés pour les Eglises.

Le Roi a donné à cet Etablissement quarante

quarante mille écus de revenu, destinés à la dépense des habits de l'Ordre, & aux frais d'un repas magnifique, accompagné d'une grande Fête, qui se donne la veille de la saint Georges. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on reçoit aussi dans l'Ordre vingt Dames d'honneur, qui font trois vœux; le premier, qu'elles ne solliciteront jamais leurs maris, leurs freres, ou leurs enfans qui seront à la guerre, de revenir chez eux; le second, que si elles apprennent, que quelques-uns de ceux que je viens de nommer, sont assiégés dans quelque Ville ou Château, & qu'ils aïent besoin de vivres, elles feront tout leur possible pour leur en envoïer. Le troisiéme enfin, que si quelqu'un de ceux-là est fait prisonnier, elles l'aideront de tout leur pouvoir, & sacrifieront pour sa rançon jusqu'à la moitié de leur dot. Du reste elles sont dans l'obligation de porter la Jarretiere, non-seulement sur leurs habits, mais encore autour du bras gauche.

Je vous suis très obligé, dit alors l'Hermite, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. Je vous avouë, que cet Ordre de la Jarretiere me plaît beaucoup, parce qu'il est établi en conséquence des belles Loix de la Chevalerie. Je n'ai jamais

mais entendu parler de rien qui se soit fait avec autant de dignité, ni qui soit plus conforme à ma façon de penser. L'Hermite témoignoit ainsi sa reconnoissance à Diofebo, lorsque Tiran vint le prier d'accepter une Collation qu'il avoit fait préparer à la Fontaine. Il lui demanda en même-tems la permission de passer quatre ou cinq jours avec lui. L'Hermite non-seulement agréa la proposition; mais il leur témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de quatre ou cinq jours qu'ils comptoient rester avec lui, ils y en demeurerent plus de dix, qu'ils emploïerent à parler des belles actions qui s'étoient faites, & à écouter les bons avis du saint Pere.

La veille de leur départ, Tiran le pria avec instance de passer la nuit avec eux sous leurs Tentes, car il retournoit tous les soirs coucher à son Hermitage. Tiran lui demanda cette grace, afin que le lendemain matin ils pûssent tous recevoir la bénédiction, sans laquelle ils ne vouloient point partir. L'Hermite y consentit, pour leur faire plaisir, & se jetta sur un petit lit, qu'on lui avoit préparé. Cependant Tiran fit porter secretement à l'Hermitage des vivres pour plus d'un an, & jusqu'à du bois & du charbon, afin que le bon Pere

ne

ne fût point obligé de sortir par le mauvais tems. Quand l'heure du départ fut venuë, les Chevaliers remercierent l'Hermite, reçurent sa bénédiction, & prirent le chemin de la Bretagne. De retour à sa Cellule, il s'apperçut avec surprise qu'elle avoit été remplie de provisions. Il se douta que c'étoit une attention de Tiran, & se promit bien de ne pas l'oublier dans ses prieres.

Tiran arriva à Nantes, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Au bruit de son retour, le Duc de Bretagne déja instruit par la renommée, des grandes actions par lesquelles il s'étoit distingué à la Cour d'Angleterre, alla au-devant de lui, & dans la suite il le traita comme son favori, & lui donna plusieurs grandes terres. Un jour il se promenoit avec le Duc, lorsqu'ils virent arriver deux Chevaliers, qui venoient de la Cour de France. Ils leur demanderent, s'il n'y avoit aucune nouvelle ? Oüi, Seigneurs, il y en a, répondirent les deux Chevaliers, & elles sont telles, que vous ne pouvez manquer d'en être touchés. * Vous sçavez l'établissement de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem. Vous n'ignorez pas de mê-

* Voici une nouvelle preuve du peu de soin qu'a

me, qu'on lui a donné les dépoüilles des Templiers, & que ces nouveaux Chevaliers se sont emparés de l'Isle de Rhodes. Lorsque le bruit s'en est répandu dans le Levant, le Sultan du Caire fut très-faché d'apprendre que la Ville & le Château étoient extrémement fortifiés ; & pendant plusieurs années il ne s'occupa que des préparatifs nécessaires, pour aller les attaquer.

Les Genois aïant appris, que cette année il devoit faire des efforts plus considérables, & désirant d'être les maîtres de Rhodes, qu'ils trouvoient d'autant plus à leur bienséance, que leurs Vaisseaux trafiquent beaucoup en Alexandrie & à Barouth, résolurent dans un Conseil qu'ils tinrent en présence de leur Duc, de surprendre la Ville & le Château. Dans ce dessein ils armerent vingt-sept Navires ; mais ils n'en firent d'abord partir que trois, qui mirent à la voile au commencement du Carême. Quinze jours après ils en envoïerent cinq autres, sous prétexte de vouloir les faire racommoder dans le Levant. A la Mi-Carême un pareil nombre

eu l'Auteur de s'assujettir à la Chronologie. Ce fut sous Philippe le Bel que l'on donna la dépoüille des Templiers aux Chevaliers de Rhodes.

se

ſe mit en mer. En un mot, ils prirent ſi bien leurs meſures, que le Dimanche des Rameaux les vingt-ſept Vaiſſeaux moüillérent devant la Ville de Rhodes, chargés de beaucoup de Troupes, les uns faignant d'aller à Alexandrie, les autres à Barouth,& quelques-uns tenant la mer, de façon qu'on ne pouvoit les reconnoître de la côte. Enfin tous les Vaiſſeaux ſe raſſemblerent dans le Port le Vendredi-Saint, jour que les Genois avoient choiſi, pour s'emparer de la Ville.

Ils n'ignoroient pas qu'il y avoit grand nombre de Reliques dans le Château, & que les Papes avoient accordé beaucoup d'Indulgences à ceux qui ce jour-là ſe trouveroient à l'Office. C'eſt-là que ſe voit une épine de la Couronne du Sauveur, qui fleurit tous les ans préciſément à l'heure qu'on la mit ſur ſa tête, & demeure en cet état juſqu'au moment, auquel il rendit l'eſprit. Cette épine eſt de jonc marin, & on la fait voir au Peuple tous les Vendredis. Les Genois qui ſont mauvais Chrétiens, bien informés de toutes ces circonſtances, & de la maniere dont le Grand-Maître & la Religion ſe gouvernoient, avoient gagné deux Chevaliers de leur Nation, qui ôterent toutes les balles des

arbalêtres, & mirent à leur place des morceaux de fromage ou de ſavon. En un mot, tout étoit diſpoſé de façon, qu'ils auroient facilement pris ou tué tous les Chevaliers avant que le Grand-Maître eût pû y mettre ordre; mais Notre Seigneur permet quelquefois un grand péché, pour qu'il en réſulte un plus grand bien.

Il y avoit dans la Ville de Rhodes une Dame d'une grande beauté, à laquelle pluſieurs Chevaliers, & entre les autres un Navarrois nommé Simon del Far, faiſoient la cour. Elle leur avoit réſiſté à tous. Mais un Ecrivain de la Capitane de la Flotte Genoiſe, l'ayant vûë, en devint amoureux; il l'alla trouver, lui déclara ſa paſſion & lui promit de faire ſa fortune ſi elle vouloit y être ſenſible; en même-tems il lui préſenta un diamant & un rubis du prix de plus de 500. ducats, & tirant une poignée de piéces d'or, il la verſa dans ſon giron: des manieres ſi nobles attendrirent la Dame, ſa fierté l'abandonna & elle rendit le Genois heureux.

Cette avanture ſe paſſa le Jeudi-Saint. La Dame réſoluë d'en tirer ce qu'elle pourroit, ne ménageoit rien pour le perſuader de

de sa tendresse. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, lui dit le Genois dans les transports de son amour, je veux vous rendre aussi la plus riche & la plus heureuse femme du monde. Je prétens vous donner dès demain la maison la plus belle & la mieux meublée de la Ville. Ah, malheureuse que je suis, s'écria la Dame! Parce que vous n'avez plus rien à désirer, vous vous mocquez maintenant de moi, retirez-vous, & n'insultez pas plus long-tems à ma foiblesse. Madame, lui répondit l'Ecrivain, je croïois être de tous les hommes le plus heureux. J'espérois que la mort seule pourroit nous séparer, & que je vous verrois la femme la plus contente de toute l'Isle. Cependant vous me quittez ainsi, croyez que je vous parle sincerement, & que je vous aime plus que ma propre vie. Le terme que je vous marque n'est pas éloigné; demain vous me rendrez justice. Puisque la chose m'est si avantageuse, repliqua la Dame, pourquoi donc m'en faire un mystere? Mais vous autres Genois, vous êtes des ingrats. Eh bien, Madame, repartit l'Ecrivain, promettez-moi le secret, & vous serez satisfaite. La Dame promit tout au Genois, & il lui fit le récit de ce qui de-

voit se passer le lendemain.

A peine étoit-il sorti, qu'elle envoïa au Château un enfant très-sage, & dont elle connoissoit l'esprit & la discrétion. En arrivant, il apprit que le Grand-Maître étoit à Matines avec tous les Freres. Il se rendit à l'Eglise, & fit signe à Simon del Faro qu'il avoit à lui parler. Le Chevalier sortit pour sçavoir ce qu'on souhaitoit de lui; & il apprit de cet enfant, que sa Maîtresse le conjuroit de tout quitter, pour l'aller trouver; qu'il s'agissoit d'une affaire si importante, que le jour même de la Passion ne devoit point l'empêcher de la voir.

Le Chevalier que l'amour pressoit plus que la dévotion, courut chez la Dame le plus secretement qu'il lui fut possible, & en fut reçu avec beaucoup de caresses. Elle l'embrassa; & le faisant asséoir auprès d'elle sur un petit lit: Généreux Chevalier, lui dit-elle à voix basse, je n'ignore point votre passion pour moi, ni les peines qu'elle vous a causé. Le devoir seul m'a empêché d'y répondre jusqu'à présent. Je n'y ai point été insensible; votre amour m'a touché, & je suis prête de le récompenser; mais j'ai une chose encore plus pressée & plus importante à vous découvrir,

vrir., c'eſt-là ce qui m'oblige de vous envoïer chercher dans un jour tel que celui-ci. Je frémis en vous révélant ce ſecret.

Le Grand-Maître de Rhodes, toute la Religion, & le peuple de cette ville, touchent au moment de leur perte. Demain pendant l'Office l'entrepriſe ſe doit exécuter. Le Chevalier frappé du diſcours de la Dame lui répondit, qu'il étoit plus flatté de ce qu'elle étoit ſenſible à ſon amour, qu'il ne le ſeroit du don d'une Couronne; & lui baiſant les mains tendrement, il la ſupplia de lui découvrir tout ce qu'elle ſçavoit de cette importante affaire. La Dame lui raconta alors tout ce qu'elle avoit appris de l'Ecrivain Genois, ſans l'inſtruire cependant du moïen dont elle s'étoit ſervie, pour tirer de lui ce ſecret. Le Chevalier ſe jetta aux genoux de ſa Maîtreſſe, qu'il embraſſoit dans les tranſports de ſes proteſtations. Elle le releva, & le baiſa avec une modeſtie qui tenoit encore de ſon ancienne conduite avec lui.

Cependant le tems preſſoit, le Chevalier ſe hâta de prendre congé de la Dame. La nuit étoit fort obſcure, & les portes du Château déja fermées. Simon del Faro frappa très-fort. Les Chevaliers qui étoient de garde ſur le rempart, demanderent

qui pouvoit frapper avec tant de force. Simon se nomma, & les pria de lui ouvrir; mais ils s'en excuserent, & lui dirent de revenir le lendemain, en l'avertissant du danger qu'il couroit, si le Grand-Maître venoit à sçavoir qu'il fût hors du Château à une telle heure. Je sçai tout cela, répondit Simon; mais il faut absolument que je lui parle. Allez donc, je vous prie, lui dire de me faire ouvrir. A ce discours on détacha un Chevalier de la Garde, qui se rendit à l'Eglise, où le Grand-Maître disoit ses Heures.

Lorsqu'il apprit que Simon del Faro étoit à cette heure hors du Château, il entra dans une furieuse colere, & jura, que le lendemain matin il lui feroit donner une telle discipline, qu'elle le puniroit suffisamment, & serviroit d'exemple à tous les autres. Voilà, continua-t-il, un mauvais Frere! Depuis que je suis Grand-Maître, aucun Chevalier ne s'est encore absenté à une telle heure. Retournez lui dire qu'il ne peut entrer ce soir, mais que demain matin il sera traité suivant ses mérites. Il continua ses prieres, & on apporta sa réponse au Chevalier, qui ne se rebuta point. Au contraire il protesta, qu'il se soumettoit à la pénitence, dont il

étoit

étoit menacé, & obtint que l'on retournât vers le Grand-Maître.

Il étoit accompagné d'un vieux Chevalier, qui lui dit : Pourquoi ne donnez-vous pas audience à ce Frere Simon ? Il arrive quelquefois dans un moment ce qui n'arrive pas en mille. Ce Chevalier sçait la conséquence de sa démarche ; ne le croïez pas assez fol, pour vouloir sans sujet entrer à cette heure dans le Château. Si j'étois à votre place, je ferois redoubler la Garde aux portes & dans les tours, & mettre les machines en état sur les remparts. Car enfin, Seigneur, j'ai vû de mon tems, que si l'on n'eût ouvert à minuit la porte du Château de saint Pierre, il eût été pris le lendemain par les Turcs.

Le Grand-Maître se rendit aux raisons du vieux Chevalier, & donna tous les ordres nécessaires, pour éviter une surprise. On amena ensuite le Chevalier Simon del Faro, auquel il dit d'un air irrité : O mauvais Frere, & plus mauvais Chevalier ! Comment avez-vous assez peu de crainte de Dieu, pour être hors du Château à une heure aussi induë ? Venez, Ministres de la Justice : conduisez-le en prison, & ne lui donnez pour toute nourriture, que quatre onces de pain & deux onces

onces d'eau. Le Chevalier lui répondit ſans s'étonner : Votre Seigneurie n'a pas coutume de condamner quelqu'un ſans l'entendre. Si la raiſon que j'ai à donner n'eſt pas bonne, je me ſoumets ſans en appeller, au double de la pénitence que vous m'impoſez. Je ne t'écoute point, répliqua le Grand-Maître avec vivacité ; & je veux que mes ordres ſoient exécutés. Seigneur, reprit le Chevalier, il ne ſe paſſera pas vingt-quatre heures que vous ne vous repentiez de ne m'avoir pas écouté ; vous voudriez alors m'avoir donné la meilleure Commanderie de la Religion. Sçachez qu'il n'y va pas moins que du ſalut de tout notre Ordre. Si je vous en impoſe, je conſens à être précipité dans la mer.

La fermeté du Chevalier étonna le Grand-Maître ; & comme il l'aſſura qu'il ne pouvoit lui parler qu'en particulier, il fit retirer tout le monde. Alors Simon ſe voïant tête à tête avec lui : Seigneur, lui dit-il, notre Religion reçoit en ce moment une grande marque de la bonté divine. Encore une nuit, & nous étions perdus. Je vous prie, mon fils, de vous expliquer, dit alors le Grand-Maître d'un ton fort radouci ; & loin de vous punir,

je

je vous promets foi de Religieux, de vous faire un des premiers de l'Ordre. Le Chevalier se mit à genoux, en lui baisant la main, & lui fit le détail de tout ce qu'il avoit appris. Il lui dit, que deux Chevaliers Genois les avoient trahis, & avoient engagé la Flotte de leur Nation à venir attaquer l'Isle; que leurs Vaisseaux étoient dans le Port, chargés de beaucoup de Troupes; que ces traîtres avoient ôté toutes les balles des arbalêtres, & en avoient substitué de savon, ou de fromage; qu'ils avoient choisi les plus braves de leurs soldats, pour entrer dans le Château, sans autres armes qu'une épée & des arbalêtres démontées, qui se rajustroient en un instant; qu'ils devoient s'y rendre le lendemain matin deux à deux, sous prétexte de venir adorer la Croix, & entendre l'Office. Lorsqu'ils seront en assez grand nombre, continua-t-il, ils doivent sortir de l'Eglise; & par le secours des deux traîtres, qui cependant se seront rendus maîtres de la Tour, qu'on a laissée à la garde du Châtelain, ils donneront aisément entrée à toutes leurs Troupes. Alors s'étendant de proche en proche dans les autres Tours, ils auront pris la moitié du Château, avant que vous en

en aïez eu le moindre ſoupçon. Ainſi vous voïez, Seigneur, que nous ne pouvons éviter la mort.

A cette nouvelle le Grand-Maître voulut s'éclaircir de la vérité ; & prenant le Chevalier par la main : Allons, lui dit-il, à la chambre des armes. Ils s'y rendirent, & trouverent en effet ce que Simon avoit dit. Alors le Grand-Maître convaincu de la trahiſon, fit aſſembler promptement le Conſeil. On arrêta les deux Freres Genois, qui convinrent que le Grand-Maître & tout l'Ordre devoient périr le lendemain. Sur le champ ils furent précipités dans le fond d'une tour remplie de ſerpens, d'aſpics, & d'autres animaux vénimeux. Tous les Chevaliers paſſerent la nuit ſous les armes. Ils redoublerent la garde, & choiſirent cinquante d'entr'eux les plus jeunes & les plus alertes, pour recevoir ceux des ennemis, qui ſe préſenteroient pout entrer au Château, tandis que les autres s'armeroient pour les ſoutenir.

Le matin dès que les portes furent ouvertes, les Genois vinrent deux à deux, ſous prétexte de vouloir entendre l'Office. Ils avoient trois portes à paſſer, avant que d'entrer dans le Château. Ils trouverent

rent la premiere ouverte, & gardée seulement par deux Portiers; mais on ne passoit les deux autres que par le guichet. A mesure que les soldats Genois arrivoient dans la grande cour, les cinquante Chevaliers nommés pour les recevoir les désarmoient; après quoi ils les jettoient dans une grande fosse, destinée à conserver le bled, & de laquelle on ne pouvoit entendre leurs cris. On fit périr ainsi mille trente Genois. Il n'en vint pas un plus grand nombre au Château, parce que leur Commandant, qui ne voïoit paroître aucun de ceux qu'il avoit envoïés, songea à rembarquer promptement le reste de ses Troupes. Alors le Grand-Maître commanda une sortie, composée de presque tous les Chevaliers, avec ordre de faire main-basse sur les ennemis, dont un grand nombre resta sur la place.

Les Genois se voïant découverts, mirent à la voile, & firent route à Barouth, où le Sultan devoit se rendre. Là le Commandant Genois lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé à Rhodes, & à sa priere le Sultan résolut d'armer & de passer lui-même dans l'Isle, avec le plus de forces qu'il lui seroit possible. Il fit partir d'abord vingt-cinq mille Mammelucs, & au second

cond voïage il se rendit lui-même devant la Place suivi de vingt-cinq mille Maures. A présent, continuerent les Chevaliers, il est à la tête de cent cinquante mille hommes. Après avoir désolé la campagne, il a mis le Siége devant la Ville, que les Vaisseaux Genois tiennent bloquée de toutes parts, pour empêcher le secours. On donne régulierement trois assauts par jour. Les Chevaliers se défendent en braves gens; mais ils manquent de vivres, & après avoir été contraints de manger leurs chevaux, ils se nourrissent à présent de rats & de souris. Le Grand-Maître a fait passer un Brigantin à travers la Flotte ennemie, pour informer le Pape, l'Empereur & tous les Rois Chrétiens, du triste état où il est réduit,& leur demander du secours. Tous en ont promis, mais il est très-lent à partir. Le Roi de France a donné de belles paroles, mais il n'a rien effectué.

Les Chevaliers ajouterent, qu'ils avoient quitté la Cour de France pour venir implorer la protection du Duc de Bretagne. Ce Prince leur témoigna combien il étoit sensible à la cruelle situation du Grand-Maître & de tout l'Ordre, & les assura qu'il alloit envoïer des Ambassadeurs au Roi

Roi de France,pour lui offrir de commander en personne le secours qu'il voudroit envoïer à Rhodes, & de contribuer jusqu'à dix mille écus pour les frais de l'expédition. En effet, il tint le lendemain un grand Conseil, & l'on nomma quatre Ambassadeurs, qui furent un Archevêque, un Evêque, un Vicomte & Tiran le Blanc, parce qu'il étoit Chevalier de la Jarretiere. A leur arrivée en France, ils eurent audience du Roi, qui remit à leur faire réponse dans quatre jours; mais il se passa plus d'un mois avant qu'ils pûssent sçavoir quelles étoient ses intentions. Enfin ce Prince leur déclara que dans les circonstances où il se trouvoit, il ne pouvoit rien faire pour la Religion, & qu'il avoit des affaires plus importantes. Après cette réponse, les Ambassadeurs reprirent le chemin de la Bretagne.

Lorsque Tiran vit que personne ne se disposoit à secourir la Ville de Rhodes, il demanda à ceux que l'on avoit envoïés dans le Brigantin, s'il étoit impossible d'y faire entrer du secours par mer. Ils lui répondirent, qu'en prenant beaucoup de précautions, on pouvoit entrer dans le Château de Rhodes par une autre porte, que celle de la Marine. Sur cette assurance,

ce, Tiran avec la permiſſion du Duc, de ſon pere, & de ſa mere, acheta un gros Vaiſſeau, qu'il fit équiper en guerre, & qu'il chargea de toutes ſortes de vivres, & de munitions.

Le Roi de France qui regnoit alors, avoit cinq fils. Le plus jeune, qui ſe nommoit Philippe, étoit fort lourd, & très-ignorant. Le Roi en faiſoit ſi peu de cas, que perſonne ne parloit de lui. Un Gentilhomme qui le ſervoit, aïant appris que Tiran armoit un gros Vaiſſeau, pour aller à Rhodes, & ſouhaitant de paſſer lui-même dans ce païs, réſolu de ſe rendre enſuite Hermite à Jéruſalem, parla un jour à Philippe de cet armement; & le trouvant diſpoſé à l'écouter: Seigneur, continua-t-il, les Chevaliers qui veulent acquérir de l'honneur, ne doivent pas s'enſevelir dans la maiſou paternelle, lorſqu'ils ſont jeunes, & capables de porter les armes, ſurtout lorſque leurs peres ne paroiſſent avoir pour eux aucune eſtime. Pour moi, ſi j'étois à votre place, il n'y a rien au monde que je ne préferaſſe à cette Cour. Ne ſçavez-vous pas ce que dit le Proverbe, que qui change de lieu, change de fortune? Jettez les yeux ſur ce fameux Tiran le Blanc. Voïez quel honneur il

il s'eſt acquis en Angleterre. Il arme à préſent un gros Vaiſſeau pour aller au ſecours de Rhodes, de la Religion & de la ſainte Maiſon de Jéruſalem. Quelle gloire ne vous attireriez-vous pas, ſi nous partions pour l'accompagner dans cette expédition ! Tiran eſt un Chevalier rempli d'honneur qui ſe fera une gloire de vous ſervir & de rendre tout ce qui eſt dû à votre naiſſance & à votre rang. Ce conſeil eſt bon, lui dit le Prince; mais quelles meſures faut-il prendre pour l'exécuter ? Seigneur, répondit le Gentilhomme, j'irai trouver Tiran comme de moi-même, ponr lui demander paſſage ſur ſon Vaiſſeau, & ſuivant la diſpoſition où je le trouverai, je me déclarerai davantage. Il partit le lendemain & ſe rendit en ſix jours au Port. Tiran qui connoiſſoit ſa valeur & qui aimoit ſon caractere, le vit avec joie & s'engagea à tout entreprendre pour ſervir le Prince de France. Ils convinrent de faire préparer une chambre ſur le Vaiſſeau, où il pourroit ſe tenir caché juſques à ce que l'on fût en mer. Après quoi Ténebreux retourna à la Cour. *

* Ce Philippe de France eſt un perſonnage de la façon de l'Auteur, & qu'il eſt inutile de chercher dans l'Hiſtoire. On verra dans la ſuite qu'il le fait devenir Roi de Sicile par ſon mariage avec la fille

Philippe l'attendoit avec impatience. Le Gentilhomme lui rendit compte de sa négociation. Le Prince lui répondit, que rien ne le retenoit. En effet, dès le lendemain matin il alla trouver le Roi son pere, & en présence de la Reine, il lui demanda la permission d'aller à Paris voir la Foire qui devoit s'ouvrir dans deux jours. L'un & l'autre y consentirent. Philippe leur baisa les mains en prenant congé d'eux; & après avoir fait provision d'argent & de pierreries, il partit suivi de Ténebreux, & prit le chemin de la Bretagne.

Ils arriverent au bout de six jours au Port de mer, où ils s'embarquerent sans que le Prince eût été reconnu. Peu de tems après on mit à la voile, & Philippe se fit connoître à Tiran, qui fut très charmé de le voir, & qui le reçut avec les honneurs dûs à sa naissance. Le vent les

unique du Roi de ce Païs. Charles d'Anjou frere de S. Loüis, le premier Roi de Sicile de la Maison de France, le devint par le droit des armes & par l'investiture du Pape, qui ôta cette Couronne à Mainfroy par des motifs de politique. D'ailleurs Charles d'Anjou étoit marié en France & avoit épousé une fille du Comte de Provence. Il est vrai qu'il étoit le septiéme fils de Loüis VIII. mais il étoit un enfant à la mort de son pere. Ainsi cet Episode & le caractere que l'Auteur Espagnol donne à Philippe de France sont des choses totalement imaginaires.

obligea

obligea de relâcher à Lisbone ; & le Roi de Portugal informé que le fils du Roi de France étoit sur le Vaisseau, envoïa un Gentilhomme le prier de descendre à terre. Philippe & Tiran s'habillerent magnifiquement, & suivis d'un grand nombre de Gentilshommes parés de chaînes d'or, ils prirent le chemin du Palais. Le Roi de Portugal embrassa le Prince, & le retint deux jours à sa Cour. Cependant il envoïa sur le Vaisseau des provisions en abondance. Ce fut de là que Tiran dépêcha un Gentilhomme au Roi de France, pour lui donner des nouvelles de son fils. Le Roi & la Reine qui ignoroient ce qu'il étoit devenu, & qui appréhendoient qu'il ne fût mort, ou qu'il ne lui eût pris fantaisie d'entrer dans quelque Monastere, furent charmés de le sçavoir en aussi bonne compagnie.

Philippe prit congé du Roi de Portugal, & le Vaisseau remit à la voile. Il avoit doublé le Cap de S. Vincent, & se préparoit à passer le Détroit, lorsqu'il fut attaqué par quinze Vaisseaux Maures. Le combat fut vif & dura plus de quatre heures, pendant lesquelles il y eut de part & d'autre beaucoup de tués & de blessés.

Tiran avoit embarqué un Matelot d'u-

ne adresse & d'une valeur infinie. Il se nommoit Catoquisaras. Celui-ci voïant que le combat ne tournoit pas à leur avantage, fit avec de la corde un filet semblable à ceux dans lesquels on porte la paille. Il le tendit ensuite depuis le Château de poupe jusqu'à la prouë, & l'élevant fort haut sur le grand mât, il ne causoit aucun embarras aux Chrétiens qui combattoient, & leur étoit d'un grand secours. Car les Maures jettoient sur le pont une quantité prodigieuse de poutres, de pierres & de pieux ; mais le filet renvoïoit tout à la mer. Non content de cette manœuvre, le Matelot fit boüillir de l'huile & de la poix, avec lesquelles il obligea les ennemis d'abandonner l'abordage & de se décrocher.

Les Chrétiens passerent ainsi le Détroit en se battant jour & nuit. Leur Vaisseau reçut tant de coups de traits, que ses voiles en resterent clouées contre les mats, & il lui étoit difficile de manuœvrer. Ils gagnerent enfin le moüillage d'une Isle déserte & voisine de la terre des Maures, & & après avoir réparé, autant qu'il leur fut possible leur Vaisseau, ils cotoïerent la Barbarie & aborderent à Tunis. Ils ne firent pas un long séjour dans ce Port. Comme

me ils vouloient embarquer des bleds, ils prirent la route de Sicile, & arriverent heureusement à Palerme.

Dès que le Vaisseau fut entré dans le Port, Philippe & Tiran envoïerent à terre l'Ecrivain & cinq ou six personnes de l'Equipage pour faire les provisions nécessaires, avec ordre de ne point les découvrir, & de dire seulement, que ce Vaisseau étoit parti de Ponant, faisant route à Alexandrie, & aïant à bord quelques Pelerins qui alloient au S. Sépulchre. Mais le Roi informé qu'il étoit arrivé des étrangers, aïant voulu les voir, en lui faisant le récit de leur navigation, ils oublierent l'Ordre qu'ils avoient reçû, & lui apprirent sans le vouloir, que Philippe fils du Roi de France étoit sur le Vaisseau avec Tiran le Blanc.

A cette nouvelle, ce Prince fit dresser un grand pont de bois, qui depuis la terre alloit jusqu'au Vaisseau. On le couvrit de tapisseries, qui pendoient jusqu'à la mer; & le Roi s'étant rendu lui-même à bord accompagné de ses deux fils, il pria Philippe & Tiran de se débarquer & de venir se reposer à terre des fatigues de la mer, & des combats qu'ils avoient essuïés contre les Maures. Ils accepterent ses offres,

& le ſuivirent, après l'avoir remercié mille fois de toutes ſes honnêtetés. Le Roi les conduiſit à la Ville, où l'on leur avoit préparé par ſon ordre un magnifique logement. Ce Prince voulut les y conduire lui-même ; mais Philippe inſtruit par Tiran, proteſta qu'il n'y mettroit point le pied, qu'il n'eût rendu ſes devoirs à la Reine. Le Roi y conſentit ; & lorſqu'ils arriverent au Palais, ils trouverent cette Princeſſe accompagnée de l'Infante Ricomana ſa fille, & en furent reçus avec une extrême politeſſe. Après cette viſite ils ſe rendirent à leur logement, qu'ils trouverent ſuperbement orné, & où ils furent ſervis avec beaucoup de magnificence.

Pendant le ſéjour que Philippe & Tiran firent à Palerme, ils étoient preſque toûjours avec le Roi, mais plus ſouvent encore avec l'Infante, Princeſſe accomplie, renommée pour ſon ſçavoir & ſa vertu, & qui recevoit ſi poliment les étrangers, que dans tout le monde on ne parloit que de ſon mérite. Philippe ne put la voir ainſi tous les jours ſans en devenir amoureux. L'Infante de ſon côté ne fut pas inſenſible au mérite du Prince de France. Mais lorſqu'il étoit avec elle, il ſe

trouvoit

trouvoit si embarrassé qu'il ne pouvoit parler, ni répondre aux questions qu'elle lui faisoit. Tiran témoin de son embarras, & qui avoit résolu de servir sa passion, prenoit alors promtement la parole.

Un jour qu'il étoit seul avec l'Infante, le Chevalier croïant cette occasion favorable pour parler en faveur du Prince : Voïez, Madame, quel est le pouvoir de l'amour, lui dit-il. Dès que Philippe est de retour chez lui, il chante sans cesse vos loüanges, & l'excès de sa passion le rend muet en votre présence. Pour moi, continua-t-il, si j'étois fille, & que je trouvasse un homme d'un semblable caractere, bien fait & d'aussi bonne Maison, je le prefererois à tout autre. Ce que vous dites est fort bon, répondit la Princesse. Mais en convenant de toutes ces qualités que vous donnez au Prince, si la nature l'a formé lourd & épais ; quel plaisir peut goûter une femme raisonnable, lorsque tout le monde se rit de celui qu'elle aime, & qu'elle est obligée de le tenir, pour ainsi dire, enfermé dans une boëte ? A vous parler naturellement, j'aimerois mieux que le Prince eût un peu plus d'esprit & moins de noblesse. Je voudrois encore qu'il ne fût point avare, & que son igno-

rance ne fût point extrême. Avec votre permission, Madame, répliqua Tiran, vous ne rendez pas justice à Philippe. Il est jeune, mais il a la raison d'un vieillard. Croïez-moi, aimez qui vous aime. Ce Prince est fils de Roi comme vous : il vous adore, & s'il ne parle pas autant que beaucoup d'autres, vous devez l'en estimer davantage. Défiez-vous, ajouta-t-il, de ces hommes qui témoignent leur passion avec hauteur & fierté. Cet amour n'a souvent ni vérité ni franchise ; il s'en retourne aussi promtement qu'il est venu. Soïez persuadée au contraire, que l'embarras que vous inspirez est une preuve avantageuse des sentimens qu'on a pour votre personne. L'amitié que vous portez à Philippe, repartit l'Infante, vous engage à parler de la sorte ; mais ne pensez pas que je sois capable de croire légerement. Je conviens que sa figure me plaît, mais mon cœur combat encore. Je crains, je vous l'avouë, de trouver en lui de l'ignorance & de l'avarice. Madame, reprit Tiran, en pareille matiere, il n'est pas toujours bon, de pousser trop loin l'examen. Souvent après avoir bien choisi, on prend le pire.

La Reine qui parut alors, interrompit

leur

leur converſation ; & s'adreſſant à Tiran : Nous venons de nous entretenir le Roi & moi de vos exploits, lui dit-elle. Il vous parlera d'une affaire, qui nous touche infiniment l'un & l'autre ; mais je vous déclare, que j'y apporterai tous les obſtacles imaginables, parce que quelque bon Chevalier que vous ſoïez, je ne penſe pas que vous en puiſſiez jamais ſortir à votre honneur. Madame, répondit Tiran, je ne comprens rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire ; mais je puis vous aſſurer, qu'il n'y a rien que je ne faſſe, & à quoi je ne m'expoſe, pour contenter votre Excellence, avec le bon plaiſir du Roi. La Reine le remercia de ſa bonne volonté ; & prenant congé d'elle & de l'Infante, le Chevalier ſe rendit à ſon Vaiſſeau, pour le mettre en état de partir.

Pendant qu'il étoit à bord, il eut avis qu'un Vaiſſeau paroiſſoit en haute mer ; & ſur le champ il détacha un Brigantin armé, pour aller le reconnoître. Le Brigantin fit le trajet avec une extrême diligence ; & à ſon retour il apprit à Tiran, que ce Vaiſſeau venoit d'Aléxandrie & de Baruth ; qu'il avoit touché à l'Iſle de Chypre ; mais qu'il n'avoit pû entrer dans le Portde

Rhodes,

Rhodes, à cauſe du grand nombre de Maures qui l'aſſiégeoient par terre & par mer; que les Vaiſſeaux Genois fermoient le Port; qu'en un mot cette Ville étoit aux abois, & que le Sultan avoit refuſé de la recevoir à compoſition. Ces nouvelles engagerent Tiran à preſſer ſon départ, & par conſéquent l'embarquement du bled & des vivres, dont il vouloit faire proviſion, pour ſecourir la Religion de Rhodes. Il païa ſi libéralement le Marchand, qu'en peu de jours ſon Vaiſſeau ſe trouva chargé de bled, de vin, & de toutes les viandes ſalées, qui lui étoient néceſſaires.

Cependant le Roi de Sicile inſtruit de ces préparatifs, fit ſçavoit à Tiran qu'il ſouhaitoit de lui parler; & le prenant en particulier: Les grandes actions que vous avez faites, valeureux Tiran, lui dit-il, vous élevent au-deſſus de tous les Princes de la Chrétienté. Le ſecours que vous portez ſi génereuſement au Grand-Maître de Rhodes, que tout le monde a abandonné, vous fait un honneur infini; & votre mérite perſonnel joint à tant de gloire m'engage à vous aſſurer, qu'il n'eſt rien que je ne faſſe, pour vous prouver combien je vous ſuis acquis. C'eſt ce qui

m'oblige,

m'oblige à vous découvrir aujourd'hui le dessein que j'ai formé, de vous accompagner sans être connu, & d'aller gagner avec vous les Indulgences à Jérusalem. Tiran après avoir loüé le dessein du Prince, l'assura que son Vaisseau, & tout ce qui lui appartenoit étoit à son service, & qu'il étoit le maître d'en disposer. Le Roi le remercia de ses offres, & voulut sur le champ aller avec Tiran visiter le Vaisseau, où il choisit son logement auprès du grand mât.

La conversation tomba aisément entre eux sur Philippe. Comme le Chevalier l'aimoit beaucoup, & qu'il ne pensoit qu'à lui faire épouser l'Infante, il prit cette occasion, pour en faire la proposition au Roi. Ce Prince sentit d'abord tout l'avantage d'une alliance avec la Maison de France; mais il répondit alors à Tiran, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rien décider sur cette affaire sans le consentement de la Reine, & surtout sans celui de l'Infante. Il les manda donc toutes deux à son retour; & après leur avoir déclaré le dessein où il étoit de partir avec Tiran : Mais, continua-t-il, en s'adressant à la Princesse, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je voudrois bien, ma fille,
vous

vous voir contente avant mon départ. Je m'estimerois heureux de m'allier avec le Roi de France, le plus grand Prince de la Chrétienté ; ce qui arriveroit certainement, si par hazard Philippe vous convenoit.

L'Infante répondit, que de quinze jours au moins le Vaisseau ne seroit en état de partir, & que cependant il pourroit consulter sur cette affaire le Duc de Messine son Oncle, qui devoit arriver ce même jour. Mais, ajouta-elle, puisque vous avez résolu de faire ce saint voïage, je conseille à Votre Majesté de donner une grande Fête avant son départ, à l'honneur de Tiran, & des autres Chevaliers de sa suite, & afin que le Roi de France si par hazard il en est instruit, sçache le cas que vous faites de son fils. Ordonnez donc que Dimanche prochain on célebre la Fête, & qu'il y ait Cour pleniére pendant trois jours ; que les tables soient dressées jour & nuit, & qu'à toute heure ceux qui se présenteront soient abondamment servis. Le Roi approuva la proposition de la Princesse ; & parce qu'il avoit beaucoup d'ordres à donner pour le gouvernement de son Roïaume pendant son absence, il la pria d'ordonner elle-même de la Fête,

&

& chargea tous ses Officiers de lui obéïr.

Comme l'Infante n'avoit principalement imaginé le projet de cette Fête, que pour mieux examiner Philippe, elle voulut que le jour qu'elle devoit se célébrer, le Roi, la Reine, le Prince de France, & elle, mangeassent à une table plus élevée ; & que le Duc de Messine, Tiran, & les autres Comtes & Barons, fussent servis à une autre plus basse. L'heure du festin arrivée, chacun prit place. Le Roi s'assit au milieu de la table qui lui étoit destinée, aïant la Reine à sa gauche. A l'égard de Philippe, il le fit placer par honneur à sa droite, au bout de la table, & l'Infante vis-à-vis de lui.

Tiran n'abandonnoit point le Prince, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelque action, qui pût déplaire à la Princesse. Le Roi qui s'en apperçut, lui dit que son frere le Duc de Messine l'attendoit pour dîner. Le Chevalier le supplia de lui permettre de servir le fils de son Roi dans une Fête aussi brillante ; mais l'Infante prenant la parole avec une impatience mêlée de dépit : Il n'est pas nécessaire, Tiran, lui dit-elle, que vous soïez toujours aux côtés de Philippe. Il y a dans la Cour du Roi mon pere assez de Chevaliers,

liers, pour le ſervir. Tiran voïant que la Princeſſe lui parloit ſi vivement, s'approcha de Philippe, & lui dit à voix baſſe : Lorſque le Roi ſe lavera les mains, & que vous verrez l'Infante ſe lever, & ſe mettre à genoux, ne manquez pas de prendre le baſſin, & faites tout ce que vous lui verrez faire. Surtout prenez bien garde de ne commettre aucune impoliteſſe. Le Prince l'aſſura, qu'il pouvoit être tranquille; & Tiran fut ſe mettre à table.

Auſſi-tôt que tout le monde fut placé, on préſenta à laver au Roi. L'Infante ne manqua pas alors de ſe mettre à genoux, en prenant le baſſin. Philippe voulut en faire de même; mais jamais le Roi n'y conſentit. On fit la même cérémonie à la Reine. Enfin, on porta le baſſin à l'Infante, qui prit la main de Philippe, pour le faire laver avec elle. Il s'en excuſa d'abord, & ſe mit même à ſes genoux, pour lui tenir le baſſin; mais la Princeſſe le releva, & voulut abſolument qu'ils lavaſſent enſemble.

On apporta le pain enſuite; mais au lieu de n'y point toucher, & d'attendre que l'on eût couvert, Philippe prit un couteau, & coupant avec empreſſement le pain qu'on lui avoit ſervi, il en fit dou-

ze

ze grandes tranches, qu'il mit à côté de lui. L'Infante ne put s'empêcher de rire, en voïant cette cérémonie. Le Roi n'y tint pas, non plus que tous ceux qui étoient présens; & les jeunes Chevaliers qui servoient à table, éclaterent. La chose fut si forte, que le bruit en parvint jusqu'à Tiran, tout éloigné qu'il étoit. Il se leva donc, ne doutant point que le Prince n'eût donné quelque scene; & s'étant approché de lui, il apperçut les douze tranches de pain qu'il avoit faites, pendant que le Roi, ni personne, n'avoient encore touché à celui qu'on leur avoit présenté. Aussi-tôt sans se déconcerter, il prit les douze tranches de pain, & tirant de sa bourse un pareil nombre de ducats d'or, qu'il mit dans chaque morceau, il ordonna qu'on les distribuât à douze pauvres. Alors on cessa de rire; & le Roi & la Reine aïant demandé à Tiran la raison de cette libéralité : Vos Excellences ont été surprises, leur dit-il, ainsi que toute la Compagnie, du procedé de Philippe. On a fait plus, on s'en est mocqué. Mais il faut sçavoir, que les Très-Chrétiens Rois de France, en reconnoissance de toutes les graces qu'ils ont reçuës de Dieu, ont ordonné, que tous leurs enfans coupent le

le pain qu'on leur sert en douze tranches, dans lesqnelles ils mettent une monnoïe d'argent, lorsqu'ils n'ont point encore eu l'Ordre de Chevalerie, & qu'ils donnent ensuite aux pauvres en l'honneur des douze Apôtres. Lorsqu'ils sont Chevaliers, c'est de l'or qu'ils y mettent. Jusqu'à présent tous les Princes du sang de France ont suivi cet usage. Cette aumône, dit le Roi, me paroît la plus belle, qu'on ait jamais faite. Pour moi, qui suis Roi couronné, je n'en fais pas en un mois une aussi considérable. Tiran se retira ensuite. Philippe s'appercevant de la faute qu'il avoit faite, & de la façon sage dont son ami avoit sçu la réparer, fut sobre pendant le reste du repas, & eut une grande attention à ne pas plus manger, que la Princesse.

Après le dîner le Roi accompagné du Duc de Messine passa dans l'appartement de l'Infante, où la Reine les suivit. Là il leur dit à l'une & à l'autre, qu'étant résolu de faire le saint voiage qu'il entreprenoit, il étoit consolé de laisser ses Etats entre les mains du Duc son frere, qu'il faisoit Viceroi, & Lieutenant Genéral du Roiaume. Il leur parla ensuite du Mariage de Philippe & de la Princesse, & les

assura,

assura, que puisqu'ils se convenoient, il ne souhaitoit rien davantage, que de le voir accompli. Mais il ajouta, qu'il vouloit que ce fût avec le consentement du Roi & de la Reine de France; & qu'il falloit pour l'obtenir, que Tiran leur écrivît, dautant que le Prince étant fort jeune, on pourroit s'imaginer, que peut-être on l'auroit séduit. Et j'aimerois mieux, continua-t-il, donner ma fille à un simple Chevalier du consentement de ses parens, qu'à un*Roi contre la volonté de son peuple. La Reine approuva cet avis; & l'Infante elle-même ne fut pas fâchée de ce retardement, dans l'espérance d'en profiter, pour connoître encore mieux le caractere de Philippe. On manda Tiran, qui sur le champ écrivit en conséquence; & le Roi fit avancer un Brigantin, pour porter les Lettres à Piombino en terre ferme.

Tout étant disposé pour le départ, le Roi de Sicile feignit de s'embarquer sur le Brigantin qu'il avoit fait préparer, sous prétexte de vouloir aller en Italie, pour s'aboucher avec le Pape, & se rendit secrettement sur le Vaisseau de Tiran. Cependant ce Chevalier alla avec Philippe prendre congé de la Reine, & de l'Infan-

te ; elles étoient dans un affliction extrême ; mais Philippe entroit pour beaucoup dans la douleur de l'Infante.

Tiran mit à la voile ; & le tems fut si favorable, qu'en quatre jours ils arriverent à la vûë de Rhodes. Ils moüillerent sous le Château de saint Pierre, attendant un vent tel qu'ils le souhaitoient, pour exécuter leur projet. Tiran par le conseil de deux Matelots de ses terres, qui lui étoient fort attachés, fit remettre à la voile pendant la nuit, & se trouva au point du jour presque dans le Port. Les Genois ne douterent point d'abord, que ce Vaisseau ne fût un de ceux qu'ils avoient envoïés chercher des vivres pour le Camp du Sultan ; car ils ne pouvoient imaginer, qu'un ennemi eût la hardiesse de s'engager au milieu de leur nombreuse Flotte. Ils ne resterent pas long-tems dans cette erreur. Dès que Tiran se vit à une certaine distance de la Place, il ordonna qu'on mît toutes les voiles. Alors soit au Gabari, soit à la manœuvre, les Genois reconnurent le Vaisseau pour être étranger. Ils firent leur possible pour lui couper le chemin ; mais comme il avoit toutes les voiles dehors, leurs efforts furent inutiles.

Tiran

Tiran avoit ordonné au Pilote de porter de voiles dans une petite plage de sable, défenduë par la Ville, & d'échoüer le Vaisseau ; ce qui fut exécuté. Les Chevaliers voïant cette manœuvre, ne douterent point que les Genois ne l'eussent imaginé, pour les surprendre d'une nouvelle façon. Ils vinrent donc courageusement pour attaquer le Vaisseau étranger ; mais un Matelot arbora promtement un pavillon blanc, en même-tems qu'un homme de l'équipage sauta à terre, & les instruisit de la vérité.

A cette nouvelle le Grand-Maître se jetta à genoux avec tous les Chevaliers, & remercia Dieu du secours qu'il leur envoïoit. Il descendit ensuite du Château à la tête des Freres, & de tous les habitans, & se rendit sur le rivage, à dessein de faire mettre le bled dans les magasins ; mais lorsqu'il apprit qu'il avoit cette obligation à Tiran, dont il connoissoit la réputation, il envoïa sur le Vaisseau deux Chevaliers des plus considerables, pour le prier de descendre à terre, & pour lui témoigner l'extrême envie qu'il avoit de le voir, & de le remercier. Tiran reçut ces Députés avec beaucoup de politesse, & leur dit qu'il croïoit sa présence encore

néceſſaire dans le Vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les proviſions fuſſent débarquées. Cependant il leur fit ſervir des rafraîchiſſemens ; après quoi il les pria de conduire deux Chevaliers de ſa ſuite au Grand-Maître, pour l'avertir, qu'il avoit ſur ſon bord le Roi de Sicile, & Philippe fils du Roi de France.

Peu de tems après Tiran deſcendit à terre accompagné des deux Princes. Il étoit extrémement magnifique. Il portoit ce jour-là un habit de brocard cramoiſi brodé de perles, la jarretiere à la jambe, & ſur la tête une tocque d'écarlate avec une agraffe d'un grand prix. Dans cet équipage il entra dans la Ville, ſuivi de pluſieurs autres Chevaliers, & trouva le Grand-Maître qui l'attendoit dans la place. Les Dames & les Demoiſelles étoient aux fenêtres, & juſques ſur les toits, pour voir le généreux Chevalier qui les délivroit de la famine & de la captivité ; & tout retentiſſoit de ſes éloges.

En effet, ce ſecours décida du ſalut de Rhodes, & de la levée du ſiége. Auſſi-tôt après ſon arrivée, Tiran commença par donner un ſuperbe repas au Grand-Maître, & à tous les Chevaliers, qui l'accepterent d'autant plus volontiers, qu'à peine

avoient-

avoient-ils la force de parler, tant ils étoient abattus par la famine. En même-tems il fit porter au Château toutes les provisions nécessaires pour la garnison; après quoi il donna ses ordres, pour qu'on distribuât au peuple de la farine, de l'huile, des légumes, enfin tout ce dont on avoit besoin. Il n'y eut personne qui ne fût très-content de sa magnificence, & de sa libéralité.

On tint ensuite un Conseil général sur l'état du siége, & les moïens de le faire lever. A la fin un vieux Chevalier de l'Ordre proposa d'envoïer au Sultan un présent de vivres & de rafraîchissemens, afin qu'il ne pût douter du secours, que la Ville avoit reçu, & pour lui ôter l'espérance de la prendre par famine. Cette proposition fut approuvée, & sur le champ on envoïa au Camp des Maures quatre cens pains sortans du four, du vin, des confitures, trois couples de paons, de poules, & de chapons, avec du miel & de l'huile. Le Sultan fut très-affligé de ce présent. Cependant il reçut très-bien les Envoïés,& leur fit beaucoup de politesses.

Tiran s'étant chargé de garder la Ville du côté du Port, avec les Troupes qui l'avoient suivi; & les Vaisseaux Genois,

ſurtout celui du Commandant, moüilloient fort près de terre. Le ſoir même du débarquement, un des Matelots de Tiran s'étant rendu auprès de lui: Seigneur, lui dit-il, que donneriez-vous à qui mettroit le feu à ce Vaiſſeau, que vous voïez le plus près de nous? Si tu faiſois une pareille action, répondit Tiran, tu pourrois compter ſur trois mille ducats d'or de récompenſe. Après cette répónſe le Matelot ſe retira, pour préparer ce qui lui étoit néceſſaire; & voici ce qu'il exécuta le lendemain.

La nuit étoit fort obſcure. Vers minuit le Matelot trouva moïen, en nageant, & en plongeant, de paſſer un cable dans un des anneaux de fer du gouvernail de ce Vaiſſeau. Il attacha enſuite un des bouts de ce cable à terre, & l'autre à une grande barque remplie de bois, d'huile, & d'autres matieres combuſtibles. Dès qu'il y eut mis le feu, cent hommes tirerent le cable. En un moment la barque en feu, s'attacha au Vaiſſeau Genois; & les flammes ſe communiquerent avec tant de furie, que rien au monde n'eût été capable d'éteindre l'embraſement. Beaucoup de Genois périrent en cette occaſion. Les uns furent brûlés; d'autres ſe jetterent

à

à la mer, dans l'espérance de gagner quelques-uns de leurs Bâtimens, & se noïerent. Tiran donna au Matelot les trois mille ducats, qu'il lui avoit promis, & y joignit un bel habit de soïe doublé de martres.

Lorsque le Sultan apprit l'accident arrivé à ce Vaisseau, il s'écria : Ce sont des Diables qui sont arrivés. Ils passent au travers d'une Flotte entiere ; ils secourent la Ville, & le lendemain ils brûlent le Vaisseau Commandant. Si nous leur en donnons le tems, ils brûleront de même tous les autres, sans qu'on puisse les en empêcher. Le cable qui avoit porté le Brûlot sur le Vaisseau ennemi, avoit été consumé comme le reste ; ensorte que les Maures ne pouvoient comprendre comment la chose étoit arrivée. Le Sultan assembla donc tous les Capitaines de terre & de mer, & leur prouva par le présent qui lui avoit été envoïé, le secours considérable que les Assiégés avoient reçu ; ce qui joint aux pluïes, & à la saison avancée, lui fit conclure la levée du siége.

Son avis fut généralement approuvé, & on donna tous les ordres nécessaires pour l'embarquement des Troupes & pour la

 retraite.

retraite. Mais elle se fit avec tant de précipitation de la part des Maures, que ce désordre donna lieu à Tiran de la leur vendre cherement. Il sortit sur eux suivi seulement d'un petit nombre de Soldats, & aïant joint quelques Troupes, qu'on n'avoit pû encore embarquer, il les chargea avec tant de furie, qu'il en fit un carnage épouvantable. Le Sultan furieux du massacre de ses gens, envoïa plusieurs barques, pour faciliter leur retraite; mais ce secours ne leur fut pas d'une fort grande utilité & ils resterent presque tous sur la place. Ce Prince infidéle mit enfin à la voile, & reprit la route d'Alexandrie, où il fut reçu par ceux des Seigneurs du Païs, qui ne l'avoient point suivi à cette expédition. Comme ils étoient parfaitement instruits de tout ce qui s'étoit passé, le grand Alcadi portant la parole pour tous les autres: Tu sers mal notre saint Prophéte Mahomet, lui dit-il. Tu dépenses nos trésors mal-à-propos. Tu n'as point de courage, & tu deshonores la Religion; sans prendre conseil de personne, tu quittes l'Isle de Rhodes, tu leves le siége. Le secours d'un seul Vaisseau te fait trembler, toi qui commandes sur vingt-deux Rois couronnés. Tu t'es abandonné aux

Genois,

Genois, à ces faux Chrétiens, incapables d'aucun bon ſentiment, & qui ne ſont ni Maures ni Chrétiens. Je te condamne donc à la mort pour tous les maux que tu nous as faits. A ces mots, on le jetta dans la foſſe aux lions, où ce malheureux Prince fut auſſi-tôt dévoré.

Ainſi l'Iſle fut abſolument délivrée des Infidéles. Dès que les Habitans de Chypre apprirent la levée du ſiége, ils chargerent à Famagouſte pluſieurs Vaiſſeaux de bled, de bœufs, de moutons & de toutes ſortes de vivres qu'ils firent partir pour Rhodes. En peu de tems l'abondance y fut ſi grande, que les perſonnes les plus âgées ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir jamais vû une pareille. Il arriva auſſi pluſieurs Vaiſſeaux Vénitiens chargés de bled, & ſur leſquels on avoit embarqué quelques Pélerins qui alloient à Jéruſalem. Tiran apprit cette nouvelle au Roi & à Philippe, auxquels elle cauſa d'autant plus de joïe, que leur Vaiſſeau étoit hors d'état de tenir la mer. Sur le champ le Roi fit part au Grand-Maître du deſſein où ils étoient de profiter de cette occaſion, pour ſatisfaire au ſaint vœu qu'ils avoient fait. Le Grand-Maître approuva leur réſolution; mais avant leur

départ

départ il tint un Chapitre général de tous les Chevaliers, où après avoir exageré la grandeur du ſervice qu'ils avoient reçû de Tiran, il fut réſolu de quelle maniere on le remercieroit du ſecours généreux qu'il venoit de leur donner.

Le lendemain matin le Grand-Maître fit fermer les portes de la Ville, afin que tout le monde fût témoin de la converſation qu'il vouloit avoir avec le Chevalier. En même-tems il fit apporter au milieu de la Place le tréſor de l'Ordre, après avoir prié le Roi de Sicile & le Prince de France de vouloir bien être préſens à cette cérémonie. Lorſque tout le monde fut aſſemblé, le Grand-Maître adreſſant la parole au Chevalier, parla en ces termes : Votre généroſité & vos hauts faits d'armes, brave Tiran, vous rendent digne du plus grand Empire. Vous avez mis en liberté la ſainte Maiſon de Jéruſalem & le Temple de Salomon. Vous nous avez délivrés des maux les plus affreux, & vous avez empêché la ruine de la Religion. Tout le peuple de Rhodes vous doit l'honneur, les biens & la vie. Lorſque vous êtes arrivé dans cette Ville, nous n'avions plus d'autre reſſource que celle de mourir pour la Foi

de

de J. C. Toute la Religion vous supplie donc d'accepter son trésor. Quoique ce ne soit pas une juste récompense des obligations infinies que nous vous avons, agréez-le, & que votre générosité supplée à l'impuissance où vous nous avez mis, de vous remercier dignement.

Quoique Tiran n'eût point été prévenu, il ne parut point étonné de la proposition du Grand-Maître, & prenant la parole avec sa liberté ordinaire : Vos éloges, Seigneur, lui répondit-il, passent de beaucoup les services que j'ai pû vous rendre. Je suis venu par la permission divine, dans l'unique dessein de secourir votre Révérence & tout son Ordre, sur une Lettre de votre main que j'ai vûë entre les mains du Très-Chrétien Roi de France. Je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite d'arriver assez promtement pour vous tirer de la cruelle situation où vous étiez réduit & de s'être servi de moi pour délivrer la Religion. L'honneur que j'en reçois est ici bas une récompense suffisante des peines que j'ai prises, & de ce que j'ai pû dépenser. J'en attens une autre dans le Ciel. En l'honneur du glorieux S. Jean-Baptiste, le Protecteur de cette Ville & le Patron de la Religion, je vous remets donc

donc tous mes droits, vous priant ſeulement de vouloir bien faire chanter tous les jours une Meſſe de *Requiem*, pour le repos de mon ame.

Le Grand-Maître le conjura d'accepter du moins ce qu'il avoit dépenſé, afin que ſi jamais l'Ordre ſe trouvoit réduit à la même extrémité, ceux qui auroient le deſſein de les ſecourir ne ſe cruſſent pas obligés à une pareille généroſité. Mais Tiran s'en excuſa encore : Et afin que vous ſoïez content, dit-il au Grand-Maître, je veux que tout le monde ſçache que je le ſuis auſſi. En même-tems il mit les deux mains ſur le tréſor, ordonnant aux Trompettes de publier qu'il étoit ſatisfait, & qu'il donnoit au peuple le bled & toutes les proviſions qu'il avoit apportées. On ne peut exprimer les éloges & les bénédictions que cette généroſité attira à ce vertueux Chevalier.

Dès que la nuit fut venuë, le Roi, Philippe & Tiran prirent congé du Grand-Maître & monterent avec toute leur ſuite ſur les Vaiſſeaux Vénitiens qui arriverent en peu de jours au Port de Jaffe, où tous les Pélerins débarquerent. De là ils ſe rendirent par terre à Jéruſalem, & emploïerent quatorze jours à viſiter

ſiter les Lieux Saints. A leur retour ils prirent leur route par Alexandrie, où Tiran trouva encore une occaſion d'exercer ſa généroſité.

Il ſe promenoit un jour par la Ville avec le Roi de Sicile, lorſqu'ils firent rencontre d'un Eſclave Chrétien, qui pleuroit amerement. Tiran lui demanda le ſujet de ſa douleur, l'aſſurant qu'il le ſoulageroit, s'il étoit poſſible de le faire. Qu'eſt-il beſoin que je vous en inſtruiſe, répondit l'Eſclave? Ma douleur eſt de telle nature, qu'on ne peut me donner ni conſeil ni ſecours. Il y a vingt-deux ans que je ſuis dans l'eſclavage, continua-t-il, & parce que je ne veux pas changer de Religion, on m'accable de coups, & l'on me fait mourir de faim. Montre moi, je te prie, reprit Tiran, celui qui te fait tant ſouffrir. Vous le trouverez dans cette maiſon, repartit l'Eſclave. Tiran obtint du Roi la permiſſion d'entrer dans la maiſon, que ce malheureux lui montroit; & aïant fait venir le Maure qui l'habitoit, il lui propoſa de lui vendre un Eſclave Chrétien, qu'il dit être ſon parent. Le Maure y conſentit, à condition qu'il auroit pour ſa rançon cinquante-cinq ducats d'or, que Tiran lui compta ſur l'heure, en le

priant

priant de lui faire connoître les Maures qui avoient des Esclaves Chrétiens, parce qu'il étoit résolu de les acheter.

Cette nouvelle se répandit bien-tôt par toute la Ville; & dans l'espace de deux jours ce Chevalier racheta quatre cens soixante & treize Esclaves, emploïant à cette bonne œuvre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, jusqu'à vendre même quelques-unes de ses pierreries. Il les fit embarquer ensuite sur les Vaisseaux qui se trouverent au Port d'Alexandrie, & les conduisit à Rhodes. Là il commença par les faire tous habiller de pied en cap; & le jour du départ étant arrivé, il leur donna un grand repas. Ensuite après les avoir régalés magnifiquement: Mes amis, leur dit-il, il n'y a pas long tems que vous étiez dans l'esclavage. Dieu m'a fait la grace de vous en délivrer; & vous êtes arrivés enfin en terre de promission, libres d'aller partout où il vous plaira; car je me départs de tous les droits que je puis avoir sur vous. Ceux qui voudront me suivre, seront les bien reçus. Ceux qui aimeront mieux demeurer ici, le peuvent de même. Enfin s'il s'en trouve à qui aucun de ces deux partis ne convienne point, j'aurai soin qu'il ne leur manque rien de

de ce qui leur sera nécessaire pour se rendre ailleurs. A ce discours ils se jetterent tous à ses pieds, pénétrés de la plus vive reconnoissance, & les arroserent de leurs larmes. Chacun prit son parti ; & Tiran fournit abondamment à tous leurs besoins.

Le même jour le Chevalier & les deux Princes prirent congé du Grand-Maître ; qui pendant leur séjour à Rhodes leur fit tous les honneurs & toutes les caresses imaginables. Ils mirent à la voile, & eurent le vent si favorable, qu'en peu de tems ils arriverent heureusement en Sicile. On ne peut exprimer la joïe des Siciliens, au retour de leur Seigneur naturel. On porta promtement cette bonne nouvelle à la Reine & à l'Infante, qui se préparerent aussi-tôt à recevoir le Roi. Son Frere le Duc de Messine sortit au-devant de lui accompagné d'un nombreux cortege. Il étoit suivi de tous les Bourgeois de Palerme, bien vêtus & marchant en bon ordre. L'Archevêque & tout le Clergé marchoient après eux, & précedoient la Reine & l'Infante Ricomana, environnées d'un grand nombre de Dames & de Demoiselles superbement parées. Après les premiers complimens, Philippe & Tiran firent

firent la révérence aux Princesses. Le Prince de France prit l'Infante sous le bras & la conduisit jusqu'au Palais. Pendant plusieurs jours ce ne furent que fêtes & que réjoüissances dans la Capitale & même dans toute l'Isle.

Quelques jours après le Roi donna Audience aux Ambassadeurs du Roi de France. Ce Prince aïant reçu les Lettres de Tiran, au sujet du Mariage de Philippe avec l'Infante Ricomana, avoit envoïé en Sicile une belle Compagnie de soixante Gentilshommes, pour conclure cette alliance. Ils s'étoient rendus à Palerme peu de tems avant le retour du Roi, & avoient fait une entrée magnifique dans cette Ville. A l'arrivée de ce Prince, ils eurent l'honneur de lui faire la révérence, & après lui avoir remis leurs Lettres de créance, ils allerent rendre leurs devoirs à Philippe.

Dans l'Audience qui leur fut accordée ensuite, ils expliquerent plus particulierement le sujet de leur Ambassade. Il consistoit en trois points : le premier, que le Roi de France étoit charmé que son fils épousât l'Infante de Sicile, comme le brave Tiran l'avoit arrêté : le second, que si le Roi de Sicile avoit un fils, le Roi de France lui donneroit une de

de ses filles en mariage, avec cent mille écus pour sa dot. Enfin ils déclarerent que le Roi leur Maître avoit demandé au Pape, à l'Empereur & à tous les Princes Chrétiens des secours pour la guerre, qu'il avoit résolu d'entreprendre contre les Infidéles; que tous les Princes ausquels il avoit écrit, avoient promis de le seconder; qu'il assembloit une armée dont il avoit dessein de donner le commandement à Philippe, & qu'il esperoit que le Roi de Sicile joindroit ses forces aux siennes, pour l'exécution d'une entreprise si glorieuse & si utile à la Chrétienté. Le Roi répondit aux Ambassadeurs, qu'il acceptoit avec joïe la demande que le Roi de France lui faisoit faire de l'Infante pour le Prince son fils. A l'égard des deux autres articles, il remit à leur en dire son sentiment, lorsqu'il auroit pris l'avis de son Conseil.

Cependant les Ambassadeurs voïant que le Mariage étoit accordé, remirent à Philippe, suivant les ordres qu'ils en avoient, cinquante mille écus, tant pour se mettre en équipage, que pour les frais de la nôce. Le Roi de France les avoit encore chargés de plusieurs présens pour l'Infante. Ils consistoient en quatre su-

perbes pièces de brocard d'or, trois mille martres zibelines, & un collier magnifiquement travaillé. Il avoit été fait à Paris, & étoit enrichi d'un grand nombre de pierreries d'un prix inestimable. La Reine lui envoïoit aussi plusieurs pieces de draps de soïe & de brocard, des meubles de soïe, des tapisseries magnifiques, & plusieurs autres raretés, que les Ambassadeurs eurent l'honneur de présenter à la Princesse.

Lorsqu'elle apprit que son Mariage étoit arrêté, elle se confirma plus que jamais dans le dessein de ne rien négliger pendant les quinze jours, qui devoient préceder la célébration, pour pénétrer le caractere du Prince qu'on lui destinoit. Elle appréhendoit, comme on l'a vû, de trouver en lui de la grossiereté & de l'avarice; & dans ce cas elle étoit résoluë de ne pas pousser les choses plus loin, même de se faire Religieuse, plutôt que de l'épouser. Elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir mal à Tiran, qui par sa présence importune, & ses soins empressés auprès de Philippe, lui ôtoit les moïens de connoître à fonds le génie de ce Prince; & parce que cet obstacle ne lui paroissoit pas aisé à lever, elle ré-

solut

ſolut de faire venir de Calabre un Philoſophe d'un profond ſçavoir, & d'une grande réputation, qu'elle crut en état de ſatisfaire ſa curioſité. Elle donna donc tous les ordres néceſſaires, pour qu'il ſe rendît ſecrettement à la Cour. Cependant le hazard lui offrit une occaſion, qu'elle jugea favorable, pour s'éclaircir de ce qu'elle ſouhaitoit.

Le jour de la Notre-Dame d'Août le Roi de Sicile donna un grand repas, auquel le Prince de France & les Ambaſſadeurs furent invités. Ce jour-là Philippe ſe rendit au Palais vêtu d'une robe de brocard cramoiſi doublée d'hermine, & traînante juſqu'à terre. Le dîner fut des plus ſuperbes; & dès que les tables furent levées, on fit venir des Joueurs d'inſtrumens, & le bal commença. On ſervit enſuite une magnifique collation, après laquelle le Roi paſſa dans ſon appartement, pour prendre quelque repos. Son départ n'empêcha cependant point l'Infante de continuer le bal, afin de ne pas donner lieu à Philippe de ſe retirer.

Pendant le dîner il étoit ſurvenu une grande pluïe, qui avoit fait beaucoup de plaiſir à la Princeſſe. Le tems s'éclaircit ſur le ſoir; & elle propoſa d'aller ſe pro-

mener dans la Ville. Le Prince eut beau lui repréſenter, que le tems n'étoit pas fort aſſuré, & qu'elle couroit riſque de ſe moüiller. L'Infante qui s'apperçut avec chagrin, que Tiran avoit preſſenti ſon deſſein, & qu'il faiſoit tous ſes efforts, pour engager Philippe au ſilence, demanda avec impatience qu'on lui amenât ſa haquenée. Le Prince lui donna le bras, & lui ſervit d'Ecuïer. Mais dès qu'elle fut à cheval, elle lui tourna le dos, prêtant cependant toujours l'oreille à ce qu'il diroit. Alors s'adreſſant à Tiran : Vous auriez bien fait, lui dit-il, de m'envoïer chercher un autre habit ; celui-ci ſera tout gâté. Eh bien, répondit le Chevalier avec impatience, s'il eſt gâté, vous en aurez un autre. Au moins, reprit Philippe, voïez, je vous prie, s'il n'y auroit pas là deux Pages, pour me porter la queuë, & l'empêcher de traîner à terre. Comment ſe peut-il, répliqua Tiran, qu'avec autant d'avarice & de vilenie, vous ſoïez fils d'un grand Roi ? Marchez ; l'Infante vous attend. Le Prince, quoique affligé, joignit l'Infante, fort embarraſſé de ſa queuë.

Quoique cette Princeſſe prêtât l'oreille à leurs diſcours, elle étoit cependant trop éloignée

éloignée pour y rien comprendre. On se promena dans la Ville pendant quelque tems. Ensuite l'Infante s'appercevant que Philippe étoit fort occupé de sa robe, résolut de se divertir de sa peine, & fit apporter des Eperviers, pour voler quelques Cailles. Mais ne voïez-vous pas, Madame, lui dit alors le Prince qui n'y pouvoit plus tenir, qu'il ne fait pas un tems convenable pour la chasse, & que nous sommes dans la bouë jusqu'au col? L'Infante trouva peu de galanterie dans un discours, qui s'opposoit à une fantaisie qu'elle témoignoit. Cependant elle sortit de la Ville, & demanda tout bas à un Païsan, qu'elle rencontra, s'il ne pourroit pas lui enseigner quelque ruisseau, ou quelque canal. Il lui en indiqua un, dans lequel un cheval en avoit jusqu'aux sangles. La Princesse marcha de ce côté-là, & dès qu'elle y fut arrivée, elle entra dedans, & le traversa. A l'égard de Philippe, lorsqu'il se vit sur le bord du ruisseau, il ne manqua pas de s'arrêter, & de demander encore une fois à Tiran, s'il n'y avoit personne pour lui porter la queuë. Le Chevalier lui fit de nouveaux reproches, & l'obligea de suivre l'Infante; mais il feignit en même tems un

grand éclat de rire, persuadé que la Princesse voudroit en sçavoir le motif. Elle le voulut en effet ; & Tiran continuant la même feinte : Je ris, Madame, répondit-il, d'une question que le Prince m'a faite au sortir du Palais, & qu'il a continuée pendant toute la promenade. Il m'a demandé ce que c'étoit que l'amour, & quel étoit son principe ; mais en entrant dans cette eau, il a ajouté, en quel endroit il se plaçoit. Pour moi, quoique je ne le connoisse point, je crois que les yeux sont les interprétes du cœur. Mais sur tout ce que je vois je me persuade de plus en plus, que l'amour véritable que le Prince a pour vous, l'occupe tellement, qu'il ne lui permet pas de penser à toute autre chose. Cependant, la robe étoit si moüillée, que Philippe avoit pris son parti.

Au retour, l'Infante, dont les doutes n'étoient pas absolument levés, répéta de nouveau à Tiran la résolution qu'elle avoit prise. Il lui répondit, qu'il étoit étonné, qu'une Princesse aussi accomplie condamnât le Prince sans aucun fondement : qu'il etoit beau, bien fait, & très-sage. Et si V. A. continua-t-il, veut pousser plus loin sa curiosité, je me charge de la

satisfaire,

satisfaire. Quoi qu'il en soit, il ne tient qu'à vous de l'avoir à vos côtés dans un lit bien parfumé; & si le lendemain V. A. n'en est pas contente, je me soumets à tout ce qu'elle ordonnera de moi. Cette conversation les conduisit jusqu'au Palais, où ils trouverent le Roi, qui s'entretenoit avec les Ambassadeurs. On servit le souper; & chacun se retira.

Ce jour-là même le Philosophe que la Princesse attendoit avec impatience, & qu'elle avoit envoïé chercher en Calabre, arriva à Palerme. Comme il avoit résolu de parler le lendemain à l'Infante, qui lui avoit donné rendez-vous dans une Eglise de la Ville, il se logea à l'Auberge. Il étoit occupé d'un morceau de viande qu'il avoit mis à la broche pour son souper, lorsqu'un Païsan qui portoit un lapin, lui dit de se ranger, parce qu'il vouloit faire rôtir son lapin. Mon ami, répondit le Philosophe, ne sçais-tu pas que chacun est maître dans cette maison, & que celui qui arrive le premier, doit être le premier servi? Je ne m'embarrasse point de tout cela, reprit le Païsan. Ne voïez-vous pas qu'un lapin est plus noble qu'un morceau de mouton? Par conséquent vous devez faire honneur à ce que

j'apporte. Ces paroles en amenerent de si vives de part & d'autre, que le Manant donna un grand soufflet au Philosophe. Celui-ci repartit par un coup de la broche, qu'il lui porta sur la tête; & ce coup fut si malheureux, que le Païsan tomba mort sur la place. Aussi-tôt le Philosophe fut arrêté, & mis en prison, où on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour.

Quelques jours après cette avanture, on mit dans la même prison un Chevalier de la Cour, qui avoit été arrêté pour une querelle particuliere. Il vit le Philosophe; & touché de compassion, il lui fit part des vivres qu'on lui apportoit. Au bout de quelques jours ce sçavant homme lui dit: Chevalier, je vous prie, lorsque vous serez à la Cour, d'avoir la bonté de dire à l'Infante, que j'ai obéï à ses ordres. Comment voulez-vous, répondit le Chevalier, que je m'acquite de votre commission? Je demeurerai peut-être ici pendant plus d'un an; que sçai-je quand j'en sortirai? Avant qu'il se passe une demie-heure, répliqua le Philosophe, vous serez en liberté; & si vous ne sortez pas dans ce moment, vous resterez ici toute votre vie. Le Chevalier surpris,

& inquiet tout à la fois de ce discours, ne sçavoit trop qu'en penser, lorsqu'il vit entrer le Géolier, qui lui annonça sa sortie.

Dans ce tems-là un Gentilhomme aïant sçu que le Roi faisoit chercher partout des chevaux de prix pour envoïer à l'Empereur de Constantinople, lui en présenta un si beau, qu'il en fut frappé d'admiration, sans pouvoir lui trouver d'autre défaut, que celui de porter les oreilles un peu basses. Ce Prince avoüa que sans cela il vaudroit mille ducats d'or; mais personne ne pouvoit découvrir quelle étoit la cause de cette imperfection. Le Chevalier nouvellement sorti de prison, se souvenant alors du Philosophe qu'il y avoit laissé : Si V. A. dit-il au Roi, faisoit venir un Sçavant que j'ai vû dans les Prisons, & qui m'a prédit les choses du monde les plus extraordinaires, je ne doute point qu'il ne satisfît votre curiosité. Le Roi l'envoïa chercher & lui demanda, pourquoi ce cheval portoit les oreilles si basses. Seigneur, lui répondit le Philosophe, la raison en est fort naturelle. C'est parce que ce cheval a été nourri par une ânesse, dont il a retenu cette mauvaise habitude. Sainte Marie, s'écria le Roi! cela pourroit-il être? On remonta

remonta à la source, & l'on trouva qu'en effet il n'y avoit rien de plus vrai. Le Prince admira le sçavoir de cet homme, & aïant appris qu'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour, il ordonna qu'il fût reconduit en prison, & qu'on augmentât sa nourriture du double.

Peu de jours après un Lapidaire arriva à la Cour. Il venoit de Damas & du Caire, & portoit beaucoup de pierreries, entre autres un rubis balais plus grand & plus beau que ceux que l'on voit à S. Marc de Venise & à S. Thomas de Cantorberi. Il vouloit en avoir soixante mille ducats; & le Roi lui en offroit trente mille. Le Chevalier dont on a parlé, & qui s'étoit trouvé en prison avec le Philosophe ne put s'empêcher de témoigner au Prince la surprise que lui causoit l'offre considérable qu'il faisoit de ce rubis, parce qu'il y remarquoit trois petits trous dans le fond. Mais le Roi répondit, que les Lapidaires l'avoient assuré qu'ils disparoîtroient dès que le rubis seroit monté. Quoi qu'il en soit, dit le Chevalier, je conseille à V. A. de le faire voir au Philosophe. On l'amena devant le Roi; & lorsqu'il eut examiné les trois trous, il mit le rubis dans sa

main,

main, l'approcha de son oreille, en fermant les yeux, & assura qu'il y avoit un corps vivant dans cette pierre. La chose parut si extraordinaire au Marchand, qu'il consentit à la perte de son rubis pour voir l'épreuve de cette merveille. On le cassa, & en effet on trouva dedans un petit ver plein de vie.

Tous les spectateurs admirerent la finesse & le profond sçavoir du Philosophe. A l'égard du Prince, il ordonna simplement qu'il fût reconduit en prison, qu'on lui donnât huit onces de pain par jour outre l'ordinaire. Le Philosophe outré de ce traitement, ne put s'empêcher de dire en présence de ceux qui le conduisoient, que le Roi n'étoit pas fils de ce grand & magnifique Roi Robert, qui avoit si heureusement gouverné la Sicile. Ses actions démontrent aisément, ajouta-t-il, qu'il est fils d'un Boulanger. Quand il me plaira, je le prouverai, & que c'est à tort qu'il possede un Roïaume qui appartient de droit au Duc de Messine.

On rendit compte au Roi de ce discours, & il ordonna que dès que la nuit seroit venuë, on lui amenât secrettement le Philosophe. Alors l'aïant pris en particulier, il lui demanda si tout ce qu'on lui

avoit

avoit rapporté étoit véritable. Le Philosophe lui aïant répondu d'un air tranquile, que c'étoit la vérité pure : Mais comment ſçais tu, lui dit le Prince, que je ne ſuis pas fils du Roi Robert? Seigneur, repartit le Philoſophe, il ſuffit de conſulter la nature pour s'en aſſurer. Lorſque je vous expliquai l'énigme que V. A. me propoſa au ſujet des oreilles de ce cheval dont on lui avoit fait préſent, vous ordonnâtes qu'on augmentât ma nourriture de quatre onces de pain. Quand je vous ai découvert depuis le ſecret du rubis, vous vous êtes encore contenté de me faire donner un peu plus de pain. De-là par une connoiſſance ſimple & naturelle j'ai conclu que vous étiez fils d'un Boulanger & non pas d'un Roi de glorieuſe mémoire, tel que le Roi Robert.* Si tu veux reſter à mon ſervice, dit alors le Roi, j'oublierai le mal que je t'ai fait, & je te donnerai place dans mon Conſeil; mais je veux abſolument être plus éclairci de ma naiſſance. N'en faites rien,

* On chercheroit inutilement un Roi du nom de Robert parmi les Princes qui ont regné en Sicile. Robert Guiſcard mourut avant la Conquête en 1085. & Robert Roi de Naples, mort en 1343. ne regna point ſur la Sicile.

Sei-

Seigneur, reprit le Philoſophe ; car enfin l'on dit en Calabre, que *trop grater cuit, & trop parler nuit.* Le Prince convaincu du profond ſçavoir de cet homme, le crut, lui donna ſur le champ la liberté, & le retint à ſa Cour.

Auſſi-tôt que l'Infante en fut inſtruite, elle l'envoïa chercher pour ſçavoir ce qu'il penſoit de Philippe. Il faut auparavant que je le voïe, répondit le Philoſophe. Vous allez être ſatisfait, dit la Princeſſe. En même-tems elle fit propoſer au Prince de venir danſer avec elle. Pendant la danſe le Philoſophe l'examina ſoigneuſement, & dit enſuite à l'Infante : Le Galand que vous m'avez fait voir, eſt ignorant &.avare, & vous fera beaucoup de mal. Il eſt brave & courageux, & mourra Roi. Ce diſcours affligea véritablement la Princeſſe, qui dit que l'on ne mouroit jamais d'autre mal que de celui qu'on apprehendoit, & qu'elle aimeroit mieux ſe faire Religieuſe que d'épouſer Philippe, quand même il ſeroit Roi de France.

Le Roi de Sicile avoit fait faire pour les nôces de l'Infante un lit ſuperbe de brocard d'or ; & afin que les meſures fuſſent plus juſtes, il en avoit fait dreſſer un autre

tre tout blanc qui devoit ſervir de modele. Ces deux lits ſe trouvoient à côté l'un de l'autre dans le même appartement. La Princeſſe profita de cette occaſion pour éprouver encore Philippe. Elle fit enſorte que la danſe ne finit que fort avant dans la nuit. Le Roi voïant minuit paſſé, ſe retira pour ne pas interrompre le plaiſir de ſa Fille, qui quelque tems après lui envoïa demander s'il vouloit permettre que Philippe couchât cette nuit au Palais avec l'Infant ſon frere, parce qu'il faiſoit alors une fort grande pluïe. Le Roi y conſentit; & les danſes étant finies, l'Infante dit à Philippe qu'il coucheroit cette nuit au Palais, qu'elle étoit trop avancée pour qu'il pût penſer à retourner chez lui. Le Prince la remercia, lui témoignant une grande envie de ſe retirer; mais elle le prit par la robe, & lui dit: Ma foi vous coucherez ici cette nuit, puiſque mon frere vous en prie. Demeurez, lui dit Tiran, puiſqu'on a tant d'envie de vous retenir; je reſterai ici pour vous ſervir. Non, Tiran; cela n'eſt pas néceſſaire, reprit la Princeſſe; il y a aſſez de domeſtiques dans le Palais de mon pere, qui prendront volontiers cette peine. Le Chevalier voïant que

que sa présence étoit importune, leur donna le bon soir & se retira.

Un moment après, deux Pages avec des flambeaux conduisirent Philippe dans la chambre même où l'on avoit tendu les deux lits. Il fut étonné de la magnificence de l'un & choisit l'autre pour se coucher. Mais comme en dansant il avoit fait un trou à un de ses bas, & qu'il imagina que ses gens ne viendroient pas aussi matin qu'il avoit envie de se lever, il pria un des Pages, que l'Infante avoit bien instruits, d'aller lui chercher une aiguille à coudre & du fil blanc. Le Page s'adressa d'abord à l'Infante, qui s'étoit placée de façon à pouvoir examiner toutes les actions du Prince, mais qui n'avoit pû distinguer ce qu'il demandoit. Le Page porta donc à Philippe ce qu'il souhaitoit, & le trouva qui se promenoit en long & en large dans la chambre. Il prit l'aiguille & la piqua dans le lit qu'il avoit choisi. Ensuite il se deshabilla, & s'étant fait déchausser, il renvoïa les deux Pages, en leur disant de laisser un flambeau dans la chambre. Ils obéïrent & fermerent la porte en se retirant. Alors le Prince se leva, chercha l'aiguille pour coudre son bas, & renversa tout le lit sans pouvoir jamais

la

la trouver. Il entreprit de le racommoder, mais il étoit si prodigieusement bouleversé, que ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de coucher dans l'autre.

Ce hazard décida des résolutions de la Princesse. Comme elle avoit observé tout ce qui s'étoit passé, elle dit à ses Demoiselles : N'ètes vous pas étonnées du sçavoir des Etrangers, sur tout de Philippe ? J'ai voulu l'éprouver au sujet de ces deux lits, persuadée que s'il étoit avare, il choisiroit le plus commun. Qu'a t-il fait ? Il l'a jetté par terre, & s'est couché dans le plus beau, pour montrer, qu'il convient seul au fils d'un Roi de la Nation la plus noble & la plus ancienne. Je suis à présent persuadée de tout ce que Tiran m'a dit. Il ne m'a jamais parlé que pour mon bien & pour mon honneur; & je suis persuadée que le Philosophe n'en sçait pas autant qu'il le croit. Occupée de ces agréables idées, elle se mit au lit & dormit jusqu'au lendemain.

Dès le matin, Ténébreux arriva au Palais suivi de quelques domestiques de Philippe, qui lui apportoient d'autres habits. La Princesse de son côté ne fut pas plutôt éveillée qu'elle envoya chercher Tiran, & lui déclara qu'elle avoit enfin

enfin reconnu tout ce que Philippe valoit, & qu'elle étoit déterminée à conclure le Mariage. Puisque vous avez commencé, c'est à vous de finir, continua-t-elle. Assurez le bonheur de deux personnes, qui vous en auront une éternelle obligation. Tiran lui protesta qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein. Sans perdre de tems, il passa chez le Roi, & le pria de terminer le Mariage qu'il avoit arrêté, l'assurant que les Ambassadeurs de France n'attendoient que cette cérémonie, pour retourner auprès de leur Maître, & ajoutant que si S. A. le souhaitoit, il en parleroit à l'Infante. Le Roi agréa la proposition, & pria Tiran d'agir pour cela en son nom & comme lui-même.

Le Chevalier retourna de là chez la Princesse, à qui il rendit compte des dispositions dans lesquelles il avoit laissé le Roi son pere. Elle en fut charmée, & l'assura de nouveau, qu'elle le laissoit le maître de tout. Alors il lui demanda la permission de faire entrer Philippe, qui attendoit à la porte de son appartement, pour la mener à la Messe. La Princesse la lui accorda ; mais il la pria de faire retirer ses Demoiselles, afin qu'il lui parlât un moment sans témoins. Elle y

consentit encore ; & Tiran faisant entrer le Prince : Voïez, Madame, lui dit-il, le Prince du monde qui vous aime le plus. Il est à vos genoux, je vous conjure de le baiser pour témoigner que vous acceptez la fidélité qu'il vous jure. L'Infante se fâcha & jura très-fort qu'elle n'en feroit rien que par le commandement de son pere; mais à un signal que le Chevalier fit au Prince, celui-ci l'embrassa & la portant sur un petit lit de repos, la baisa cinq ou six fois. L'Infante dit à Tiran qu'elle n'auroit jamais de confiance en lui ; qu'elle l'avoit toujours regardé comme son frere, & qu'il venoit de la livrer entre les mains d'un homme, qu'elle ne sçavoit si elle devoit regarder comme ami, ou comme ennemi. Que vous êtes injuste, lui répondit le Chevalier ! Comment pouvez-vous regarder Philippe comme ennemi, lui qui vous aime plus que sa propre vie, & qui meurt d'envie de vous tenir dans ce lit de parade, où vous l'avez fait coucher cette nuit ? Mais, Madame, continua-t-il, ne pensez plus à tout ce que l'on doit à votre rang, & répondez de bonne grace aux sentimens de l'amoureux Philippe. Dieu m'en garde, reprit la Princesse ! Je

n'y

n'y consentirai jamais. Madame, lui dit le Chevalier, nous ne sommes ici Philippe & moi que pour rendre service à V. A. Aïez seulement la bonté de prendre un peu de patience. En même-tems il lui prit les mains, & le Prince voulut profiter de l'occasion; mais les Demoiselles accoururent aux cris de l'Infante.

Cependant la paix se fit entr'eux; & la Princesse aïant achevé de s'habiller, Philippe & Tiran la conduisirent à l'Eglise, où ils furent mariés. Aussi-tôt après la cérémonie, les Fêtes commencerent & durerent huit jours. Elles furent mêlées de Joûtes, de Tournois, de Danses & de Farces; & l'Infante fut si bien fêtée, qu'elle se trouva fort contente de Tiran, plus encore de Philippe, qui se gouverna de façon qu'elle n'en perdit jamais la mémoire.

Après les solemnités de ce Mariage, le Roi de Sicile qui avoit résolu de donner du secours au Roi de France, fit armer deux Galeres & quatre gros Vaisseaux, & païa les équipages pour six mois. A l'égard de Tiran, comme dans cette expédition il ne vouloit prendre l'ordre que de lui seul, il acheta une Galere, qu'il fit mettre en état de partir. A peine

cet armement étoit achevé, qu'on eut nouvelle, que le Roi de France étoit à Aiguemortes, avec les Vaiſſeaux des Rois de Caſtille, d'Arragon, de Navarre & de Portugal. Philippe fut déclaré Généraliſſime de cette armée. L'Infant de Sicile voulut l'accompagner. Ils trouverent à Savone les Vaiſſeaux du Pape, de l'Empereur & de tous ceux qui avoient promis du ſecours. Ils en partirent tous enſemble, & joignirent le Roi de France à l'Iſle de Corſe, où étoit le rendez-vous général. De-là ils arriverent un matin devant Tripoli de Syrie.

On ne peut exprimer la gloire que Tiran s'acquit devant cette Place. Mais il lui arriva ſurtout une avanture qui mérite d'être rapportée. Dès que la Flotte Chrétienne eut moüillé dans le Port, ce Chevalier avoit fait vœu entre les mains du Roi, & en préſence de toute l'Armée, d'être le premier qui débarqueroit, & le dernier qui rentreroit dans les Vaiſſeaux. Après la retraite, où malgré les attentions & les précautions du Roi, les Chrétiens perdirent beaucoup de monde, Tiran reſtoit encore à terre pour accomplir ſon vœu; cependant pour lever l'échelle on attendoit auſſi un Chevalier,

valier, qui vouloit acquérir de l'honneur, & dont le courage étoit infini. Il se nommoit Richard le Témeraire. Celui-ci s'approcha de Tiran, & le prenant par la main : Chevalier, lui dit-il, de tout ce qui est à présent à terre, il ne reste de vivant que vous & moi. Mais puisque vous avez l'honneur d'aborder le premier cette terre de gens maudits, il est juste que je vous fasse honneur, & que vous rentriez aussi avant moi dans la Galere, afin que nous soïons égaux, & que nous n'aïons rien à nous reprocher. Songez qu'on perd souvent la gloire de ce monde, pour la désirer en entier. Soïez raisonnable ; & faites-moi part de ce qui m'appartient légitimemeut. Chevalier, répondit Tiran, je suis sur de ma gloire & de mon salut, en mourant de la main des Infidéles ; & lorsque j'ai fait mon vœu, j'étois plus occupé des idées de la mort, que de celles de la vie. Je n'estime rien autant que l'honneur ; mais quand je ne me serois pas engagé entre les mains d'un Prince tel que le Roi de France, il me suffiroit d'avoir promis, pour ne pas remettre le pied dans mon bord, tant qu'il resteroit à terre une seule ame vivante. Ainsi, Richard, ne perdons point le tems en dis-

cours inutiles ; suivez-moi, & allons mourir en bons Chevaliers. Richard y consentit ; & ils marcherent aux Infidéles ; mais lorsque celui-ci vit Tiran sur le rivage, prêt à attaquer les Maures, il le retint, & lui dit : Je ne connois que toi, Chevalier, qui sois sans peur & sans reproche. Mets un pied sur l'échelle en même-tems que moi. Tiran en voulut bien partager l'honneur avec lui. Il mit le pied droit sur l'échelle ; Richard monta ensuite ; & de cette sorte le vœu de Tiran fut accompli.

On parla beaucoup de cette avanture dans toute l'armée ; & il n'y eut personne qui ne convînt de l'honneur que Tiran s'y étoit acquis. Richard voïant que dans le récit que l'on en faisoit, il n'étoit mention que de ce Chevalier, dit en présence du Roi, que tous ceux qui raisonnoient ainsi, montroient leur ignorance, & l'oubli qu'ils faisoient des anciennes décisions, mises en pratique par le fameux Artus Roi de la grande & de la petite Bretagne, qui établit cette fameuse Table Ronde, où tant de braves Chevaliers furent assis pour juger du point d'honneur. Car enfin, continua-t-il, si cette affaire étoit décidée par les Loix de la Chevalerie, à qui en

pourroit-

pourroit-on attribuer l'honneur qu'à moi seul ? Je suis déchaussé dans ce moment, & je jure de demeurer dans cet état, jusqu'à ce que le Roi & les braves Chevaliers qui l'accompagnent, en aïent porté leur jugement. S'ils me le refusent, je déclare ici en présence de toute l'armée, que je suis meilleur Chevalier que Tiran, ce que je lui soutiendrai les armes à la main.

Ce discours aïant été rapporté à Tiran, il fit approcher sa Galere du Vaisseau du Roi, où il apprit que ce Prince reposoit. Richard qui étoit sur ce Vaisseau, averti de l'arrivée de son rival, alla au-devant de lui, & lui dit : Tiran, il n'importe quelle est la raison qui me le persuade ; mais si vous avez le front d'avancer que vous êtes meilleur Chevalier que moi, je vous offre le combat à outrance ; & voilà mon gage, ajouta-t-il, en lui jettant son gand. Tiran qui vit que ce Chevalier vouloit le combattre avec si peu de raison, lui donna un soufflet, & se retira sur le champ dans sa Galere. Aussi cet événement causa-t-il une si grande rumeur sur le Vaisseau, que le Roi sortit de sa chambre l'épée à la main. Et il est certain que s'il eût eu Ti-

ran en ſon pouvoir, il lui eût fait un mauvais parti, après l'affront ſanglant qu'il venoit d'en recevoir.

Cependant comme l'honneur a toujours beaucoup de force ſur les cœurs nobles & généreux, ces deux Chevaliers ne furent pas long-tems ennemis. De Tripoli on fit voile à Tunis où l'armée Chrétienne débarqua. Dans un des combats qui ſe donnerent devant cette Ville, Tiran qui avec ſes Troupes attaquoit une des Tours, eut le malheur de tomber dans le foſſé. Richard qui ne penſoit qu'à ſe venger de lui, s'apperçut de l'accident qui lui étoit arrivé. Tout armé qu'il étoit, il ſe précipita après lui, & l'aïant retiré de ce danger: Tiran, lui dit-il, tu dois la vie à ton ennemi; mais à Dieu ne plaiſe que je te laiſſe périr par les mains des Maures. A préſent que je t'ai mis en liberté, prens garde à toi, défens ta vie, car je ne vais rien négliger pour te l'enlever. Valeureux Chevalier, répondit Tiran, tu m'as donné la vie avec tant de généroſité, que je me mets à tes genoux, & te prie de me pardonner. Voilà mon épée: prens de moi telle vengeance qu'il te plaira; mais je jure de ne la tirer jamais contre toi. Le Chevalier touché de ce diſcours,

lui

lui pardonna & devint ſon ami, au point qu'il n'y eut depuis que la mort qui fut capable de les ſéparer. Après le ſac de la Ville de Tunis, Richard quitta le Vaiſſeau du Roi, & s'embarqua ſur la Galere de Tiran. Tout le monde admira le procédé de l'un & de l'autre, & l'approuva.

Au retour de cette expédition, le Roi de France qui ſouhaitoit voir ſa bru, alla débarquer à Palerme. Le Roi de Sicile inſtruit de ſon arrivée, lui prépara de grandes Fêtes, & alla le recevoir juſques ſur ſon Vaiſſeau. Après s'être témoigné la joïe réciproque qu'ils avoient de ſe voir, ils deſcendirent à terre, & trouverent l'Infante Ricomana ſur le rivage, où les careſſes recommencerent de part & d'autre. Le Roi ſon beaupere lui fit de magnifiques préſens. Tous les jours à ſon lever elle trouvoit ſur ſa toilette des piéces de brocard, des colliers d'or, des agraffes de diamans & pluſieurs autres raretés plus belles les unes que les autres. Le Roi de Sicile eut de ſon côté toutes les attentions poſſibles pour celui de France. Il lui fit préſent de cent beaux chevaux, & ordonna à ſa fille de faire embarquer ſur les Vaiſſeaux toutes les pro-

visions dont ils auroient besoin. Après quelques jours de repos dans cette Ville, le Roi de France prit congé de celui de Sicile, de la Reine & de l'Infante, & mit à la voile, emmenant avec lui l'Infant, auquel il vouloit faire épouser une de ses filles. De-là son armée aborda à Marseille, où il débarqua, renvoïant tous les Vaisseaux qui l'avoient suivi, à la réserve de celui de Philippe qui vouloit voir la Reine sa mere.

Tiran accompagna son Souverain, & alla faire un tour en Bretagne, pour embrasser son pere, sa mere & ses parens. Cependant aussi-tôt après le Mariage de l'Infant de Sicile, le Roi de France aïant appris que le second Infant son cadet étoit entré dans un Monastere, crut qu'il étoit à propos de renvoïer Philippe dans ce Païs. Mais ce Prince le pria si instamment d'obtenir de Tiran qu'il fît le voïage avec lui, qu'il ne put le refuser. Le Roi écrivit en conséquence des Lettres fort pressantes à Tiran, aussi-bien qu'au Duc de Brètagne. Le Chevalier fut touché de l'empressement qu'on lui témoignoit. Il se rendit à la Cour de France, où il fut bien reçu & carressé du Roi & de la Reine, qui le remercierent mille fois de sa com-

complaisance. Il partit ensuite avec le Prince, & ils arriverent à Marseille. Ils trouverent dans ce Port plusieurs Galeres très-bien armées, qui les attendoient, & qui les porterent promtement & heureusement en Sicile, où l'on fut charmé de les revoir.

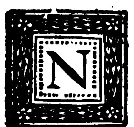
Fin de la premiere Partie.





HISTOIRE DU GRAND CHEVALIER TIRAN LE BLANC.

SECONDE PARTIE.



Ous avons vû dans la premiere Partie de cette Histoire, de quelle maniere le Sultan du Caire leva le siége de Rhodes, & comment à son retour dans ses Etats, il fut traité par ses sujets. Après sa mort on élut un autre Sultan, qui pour se montrer amateur du bien public, leva un plus grand nombre de Troupes que n'avoit

n'avoit fait son prédécesseur, dans le dessein de les emploïer contre les Grecs. Il s'allia pour l'éxécution de ce projet avec le Grand Turc, qui joignit à son armée une nombreuse Infanterie, & beaucoup de Cavalerie. Leurs Troupes réunies se montoient à cent dix-sept mille hommes. Chaque Prince avoit son Enseigne particuliere. L'une étoit rouge, avec un Calice & une Hostie en broderie. Ils portoient cette devise, depuis que les Genois & les Venitiens leur avoient donné en gage un Calice & une Hostie consacrés. L'autre banniere étoit de gros taffetas verd, avec une inscription en lettres d'or qui disoit, qu'ils étoient les vainqueurs du brave Chevalier Hector le Troïen. A leur arrivée dans la Gréce ils prirent beaucoup de Villes & de Châteaux, & seize mille enfans, qu'ils envoïerent en Turquie, & sur les terres du Sultan, pour les faire élever dans la Secte de Mahomet. Ils se répandirent ensuite dans l'Empire, qu'ils ravagerent, portant partout le dégât & la désolation,

Huit jours après l'arrivée de Tiran en Sicile, le Roi lut & communiqua à son Conseil une Lettre que l'Empereur de Constantinople lui avoit écrite depuis peu,

peu, pour l'informer de ses malheurs. Sur le champ il manda le Chevalier, & fit faire la lecture de cette Lettre en sa présence. Elle étoit conçuë en ces termes.

Féderic par la grande bonté du Dieu éternel Empereur de Constantinople : A vous Roi de la grande & féconde Isle de Sicile, salut & honneur. En considération de l'union établie entre nos Ancêtres, & de celle que nous avons jurée & confirmée nous-mêmes par nos Ambassadeurs, nous faisons sçavoir que le Sultan Maure Renégat est entré dans notre Empire avec le Grand Turc; qu'ils se sont emparés de la plus grande partie de nos Etats, & qu'ils ont fait un horrible massacre du peuple Chrétien; ce que nous n'avons pû empêcher, à cause de la vieillesse, qui nous met hors d'état de porter les armes. La perte que nous avons faite de tant de Villes & de Châteaux, a été suivie d'une autre encore plus grande; je veux dire de celle de notre fils aîné, le plus grand bien que nous eussions au monde, notre consolation, le bouclier & le rempart de la sainte Foi Catholique. Il est mort avec un courage infini, en combattant contre les Infidéles. Ce triste jour nous a ravi l'honneur, & la réputation de notre famille Imperiale. Cependant aïant sçu que vous

avez

avez à votre Cour un Chevalier célebre par ses grandes actions, nommé Tiran le Blanc, de l'Ordre de la Jarretiere; instruits d'ailleurs de ses grands faits d'armes, & du secours qu'il a donné au Grand-Maître do Rhodes, nous vous demandons par la foi & l'amour que vous avez pour Dieu & la Chevalerie, de le prier en votre nom & au nôtre, de venir à notre service. Nous lui ferons telle part de nos biens qu'il souhaitera. Que s'il refuse de nous secourir, nous supplions la Justice Divine de lui faire éprouver les maux que nous ressentons. O bienheureux Roi de Sicile, prenez pitié de notre malheur, afin que la divine bonté vous préserve d'un semblable.

Après la lecture de cette Lettre, le Roi s'adressant au Chevalier : Valeureux Tiran, lui dit-il, vous devez rendre graces à Dieu des talens qu'il vous a donnés, & de la gloire que vous vous êtes acquise dans le monde. Je sçai que vous n'êtes point obligé de rien faire à ma priere; au contraire c'est à moi à vous remercier de tout ce que je vous dois. Cependant la confiance que j'ai en la générosité de votre cœur, me porte à oser vous prier de la part de l'Empereur de Constantinople, & de la mienne; & ce qui

qui doit vous toucher eocore plus, je vous demande au nom de Dieu même, & de sa bienheureuse Mere, d'avoir pitié de ce malheureux Empereur, qui vous prie de le secourir dans sa vieillesse, & de ne pas permettre que son Empire soit la proïe des Infidéles.

Le Roi se tut après ce discours; & Tiran prenant la parole: Seigneur, lui répondit-il, on ne peut avoir un plus grand désir que j'en ai, de vous servir. Les prieres de V. A. sont des ordres pour moi; & puisqu'elle le désire, j'irai secourir l'Empereur de la Gréce. Mais je ne puis faire l'impossible, quelque heureuse que soit pour moi l'étoile de Mars, sous laquelle je suis né, & je vous avouë que je ne comprens pas, comment dans un si grand nombre de Rois, de Ducs, de Marquis, & de Comtes, qui tous sont meilleurs Chevaliers que moi, ce grand Empereur pense à moi préférablement à tout autre. Le Roi repartit, qu'il y avoit, à la vérité, beaucoup de bons Chevaliers dans le monde; qu'il croïoit cependant qu'il l'emportoit sur tous; que c'étoit pour cette raison, qu'il le conjuroit encore une fois d'aller au secours de cet Empereur, & de délivrer par son courage

&

& son habileté un si grand nombre de Chrétiens, qui n'attendoient que la mort, ou l'esclavage. Mes Galeres sont prêtes & bien armées, continua le Roi ; & je vous supplie de hâter votre départ.

Tiran se rendit aux prieres du Roi de Sicile ; & les Ambassadeurs Grecs, qui avoient apporté la Lettre de l'Empereur, en remercierent ce Prince dans les termes les plus forts. Depuis qu'ils étoient en cette Cour, ils avoient déja levé quelques gens de guerre ; mais l'Isle n'étant pas en état de leur fournir la quantité de Troupes, dont ils avoient besoin, ils envoïerent à Rome & à Naples, où ils trouverent beaucoup de gens de bonne volonté. Ils acheterent aussi grand nombre de chevaux. Tiran n'étoit occupé que du soin de faire préparer les armes, & de remplir cinq grandes caisses de trompettes pour la Cavalerie.

Tout étant disposé pour le départ, le Chevalier prit congé du Roi, de la Reine, de l'Infante, & de Philippe. Il mit ensuite à la voile ; & après quelques jours d'une heureuse navigation, il arriva un matin à la vûë de Constantinople. Cette nouvelle causa un plaisir extrême à l'Empereur ; il disoit sans cesse, que son fils

étoit ressuscité. Les Galeres entrerent dans le Port au son d'un si grand nombre d'instrumens, que tout le peuple de cette Capitale un moment auparavant triste & abattu, pouvoit à peine contenir sa joïe. L'Empereur lui-même sortit de son Palais, & alla se placer sur un grand échaffaut, pour voir aborder les Galeres. Tiran averti qu'il étoit en cet endroit, fit porter deux grandes bannieres du Roi de Sicile, & une des siennes, par trois Chevaliers armés de blanc; & chaque fois qu'il passa devant l'Empereur, il les fit baisser jusqu'à l'eau; mais pour marquer son respect, il fit entrer la sienne dans la mer. L'Empereur fut charmé de cette nouveauté, & de cette politesse. Enfin après plusieurs mouvemens, les Vaisseaux donnerent à terre, & Tiran descendit revêtu d'une cotte-de-mailles, dont les manches étoient garnies de franges d'or. Il portoit par-dessus une soubreveste à la Françoise, avec un ceinturon d'où pendoit son épée; & sa tête étoit couverte d'une tocque écarlatte, ornée d'une superbe agraffe de diamans & de pierreries. Diosebo qui l'accompagnoit, étoit vêtu à peu près de la même façon. Richard, & tous les autres Chevaliers &

Gentilshommes de sa suite, étoient aussi fort magnifiques.

Le Comte d'Afrique s'étoit rendu sur le bord de la mer avec un nombreux cortége, pour recevoir Tiran, & l'accompagna jusqu'à l'échaffaut de l'Empereur. Tiran aïant apperçu ce Prince, fit de suite deux profondes révérences; & lorsqu'il fut auprès de lui, il se mit à genoux, en devoir de lui baiser les pieds; ce que l'Empereur ne voulut pas permettre. Au contraire il le baisa sur la bouche, après n'avoir pû l'empêcher de lui baiser les mains. En même-tems Tiran lui remit la Lettre du Roi de Sicile, dont il fit la lecture; après quoi il dit au Chevalier qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il avoit à ce Prince, de l'avoir déterminé à venir le tirer de l'état malheureux, auquel il étoit réduit. Et afin que personne n'ignore, continua-t-il, le cas que je fais de vous, & combien je vous aime, je vous donne le commandement général & Impérial sur les gens de Guerre, & sur la Justice. A ces mots il lui présenta un bâton d'or, sur lequel les Armes de l'Empire étoient émaillées; mais Tiran s'excusa de l'accepter; & se mettant à ses genoux, il lui dit, qu'il supplioit S. M. Impériale de

ne point trouver mauvais, qu'il refusât un commandement, qu'il n'avoit point merité; que trois raiſons entr'autres l'y engageoient; la premiere, qu'il ignoroit les mouvemens & l'état des Ennemis; la ſeconde, qu'il avoit avec lui trop peu de troupes; & la troiſiéme enfin, que cette dignité convenoit beaucoup mieux au Duc de Macédoine, qu'à tout autre. Mais l'Empereur, ſans avoir égard à ſes excuſes: Perſonne ne peut commander ici, répondit-il, que ceux à qui j'en donnerai l'ordre. Je veux donc que vous commandiez toutes mes Troupes; & je me démets en votre faveur de toute mon autorité, puiſque j'ai perdu toute la conſolation de ma vie, & que mon âge & toutes mes infirmités m'empêchent de porter les armes. Tiran contraint d'obéïr à l'Empereur, reçut le bâton en lui baiſant la main. En même-tems toutes les Troupes publierent dans la Ville au ſon des trompettes, que Tiran le Blanc commandoit la Guerre & la Juſtice.

Après cette cérémonie, l'Empereur quitta ſon échaffaut, pour retourner au Palais, où Tiran l'accompagna. Lorſqu'ils y furent arrivés, le Chevalier demanda permiſſion à l'Empereur, d'aller faire la révérence

révérence à l'Imperatrice, & à l'Infante sa fille. Ce Prince y consentit; & le prenant par la main, il le conduisit dans une chambre, qu'ils trouverent fermée, & sans lumieres. En entrant l'Empereur s'écrià : Madame, voici votre Capitaine général, qui vient vous faire la révérence. Une voix foible & presque éteinte, répondit: Qu'il soit le bien venu. Seigneur, dit alors Tiran à l'Empereur, il faut de la foi, pour croire que l'Impératrice soit ici. Capitaine, reprit ce Prince, puisque vous commandez absolument dans l'Empire Grec, vous avez le pouvoir d'ouvrir les fenêtres. Aucun deüil de mari, de pere, de fils, ou de frere, ne peut vous empêcher de voir ces Dames. Usez de vos droits.

Tiran aïant donc fait apporter des lumieres, n'apperçut d'abord qu'un Pavillon noir. Il s'en approcha, l'ouvrit, & trouva dessous une femme vêtuë de gros drap, & couverte depuis la tête jusqu'aux pieds d'un grand voile noir. Lorsqu'il l'eut levé, il se mit à genoux, & baisa la main de l'Impératrice, après avoir baisé le bas de sa robe. Elle tenoit un Chapelet d'or émaillé, qu'elle baisa, & qu'elle donna ensuite à baiser au Capitaine.

moment après il apperçut un lit, dont les rideaux étoient également noirs, & sur lequel l'Infante étoit couchée. Elle avoit une veste de satin noir, & une robe de velours de la même couleur. La Veuve Reposée qui lui avoit servi de nourrice, & la fille du Duc de Macédoine étoient assises sur le pied de son lit. Il y avoit dans le fond de la chambre cent soixante & dix Dames, ou Demoiselles, qui n'abandonnoient jamais l'Imperatrice & l'Infante Carmésine sa fille. Tiran s'approcha de cette Princesse, lui fit une profonde révérence; & après lui avoir baisé la main, il ouvrit les fenêtres; ce qui réjouit beaucoup toutes les Dames; car elles vivoient depuis long-tems dans cette obscurité, à cause de la mort du Prince fils de l'Empereur.

Après ces premieres civilités, Tiran dit son avis à l'Empereur & aux Princesses, sur l'état où il les trouvoit. Il leur remontra, que par cette vie triste & retirée qu'ils menoient, ils contribuoient sans le vouloir, à augmenter encore la consternation, où la mort du Prince & les progrès des Infidéles avoient jetté leurs meilleurs sujets. De-là il conclut, qu'il jugeoit à propos, que leurs Majestés prissent des manieres plus gaïes & plus ouvertes,

vertes, afin de consoler le peuple, & de lui inspirer de la confiance & du courage.

Cet avis fut généralement applaudi, & l'Empereur voulant montrer qu'il l'approuvoit : Le Capitaine nous donne un bon conseil, dit-il ; je veux donc & j'ordonne, que dès ce moment tout le monde quitte le deüil. Tiran écoutoit le discours de l'Empereur ; mais ses yeux étoient attachés sur Carmésine, que la grande chaleur avoit obligée de se délacer, ensorte qu'elle laissoit voir une gorge admirable, & d'une blancheur éblouïssante, qui donna au Chevalier des idées qu'il n'oublia jamais. Aussi éprouva-t-il dans ce moment ce qu'il n'avoit jamais ressenti. Cependant l'Empereur prit sa fille par la main, & Tiran donna le bras à l'Imperatrice. On sortit de cette chambre lugubre, & on passa dans une autre magnifique, où se voïoient représentées les Histoires de Flores & de Blanche-Fleur, de Pyrame & de Thisbé, d'Enée & de Didon, de Tristan & d'Iseulte, de Lancelot & de la Reine Genevre, & de plusieurs autres ; ce qui servit de prétexte à Tiran, pour dire à Richard, que jamais il n'eût crû trouver dans ce païs d'aussi belles choses. Mais Richard n'en-

tendoit pas le véritable ſens de ces paroles.

L'Empereur avoit fait préparer dans la Ville une belle Maiſon, deſtinée à loger Tiran & toute ſa ſuite. Dès que le Chevalier s'y fut retiré, il entra ſeul dans ſa chambre, & s'appuïant la tête ſur le pied d'un lit, il reſta dans cette ſituation, uniquement occupé de ſes penſées. Un moment après on vint lui demander s'il vouloit dîner; mais il répondit qu'il avoit mal à la tête. Il étoit frappé de cette paſſion enchantereſſe, dont le poiſon délicat attaque en même-tems l'eſprit & le cœur. Dioſébo inquiet de cette retraite imprevûë, vint lui-même s'informer de l'état de ſa ſanté, & lui offrir ſes ſervices. Mon Couſin, lui répondit Tiran d'un air embarrraſſé, je ne puis à préſent vous expliquer ce que je ſouffre; je me crois incommodé de l'air de la mer. O mon cher Capitaine, reprit Dioſébo, pourquoi chercher du myſtere avec moi, pour qui vous n'avez jamais eu aucun ſecret? Ne m'importunez pas davantage, repliqua Tiran; je reſſens ce que jamais je n'ai éprouvé; & ſans oſer lever les yeux ſur lui, il ajouta: Que voulez-vous? J'aime. A ce mot il ne contragnit plus ſes

ſoupirs,

ſoupirs, & donna un libre cours à ſes larmes.

Dioſébo comprit d'abord, que l'embarras de Tiran procédoit principalement de la façon, dont il avoit toujours parlé de l'amour à ſes Parens & à ſes Amis, traitant d'inſenſés ceux qui ſoumettoient leur liberté à leurs plus cruelles ennemies. Mais voïant enfin qu'il étoit tombé lui-même dans un inconvenient, auquel toutes les forces humaines ne ſont pas capables de parer, & ne doutant point que cette paſſion ne fût un effet des charmes de l'Infante: Rien n'eſt auſſi naturel que d'aimer, dit-il à Tiran. Ariſtote nous aſſure, qu'on doit toujours chercher ſon ſemblable. Vous êtes amoureux; & quelque dure que cette ſoumiſſion vous paroiſſe, vous ne pouvez éviter de ſuccomber. Ne vous affligez point; & puiſque nous avons placé notre cœur en ſi haut lieu, vous d'un côté, & moi de l'autre, eſperez que nous apporterons quelque remede à notre nouveau mal. Ce diſcours conſola le Chevalier; il ſe leva quoiqu'avec une eſpece de honte, & alla ſe mettre à table. Le dîner que l'Empereur avoit fait ſervir, étoit de la derniere magnificence; mais Tiran ne mangea pas beaucoup

beaucoup. On attribua son peu d'appetit à la fatigue de la mer. Enfin, tourmenté de son amour, il quitta la table, & se retira dans sa chambre, où il alla cacher ses soupirs.

Après le dîner tous les autres Chevaliers sortirent, pour se promener, & donner à Tiran le tems de prendre quelque repos. Diofébo accompagné d'un autre, prit le chemin du Palais, & fut apperçu de l'Empereur, qui les fit appeller. On les conduisit dans la chambre de l'Impératrice, où toutes les Dames étoient assemblées. Là, après leur avoir appris des nouvelles de Tiran, dont il les assura que l'incommodité n'auroit point de suites, Diofébo, à la priere de l'Empereur, fit le récit de tout ce qui s'étoit passé en Angleterre, aux nôces du Roi & de la Princesse de France. Il raconta ensuite le mariage de l'Infante de Sicile, & n'oublia pas le secours, que Tiran avoit donné au Grand-Maître de Rhodes. Toutes les Dames écouterent avec admiration de si beaux actes de Chevalerie; mais il n'y en eut aucune à qui ce récit fît plus de plaisir, qu'à l'Infante.

L'Empereur se rendit ensuite au Conseil, où Diofebo se mit en devoir de

l'accompagner;

l'accompagner ; mais ce Prince ne voulut jamais le permettre, & lui dit, que les jeunes Chevaliers ne devoient point abandonner les Dames. Après quelques momens de converſation, la Princeſſe demanda à l'Impératrice la permiſſion de paſſer dans une autre ſalle pour ſe promener ; ce qu'elle n'avoit point fait depuis long-tems, à cauſe du deüil de ſon frere. L'Imperàtrice y conſentit ; & l'Infante ſuivie de ſa compagnie entra dans une grande ſalle dont les murs étoient revêtus de jaſpe & de porphyre de différentes couleurs. Les fenêtres étoient de criſtal & le pavé ſemé d'étoiles rendoit un éclat merveilleux. Les tableaux placés dans les compartimens repréſentoient différentes hiſtoires de Bores, de Perceval & de Galas. On y voïoit l'avanture du thrône perilleux & la quête du Saint Graal. Le plafond étoit tout or & azur ; & les Statuës de tous les Princes Chrétiens, que l'on avoit placées autour de la ſalle, étoient d'or, avec la couronne ſur la tête & le ſceptre à la main. Le nom de chaque Prince ſe voïoit écrit en lettres latines dans un écu poſé ſur le piedeſtal, où l'on avoit auſſi gravé ſes armes.

En arrivant dans cette ſalle, l'Infan-

te s'éloigna un peu de ses Demoiselles pour s'entretenir en particulier avec Diofébo. Leurs discours roulerent presque tous sur Tiran, & le Chevalier s'apperçut aisément combien cette conversation étoit agréable à la Princesse. Aussi lui dit-il, qu'ils se trouvoient parfaitement heureux d'être dans un lieu où depuis si long-tems ils désiroient d'arriver. Nous sommes enfin parvenus, continua-t-il, à voir ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus aimable & de plus vertueux dans le monde. Tout ce que nous avons souffert, pour nous rendre ici, & tout ce que nous souffrirons dans la suite, ne nous afflige point. Le bonheur de vous voir nous en a déja consolés. Il ajouta, que Tiran n'étoit venu en Grece, que sur les merveilles qu'il avoit entendu raconter de sa beauté; que ni les prieres du Roi de Sicile, ni la Lettre de l'Empereur son pere ne l'avoient déterminé à ce voïage, qu'il ne l'avoit entrepris que dans l'espérance de la voir & de la servir, qu'elle seroit l'unique objet de tout ce qu'il entreprendroit dans cette guerre, & de tous les combats qu'il donneroit dans la suite. On croit aisément ce que l'on souhaite. La Princesse commençoit à n'être

pas

pas insensible au mérite de Tiran, elle ne douta point que ce discours ne fût véritable. Cette pensée la plongea dans une profonde rêverie, son cœur étoit partagé entre la joie & le dépit, il y avoit des momens où elle se reprochoit d'être trop sensible à ce qu'elle apprenoit, & malgré son silence on lisoit dans les changemens de son visage les mouvemens de son cœur.

Elle étoit dans cet état, lorsque l'Empereur sortit du Conseil. Il appella Diofébo dont la conversation lui plaisoit, & s'entretint avec lui jusqu'à l'heure du souper. En partant, le Chevalier s'approcha de l'Infante, & lui demanda si elle n'avoit rien à lui commander. La Princesse le prenant par le bras : Recevez cette embrassade, lui dit-elle, & faites-en part à Tiran. Diofébo rendit compte au Chevalier de tout ce qui s'étoit passé, après l'avoir embrassé d'abord de la part de la Princesse. Ce qu'il lui apprit, le rendit le plus content des hommes. Il reprit toute sa gaïeté, & soupa de bon appetit, attendant avec impatience le moment de pouvoir contempler à son aise celle qui tenoit son cœur en captivité.

La Princesse de son côté n'étoit pas tran-

tranquille. Après le départ de Diofébo, elle étoit si agitée & si inquiette qu'elle ne put demeurer à table avec l'Empereur. Elle sortit & passa dans son appartement suivie de la fille du Duc de Macédoine, son amie & sa confidente. Elle se nommoit Stéphanie, & étoit de même âge que l'Infante, qu'elle n'avoit point quitté depuis sa plus tendre enfance. La Princesse se voïant seule avec elle, lui conta tout ce que Diofébo lui avoit dit, & ne lui cacha point le penchant qu'elle se sentoit pour Tiran. Elle rappelloit sa bonne mine, sa politesse, son courage, ses grandes actions; elle se disoit que c'étoit pour elle seule qu'il étoit venu au secours de l'Empire, elle trouvoit mille raisons d'être sensible à son amour, elle se promettoit que cet amour feroit le bonheur de sa vie. Stéphanie la confirma dans cette idée. Leur conversation fut interrompuë par l'arrivée des autres Demoiselles, & de la Veuve Reposée, qui en qualité de nourrice de la Princesse, conservoit un grand crédit sur son esprit. On se retira, mais l'Infante ne ferma pas l'œil de toute la nuit & la passa à s'entretenir de Tiran avec Stéphanie.

Le lendemain matin Tiran sortit de

chez

chez lui vêtu d'un ſuperbe habit brodé. Une broderie de perles deſſinoit ſur ſon manteau cette deviſe, *une en vaut mille, & mille n'en valent pas une*. Il portoit à la main le bâton d'or de commandement, que l'Empereur lui avoit remis. Tous ceux qu'il avoit amenés avec lui, parens ou amis, habillés magnifiquement d'un brocard, ſoïe & argent, le ſuivirent & prirent avec lui le chemin du Palais. Lorſqu'ils furent arrivés à la grande porte, ils remarquerent deux grands vaſes d'or placés en dedans & en dehors plus hauts que le plus grand homme, & d'un poids ſi conſidérable, que cent perſonnes n'auroient pu les ébranler. L'Empereur avoit fait faire cette magnificence dans le tems de ſes proſpérités. Ils entrerent dans le Palais, & apperçurent des ours & des lions attachés avec des chaînes d'argent. De-là ils ſe rendirent dans une grande ſalle revêtuë d'albâtre.

Quoique l'Empereur ne fût pas encore habillé, dès qu'il fut inſtruit de leur arrivée, il ordonna qu'on fît entrer ſon Général. L'Infante le peignoit alors, & lui donna enſuite à laver, comme elle faiſoit tous les matins. Cette Princeſſe n'étoit couverte que d'une ſimple ro-

be brodée d'une herbe qu'on apelle *l'amour-vaut*, avec des lettres qui formoient cette devise, *mais non pour moi.* Lorsque l'Empereur fut habillé, il demanda à Tiran ce qu'il avoit senti la veille. Mon mal ne vient que du changement d'air, dit le Chevalier, celui de ce Païs me semble un peu vif pour nous autres Occidentaux. La Princesse prenant la parole & regardant Tiran avec un souris qui lui montroit qu'il avoit été entendu, lui dit : Chevalier, ce mal n'est dangereux que pour les Etrangers qui ne sçavent pas se gouverner. En même-tems l'Empereur sortit de son appartement, en s'entretenant avec le Général. L'Infante de son côté prit Diofébo par la main, & lui dit : Je n'ai pas dormi de toute la nuit ; ce que vous m'apprîtes hier ne m'a pas permis de fermer l'œil. Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, reprit Diofébo ; mais je suis charmé que vous aïez entendu ce qu'a dit Tiran. Comment, répondit la Princesse, croïez-vous donc les Grecques moins intelligentes que les Françoises ? Parlez si obscurément qu'il vous plaira, & comptez que nous vous entendrons parfaitement. Tant mieux, reprit le Chevalier,

nous

nous aurons plus de gloire à vivre avec des personnes aussi habiles. Vous l'éprouverez par la suite, continua l'Infante, & vous verrez si nous sçaurons juger de vos démarches.

Dans ce moment la Princesse appella Stéphanie & plusieurs autres Demoiselles pour tenir compagnie à Diofébo, & rentra dans sa chambre, où elle acheva de s'habiller. Tiran de son côté accompagna l'Empereur à Sainte Sophie où il le laissa, & revint au Palais, pour mener les Princesses à la Messe. Il trouva son cousin dans la grande salle au milieu de toutes les Demoiselles de l'Infante, d'un air aussi libre avec elles, que s'il eût passé toute sa vie dans cette Cour, & leur racontant les amours de Philippe avec la Princesse de Sicile. Lorsqu'elles apperçurent Tiran, elles le firent asseoir & l'environnerent jusqu'à l'arrivée de l'Impératrice. Elle parut couverte d'un habit de velours, & s'avanca d'abord pour demander à Tiran des nouvelles de sa santé. Un moment après l'Infante sortit de son appartement vêtuë d'une robe cramoisi, doublée de martres zibelines, avec les manches ouvertes. Elle avoit sur sa tête une petite couronne & beau-

coup de pierreries dans ses cheveux. Dans cet état, elle étoit belle comme le plus beau jour. Tiran donna le bras à l'Impératrice; car en qualité de Capitaine général, il avoit le pas sur tous les Seigneurs de la Cour, qui présenterent le bras à l'Infante; mais au défaut de celui de Tiran, elle n'en voulut point d'autre que celui de Diofébo. En allant à l'Eglise, ce Chevalier dit à la Princesse, qu'il étoit frappé du rapport qui se trouvoit entre leurs habits. En effet, Tiran étoit vêtu ce jour-là de couleur cramoisi comme l'Infante. Que je serois content, ajouta-t-il, si je plaçois ce manteau sur votre robe! En même-tems il arrêta le Général, & mit en effet leurs habits l'un sur l'autre. La Princesse lui demanda s'il avoit perdu l'esprit, de dire & de faire de semblables folies en présence de tout le monde; mais il l'assura que personne ne l'avoit ni vû, ni entendu, & qu'il étoit homme à dire le *Pater* à rebours sans que l'on s'en apperçût.

De là on arriva à l'Eglise, où l'Infante ne voulut pas entrer dans la Tribune avec l'Impératrice, sous prétexte qu'il y faisoit trop chaud; mais en effet, pour pouvoir regarder Tiran avec plus de facilité.

tilité. Les Ducs, les Comtes & les Marquis l'avoient placé au-dessus d'eux tous & fort proche de l'Autel. La Princesse le voïant toujours à genoux (car c'étoit ainsi qu'il entendoit la Messe entiere) lui envoïa par une de ses Demoiselles un des carreaux de brocard dont elle se servoit. L'Empereur lui sçut très-bon gré de cette attention. Tiran de son côté se leva pour recevoir le carreau ; & fit une profonde révérence à l'Infante, qui ne put jamais achever ses Heures, tant elle étoit occupée à examiner le Chevalier, dont la parure à la Françoise lui revenoit infiniment.

D'un autre côté Tiran vivement occupé des beautés de l'Infante, & se rappellant toutes les femmes qu'il avoit vûës, convenoit que jamais il ne pouvoit s'en trouver de plus belle & de plus accomplie. Ses beaux cheveux blonds rattachez en partie sur sa tête flottoient à grosses boucles sur un col dont la blancheur faisoit honte à la neige. Ses sourcils un peu arqués, ni trop épais ni trop noirs, paroissoient tracés au pinceau. Ses yeux ressembloient à deux étoiles plus brillantes qu'aucune pierre précieuse. Leur éclat se trouvoit mêlé de tant de grace & de

douceur, qu'il étoit impossible de ne pas leur rendre les armes. Son nés fin n'étoit ni trop grand, ni trop petit ; dans la plus juste proportion pour un visage formé de lys & de roses. Elle avoit les lévres aussi rouges que le plus beau corail & les dents de la plus grande blancheur. Ses mains petites & potelées, ses doigts longs & menus étoient accompagnés d'ongles si fort incarnats qu'on les eût soupçonnés d'être peints. Sa taille étoit grande & légere. En un mot la nature l'avoit doüée de toutes les perfections capables de charmer les yeux & de captiver les cœurs.

Après la Messe on retourna au Palais, où l'Empereur donna un grand repas en l'honneur de Tiran. Tous les Seigneurs qui se trouvoient alors à la Cour y furent invités. Le dîner fut suivi du bal, & d'une grande colation, après laquelle l'Empereur voulut monter à cheval, pour montrer la Ville au Capitaine. Tiran fut émerveillé des grands édifices & de la magnificence de cette Capitale de l'Empire. Au retour de la promenade, l'Empereur retint le Général à souper, & aïant ordonné qu'on avertît l'Infante de venir se mettre à table ; Mais, Seigneur, lui

lui dit Tiran, il me ſemble que ce titre d'Infante n'eſt pas juſte, puiſque la Princeſſe votre fille eſt héritiere préſomptive de l'Empire. Je ſçai que V. M. a une fille aînée qui a épouſé le Roi de Hongrie; mais comme par ſon Mariage elle a renoncé à tous ſes droits, & qu'on ne donne le titre d'Infante qu'aux filles de Rois, il me paroît que celui de Princeſſe conviendroit mieux à la belle Carméſine. L'Empereur trouva l'avis fort ſage, & ordonna que dorénavant on n'appelleroit plus ſa fille que Princeſſe.

On tint le lendemain un grand Conſeil ſur les opérations de la guerre. On y examina l'état des Troupes, celui des Finances & des Proviſions, & on prit ſur chacun de ces articles les arrangemens que le Général jugea néceſſaires. Au ſortir du Conſeil, il ſe rendit au Tribunal de Zafiro où ſe tenoit la Juſtice, & y préſida pendant tout le jour, écoutant les plaintes, & jugeant les conteſtations des Particuliers; ce qui n'étoit point encore arrivé, depuis que le Sultan & le Grand Turc étoient entrés dans l'Empire. Il fit enſuite pluſieurs Reglemens, tant pour ce qui regardoit la maiſon de l'Empereur, & le ſervice de ſa

personne & des Princesses, que pour la sûreté de la Ville. En très-peu de tems l'abondance & la tranquilité régnerent dans Constantinople; & le Peuple donna des loüanges infinies à Tiran pour le bon ordre qu'il avoit établi.

Son amour augmentoit chaque jour; mais sa passion étoit si respectueuse, qu'il n'avoit pas la hardiesse de témoigner à la Princesse ce qu'il ressentoit pour elle. Cependant son départ n'étoit differé que pour laisser aux chevaux que ses Vaisseaux avoient apportés, le tems de se remettre des fatigues de la mer, & pour débarquer les grains & les autres provisions dont ils étoient chargés. La Princesse l'aimoit trop elle-même, pour ne pas s'appercevoir de ce qu'il pensoit. Elle lui manda donc un jour par un Page, de se rendre chez elle très-peu accompagné, sur l'heure de midi, parce que tout le monde dormoit alors dans le Palais. A cette nouvelle Tiran se crut le plus heureux des hommes, & déclara à Diofébo qu'il ne vouloit être accompagné que de lui seul.

L'heure du rendez-vous arriva, & les deux Chevaliers aïant pris le chemin du Palais, se rendirent secrettement à l'appar-

tement

tement de la Princeſſe, qui charmée de leur exactitude, ſe leva pour les recevoir. En même-tems elle prit Tiran par la main & le fit aſſeoir à ſes côtés, tandis que Diofébo donnoit un bras à Stéphanie, & l'autre à la Veuve Repoſée, & les emmenoit d'un autre côté, afin qu'elles ne pûſſent entendre leur converſation. Alors la Princeſſe ſe trouvant tête à tête avec le Chevalier : Votre généroſité, lui dit-elle, avec l'air du monde le plus gracieux, m'engage à vous parler librement, ſans craindre que vous m'en ſçachiez mauvais gré, parce que mes intentions ſont trop pures & trop droites pour vous offenſer. Auſſi ne me conſolerois-je jamais, ſi votre courage vous conduiſoit à des malheurs que vous ne pouvez prévoir étant étranger dans ce Païs. Vous êtes venu à la priere du Roi de Sicile ; mais il n'aura pû vous dire les dangers auſquels vous allez être expoſé, parce qu'il les ignore. Pour moi je m'intéreſſe trop à ce qui vous regarde pour ne pas vous donner des conſeils ſalutaires qui pourront ſervir à vous acquerir une gloire immortelle juſques dans votre propre Païs.

Tiran interrompit la Princeſſe en cet

endroit, l'assurant qu'il étoit pénetré de reconnoissance pour l'interêt qu'elle daignoit prendre à ce qui le touchoit, & qu'il s'estimeroit trop heureux de pouvoir obéïr à ses ordres. Il la supplia ensuite de lui donner sa main à baiser, mais elle n'y voulut jamais consentir, ensorte qu'il fut obligé d'appeller Stéphanie & la Veuve Reposée, qui pour faire plaisir au Général, déterminerent la Princesse à lui accorder cette faveur. Cependant elle ne permit point qu'il baisât sa main par-dessus, ce qui marque quelque autorité ; mais elle l'ouvrit, & Tiran la baisa en dedans en signe d'amour.

Alors la Princesse continuant la conversation, lui donna les conseils qu'elle crut convenables à sa situation présente. Elle l'assura qu'elle s'estimeroit très-heureuse de lui devoir ses Etats, mais qu'elle seroit au désespoir s'il lui en falloit acheter la possession au prix du sang d'un Chevalier si fameux par toute la terre. Elle l'avertit ensuite lorsqu'il seroit arrivé à l'Armée, de se défier du Duc de Macédoine, ajoutant que c'étoit un homme cruel & jaloux, accoûtumé à la trahison & à la perfidie, & qui même

avoit

avoit la réputation d'avoir contribué à la perte du Prince ſon frere, & lui conſeillant de ſe conduire avec prudence, mais de ne rien négliger pour éviter les piéges qu'il ne manqueroit pas de lui tendre. L'arrivée de l'Impératrice interrompit la converſation & empêcha Tiran de répondre à la Princeſſe. On ſe leva, & l'Impératrice aïant propoſé de faire voir au Général le tréſor de l'Empereur, la Princeſſe qui en avoit toutes les clefs, les y conduiſit. Le Chevalier vit avec admiration les richeſſes immenſes qui y étoient entaſſées, en argent, en or & en pierreries; mais on peut aſſurer qu'il n'y trouva rien de ſi beau que Carméſine.

Toute la nuit ſuivante il ne fut occupé, que de ce que cette Princeſſe lui avoit dit; & dès que le jour parut, il ſe leva, & commanda deux Bannieres. L'une étoit verte, ſemée de cadenats * d'or, & ces mots au-deſſus:

La Letra qu'eſta primera
En el nombre d'eſta Pintura
La llave es con que Ventura
Cerrada tiene la poſtrera.

* La premiere lettre du mot de Cadenats eſt la

L'autre

L'autre étoit à fond rouge, avec un Corbeau en broderie, & cette Devise latine,

Avis mea, sequere me, quia de carne meâ, vel alienâ, satiabo te.

Ces paroles furent trouvées fort bonnes par l'Empereur, les Dames, & tous les bons Chevaliers. Tiran se rendit ensuite au Palais, résolu de voir la Princesse & l'Impératrice. Il entra dans la salle pendant leur dîner, & ôta le service au Grand Sénéchal, suivant le droit de sa Charge. Ensuite adressant la parole à l'Impératrice, il la supplia de décider une question, qui l'embarrassoit; sçavoir lequel étoit le plus honorable à un Chevalier, de bien mourir, ou de mal mourir, lorsque c'étoit une nécessité qu'il devoit subir, & que de plus il ne pouvoit parler. Quelle demande faites-vous à ma mere, reprit la Princesse? Personne n'ignore qu'il vaut mieux bien mourir. A ces mots Tiran frappa de ses mains sur la table, & dit entre ses dents, de façon qu'à peine il pouvoit être entendu: Cela

même que celle qui commence le nom de la Princesse Carméfine. Les Rébus étoient jadis fort à la mode dans les Joûtes & dans les Tournois.

arrivera

arrivera ainsi. En même-tems il sortit de la salle.

Tout le monde fut fort étonné du procedé de Tiran ; & les Princesses en instruisirent aussi-tôt l'Empereur, qui leur dit, qu'il appréhendoit beaucoup que le Chevalier n'eût quelque grande passion, ou qu'il ne fût fâché de se voir si éloigné de son païs, de ses parens, & de ses amis, ou bien qu'enfin il ne redoutât la puissance des Turcs, & les dangers ausquels il alloit être exposé. Quoi qu'il en soit, continua-t-il, qu'on ne parle à personne de ce qui est arrivé ; avant la nuit je sçaurai m'en éclaircir. En effet, aïant mis la tête à une fenêtre, qui regardoit sur la grande Place, & appercevant Richard, il l'appella, & le pria d'avertir le Général, qu'il l'attendoit pour aller à la promenade.

A l'arrivée de ce message, Tiran ne douta point que l'Imperatrice & sa fille n'eussent parlé. Il se rendit au Palais, monté sur une haquenée, & suivi d'un grand nombre de Chevaliers parés magnifiquement. L'Empereur monta aussi-tôt à cheval avec un grand cortége ; & l'on prit le chemin de Pera, qui n'étoit éloigné de la Capitale que de trois milles.

les. Dans cette promenade l'Empereur pria Tiran de lui confier le ſujet de ſon chagrin, l'aſſurant que ſi la choſe étoit en ſon pouvoir, il ſeroit bientôt conſolé. Mon attachement pour V. M. eſt ſi grand, lui répondit le Chevalier, que je n'aurai jamais rien de caché pour elle. Je vais donc lui obéïr, en découvrant à V. A. une choſe qui m'afflige ſenſiblement. J'ai vû l'Impératrice & la Princeſſe à table; & j'ai remarqué que la premiere pouſſoit un grand ſoupir, que j'ai attribué au regret qu'elle a de la perte du Prince. J'en ai été véritablement touché; & dès le moment j'ai fait vœu de n'avoir aucun repos, que je n'euſſe tiré vengeance de ceux qui ont méchamment répandu le ſang du glorieux Prince votre fils. Le bon Empereur prit cette défaite en païement. L'attachement que le Chevalier lui témoignoit, lui tira des larmes, & il ne manqua pas de le remercier de ſon amitié.

Pour chaſſer les idées triſtes dont il étoit occupé, Tiran fit tomber enſuite la converſation ſur des ſujets amuſans. Ils arriverent enfin à Pera, qu'ils trouverent ornée de ſuperbes Palais, & d'agréables Jardins. C'étoit une Ville d'un fort

fort grand commerce. Tandis que le Chevalier s'occupoit à l'examiner, l'Empereur lui dit : Capitaine, je veux vous apprendre combien cette Ville eſt ancienne. On lit dans l'Hiſtoire, qu'elle fut d'abord fondée par des peuples Païens & Idolâtres, qui, très-long-tems après la priſe de Troïe, furent enfin convertis à la foi Chrétienne par un brave & valeureux Chevalier mon Aïeul, nommé Conſtantin. Le pere de ce Conſtantin avoit été élû Empereur de Rome, & poſſédoit la Gréce entiere avec pluſieurs autres Païs, comme l'Hiſtoire le rapporte amplement. Saint Sylveſtre le guérit d'une grande maladie, & le fit Chrétien ; & en revanche ce Prince le fit Pape, & lui donna l'Empire de Rome, pour lui & pour l'Egliſe. Cette converſation les mena ſi loin, qu'ils ne rentrerent au Palais qu'à la nuit. Tiran accompagna l'Empereur juſqu'à la chambre de l'Impératrice, & après avoir pris congé de leurs Majeſtés, il ſe retira à ſon logement.

La Princeſſe étoit toujours frappée de ce qu'elle lui avoit entendu dire pendant le dîner ; & quoique l'Empereur lui eût rendu compte de la converſation qu'il avoit euë avec lui, elle n'en étoit pas plus

plus tranquille. Le lendemain matin aïant apperçu Diofébo à la Messe, elle l'appella, & le chargea de prier son Cousin de se rendre chez elle après le dîner, l'assurant qu'elle avoit plusieurs choses importantes, sur lesquelles elle souhaitoit de l'entretenir.

Tiran comprenant d'abord le dessein de la Princesse, fit acheter le plus beau miroir que l'on put trouver, & le cacha dans sa manche. Il courut ensuite au Palais avec son Cousin, & trouva l'Empereur qui s'entretenoit avec sa fille, & qui à l'arrivée des deux Chevaliers, fit venir les Instrumens. On dansa long-tems; ensuite l'Empereur s'étant retiré, la Princesse prit Tiran par la main, & le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre: Généreux Chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche; confiez-le moi, & soïez persuadé que je le partagerai. Madame, lui répondit Tiran, parlons, s'il vous plaît, de choses plus amusantes, que ne le peuvent être les passions d'un simple Chevalier tel que moi. Cependant, reprit la Princesse, il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fisse part, si vous me témoigniez la moindre curiosité. Se peut-il que vous me refusiez, moi qui

vous

vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus ? Madame, repliqua le Chevalier, vous me parlez de façon, que je ne puis me dispenser de vous obéïr. Je suis cependant très-assuré, que vous ne me faites des questions, que pour instruire l'Empereur de mes sentimens; mais de quelque maniere que la chose tourne, je prévois que cet entretien sera la cause de ma mort. Quoi, pensez-vous, lui dit la Princesse, que je voulusse pour quoi que ce fût réveler votre secret ? Vous me faites tort; parlez hardiment. Vous m'y forcez, Madame, repartit le Général; mais songez que vous l'ordonnez; & puisque vous voulez sçavoir ce que je sens, j'aime; & baissant les yeux, il se tut. Apprenez-moi donc, ajouta la Princesse, dont cette confidence acheva de piquer la curiosité, quel est l'objet de votre passion; & croïez que je vous servirai en tout ce qui dépendra de moi. Alors le Chevalier tira le miroir de sa manche, & le présenta à la Princesse: Le portrait que vous verrez, lui dit-il, peut seul me donner la vie, ou la mort. Que V. A. lui recommande de me traiter favorablement. La Princesse prit le miroir, & passa dans sa chambre avec empressement, dans la crainte

crainte & l'impatience de trouver le portrait de quelque femme dans cette boëte ; mais lorsqu'elle n'y apperçut que ses propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des sentimens que Tiran avoit pour elle. Ceux qu'elle avoit conçus elle-même pour ce Chevalier, se réveillerent à cette vûë. Elle admira la maniere ingénieuse, dont il s'étoit déclaré ; & cette surprise agréable lui causa une émotion, dont elle ne fut pas la maitresse.

La Veuve Reposée & Stéphanie la surprirent en cet état, & la trouvant ce miroir à la main, lui demanderent qui lui avoit fait ce beau présent. La Princesse lui raconta ce qui venoit de se passer, ajoutant qu'elle n'avoit jamais lû, ni entendu rien d'aussi galand. Elle se récria sur les graces des Etrangers, & avoüa qu'elle n'avoit jamais douté jusqu'alors, que tous les talens ne fussent réunis dans la Gréce, mais qu'elle étoit enfin obligée de convenir, que les autres Nations l'emportoient sur son Païs. Comment, dit la Veuve Reposée, quel train vous allez ! Un pied n'attend pas l'autre. Vous voilà déja toute émuë ; & vos regards brillans m'annoncent qu'il ne faudroit pas vous prier long-tems. Est-ce ainsi qu'il vous est permis

permis de regarder un homme que l'Empereur votre pere a reçu à son service presque pour l'amour de Dieu, & pour en débarrasser le Roi de Sicile? Voulez-vous pour un semblable avanturier exposer votre gloire & votre réputation, devenir la fable de l'univers & l'objet du mépris de tant de Rois & de Princes qui recherchent votre alliance? La Veuve Reposée étoit en train de prêcher; elle dit encore beaucoup de choses dures pour la Princesse & offençantes pour Tiran. La Princesse ne pouvant supporter ses reproches, la quitta pénétrée de dépit.

Elle passa dans sa garderobe les larmes aux yeux, & fut suivie de Stéphanie, qui lui dit qu'elle avoit tort de s'affliger. Quoi, lui répondit la Princesse! N'est-ce donc pas assez, que je sois soumise à l'autorité d'un pere & d'une mere? Faut-il encore essuïer les duretés de ma nourrice? Eh, que vous fera-t-elle, reprit Stéphanie? Vous empêchera-t-elle de danser, & vous interdira-t-elle les amusemens des personnes de votre âge, de votre rang & de votre sexe? Allez, continua-t-elle, il n'y a point de Dame, qui ne fasse vanité d'être aimée; & toutes suivent les loix de l'amour. Il n'y a de difference que dans la nature de cet

amour. Car il y en a trois especes : l'un est l'amour honorable. Lorsqu'un Infant, un Duc, un Marquis, un Comte fort en faveur, ou bien un Chevalier célébre aime une fille, elle tient à honneur, que tout le monde soit informé que c'est pour elle qu'il danse, qu'il joûte, ou qu'il livre un combat ; les belles actions de son Chevalier tournent à sa gloire. Si un Gentilhomme très-brave, & de bonne maison, aime une Demoiselle, & se fait aimer d'elle à force de présens, c'est l'amour profitable : mais il ne me plaît pas : aussi n'est-il pas de plus longue durée que le profit. Mais il y a une troisiéme sorte d'amour. Lorsqu'une fille sensible au mérite d'un Chevalier aimable, écoute ses discours passionnés, de quelle douceur son cœur n'est-il pas rempli ? Que s'ils peuvent aller plus avant, & qu'ils puissent passer une grande nuit d'hyver dans un bon lit bien parfumé, & entre deux draps bien blancs ; c'est-là ce que l'on peut nommer l'amour délectable, & celui que je préférerois aux deux autres. Ce discours fit sourire la Princesse & dissipa une partie de son chagrin. Mais, Madame, ce n'est pas encore là tout, ajouta Stéphanie, il y a encore trois articles de

soi

foi dont je vois qu'on n'a pas eu soin de vous instruire. Nous sommes heureuses que les hommes les ignorent aussi, sans cela il leur seroit bien plus aisé de venir à bout de nous. Sçachez, Madame, que nous sommes toutes envieuses & avares, que nous aimons la bonne chere, & que nous avons du tempéramment. Je croi que toutes les autres sont faites sur cet article comme moi. Un homme doit s'attacher & connoître celle de ces inclinations qui domine dans sa Maîtresse. Stéphanie étoit en beau train, & la Princesse ne se lassoit point d'écouter; mais l'Impératrice la fit appeller, ce qui rompit cette conversation.

Le lendemain Tiran pria son Cousin de se rendre chez la Princesse, afin de sçavoir ce qu'elle pensoit du miroir. Le Chevalier la trouva qui entendoit la Messe. Lorsqu'elle fut finie, il approcha d'elle; & sur ce qu'elle lui demanda ce que faisoit son Cousin, il lui répondit simplement, qu'il étoit allé donner les audiences. Si vous sçaviez, ajouta la Princesse, la belle plaisanterie qu'il me fit hier; mais je compte bien la lui rendre. Ah! Madame, lui dit Diofébo, ce n'est point ici un jeu. Tiran vous adore, & son cœur

est embrasé de la flamme la plus ardente. Ce feu-là, dit la Princesse, a plus de fumée que de chaleur : lorsque nous brûlons nous autres, c'est d'un feu qui a bien plus d'ardeur, quoiqu'il fasse moins de fracas. Ils continuerent encore quelque tems cette conversation, dans laquelle Diofébo crut voir que la Princesse craignit seulement que l'on ne s'apperçût de la passion de Tiran. Diofébo alla sur le champ en rendre compte à son Cousin, & dès qu'ils eurent dîné, ils monterent ensemble au Palais. Stéphanie les vit arriver, & courut en avertir la Princesse, qui passa dans sa chambre pour les recevoir. Tiran la salua en entrant avec le plus profond respect. Elle le reçut avec beaucoup de froideur, & à peine répondit-elle à son salut. Le Chevalier surpris d'un accüeil si froid, s'approchant d'elle avec précipitation : Eh, Madame, lui dit-il d'une voix basse & étouffée par la douleur, quelle peut-être la cause du chagrin que je vois sur votre visage ? Tiran, lui dit la Princesse, il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi. Sans respect pour mon rang, ni pour la dignité de l'Empereur mon pere, sans reconnoissance pour les bontés dont il vous accable,

cable, sans égard pour ma réputation, vous osez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle passion! Si on vient à la soupçonner, que dira-t-on de moi; quelle idée en aura-t-on? Il faut pour prévenir un tel malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre crime à l'Empereur mon pere; & que je prouve par-là à tout l'Empire, que si par mes bontés j'ai eu le malheur de vous inspirer une audace criminelle, du moins je n'ai pas eu la foiblesse de vous la pardonner.

A ces mots la Princesse se leva pour passer dans une autre chambre: Tiran la suivant avec précipitation, l'arrêta par sa robe, en la supliant de l'écouter. Stéphanie & Diofébo joignirent leurs prieres aux siennes, & la forcerent de se rasseoir. Ah, Madame, dit le Chevalier en se jettant à ses pieds, vous ignorez quelle est la force de l'amour; votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels sont les effets de cette passion qui est le lien de toute la nature, qui égale tout, & à qui tout obéit. Non, Madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois, mon esprit & mon amour vont pour vous jusqu'à l'adoration. Si la violence de cet amour m'a

porté à quelque action qui vous ait déplu, pardonnez-la à ce même amour. Mais je vois que vous êtes inéxorable. Eh bien, Madame, il faut vous satisfaire; il faut cesser de vous offenser. Il faut éteindre dans mon sang un amour qui vous irrite, & qui ne peut finir qu'avec ma vie. Ce jour sera le dernier où je vous importunerai. Votre beauté vous fera mille adorateurs, dont le rang, dont le pouvoir, dont les exploits surpasseront les miens; mais il n'en sera point qui vous aime, qui vous adore avec une passion si violente, & si respectueuse. Adieu, Madame, songez quelquefois à un homme dont votre seule rigueur aura causé la mort. Je veux que mon tombeau en instruise l'univers. Je veux que l'on grave dessus: *Cy gît Tiran le Blanc, qui mourut par trop aimer.*

En achevant ces paroles Tiran se leva avec précipitation, & se retira suivi de Diofébo. La Princesse frappée de l'état où elle l'avoit vû sortir, demeura plongée dans la douleur. Elle craignit les suites du désespoir qu'elle avoit vû dans ses yeux. Ah, ma chere Stéphanie, s'écria-t-elle le visage couvert de larmes, je ne le verrai plus! Il va mourir. Je connois

son

son courage & la violence de son amour. Ne m'abandonnez pas dans cet état cruel, prévenez ce malheur. Vous seule pouvez me secourir. Allez le trouver, découvrez-lui mes sentimens, instruisez-le de ma douleur; faites cesser son désespoir, qu'il vive; ma chere Stéphanie, qu'il espere, mon sort & le sien sont entre vos mains: je m'abandonne à vous.

Stéphanie touchée des larmes de la Princesse, prit avec elle une fille, & passa chez Tiran, dont le logement étoit voisin du Palais. En y arrivant, elle le vit dans un désordre qui annonçoit le plus violent désespoir. Diofébo tâchoit en vain de le modérer; elle ne douta point qu'il ne se préparât à mourir. Elle se mit donc à genoux, & lui dit: Ah! qu'allez-vous faire, Tiran? Hé quoi! Voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma Maitresse vous a dites? Ignorez-vous le caractere des femmes? Croïez-vous qu'il leur soit permis de laisser paroître leurs vrais sentimens? Faut-il vous abandonner ainsi à la fureur? Oubliez ce que la Princesse vous a dit, elle-même vous en conjure; c'est par ses ordres que je viens vous en assurer. Dès que le Chevalier apper-

 çut

çut Stéphanie dans cet état, il s'alla mettre à ses pieds. Il la respectoit comme Demoiselle de la Princesse, & elle étoit digne des plus grands égards par son mérite & par sa naissance. Elle étoit niece de l'Empereur & fille du feu Duc de Macédoine, le premier de tout l'Empire Grec. Non, lui dit-il, ma chere Stéphanie, non, n'esperez pas me tromper; mes maux sont à leur comble; mon cœur ne peut plus en supporter le poids; la mort n'a rien de terrible pour moi; elle va les finir. Je meurs pour la plus belle & la plus respectable Princesse de l'univers. Cette mort me couvrira de gloire. Cessez de me flatter d'une espérance qui ne serviroit qu'à prolonger ma vie, pour la rendre plus malheureuse.

A peine la Princesse avoit-elle vû partir Stéphanie, que sa douleur & son inquiétude redoublerent. Bientôt elle ne fut plus maitresse d'elle-même; & se couvrant d'un voile qui la cachoit toute entiere, elle prit avec elle Plaisir de ma vie, une de ses filles, en qui elle pouvoit se fier, & descendant par un escalier dérobé au Jardin du Palais, elle le traversa sans être reconnuë, en sortit par une porte secrette, & se rendit chez Ti-

tan.

tran. A peine l'apperçut-il, qu'il courut se prosterner à ses pieds le visage couvert de larmes, & sans pouvoir prononcer une parole. La Princesse ne put résister à ce spectacle; elle tomba aussi à terre, en lui disant : Chevalier, si mes discours vous ont blessé, pardonnez-les moi, je vous le demande, perdez-en le souvenir, que mon repentir les efface de votre mémoire.

Ces paroles pénétrerent Tiran de la joïe la plus vive ; à peine put-il la supporter. Il protesta à l'Infante qu'elle seroit toujours la maitresse de son sort, & qu'il la regarderoit comme sa Souveraine. Alors Stéphanie prenant la parole, dit à la Princesse : Madame, il faut que vous accordiez un gage à ce Chevalier, pour sceller la paix que vous venez de faire ; je lui ai promis que s'il obéissoit à vos ordres, vous lui permettriez de baiser vos cheveux. Non-seulement les cheveux, reprit la Princesse ; mais les yeux, & le front, s'il me promet foi de Chevalier, de ne rien entreprendre sur lui-même. Tiran le promit ; & tout ce qu'il souffroit fut converti en joïe, & en félicité. Alors la Princesse retourna promtement au Palais ; & repassant par le Jardin,

din, elle rentra dans ſon appartement, ſans que perſonne eût eu aucune connoiſſance de ſa ſortie.

Tiran n'étoit cependant pas tellement occupé de ſon amour, qu'il ne pensât auſſi au ſujet pour lequel il étoit venu en Gréce, & aux moïens de délivrer l'Empire du joug des Infidéles. Ce jour-là même l'Empereur reçut des nouvelles, qui engagerent encore le Général à preſſer ſes préparatifs. Un homme envoïé de l'Armée lui avoit rapporté, que depuis peu de jours le Duc de Macédoine, qui commandoit les Troupes Impériales, s'étoit laiſſé engager mal-à-propos dans une embuſcade, qui lui avoit été dreſſée par les ennemis; que toute l'Armée avoit été défaite, & qu'on avoit perdu douze mille hommes dans ce combat; que cependant le Duc voïant la bataille perduë, avoit pris la fuite, ſuivi de tous ceux qui avoient pû l'imiter, & s'étoit jetté dans la Ville de Pellidas; que les Maures l'y avoient ſuivi, & avoient mis le ſiége devant la Place; qu'à cette nouvelle le Sultan avoit pris le titre d'Empereur de Gréce, & qu'il s'étoit rendu au ſiége avec le Grand Turc, & tous les Rois venus à leur ſecours; qu'au reſte il n'y avoit des vivres

vivres dans la Ville que pour six semaines au plus, & que ce terme arrivé, le Duc & tous ceux qui l'avoient suivi, seroient obligés de se rendre aux Infidéles.

L'Empereur communiqua ces mauvaises nouvelles au Général, qui sur le champ fit publier que toutes les Troupes se tinssent prêtes à partir dans six jours. Pour lui, dès que la nuit fut venuë, il sortit de la Ville accompagné seulement de deux guides qui connoissoient parfaitement le Païs, & arriva le lendemain à midi dans une grande plaine, que l'on appelloit *la bonne Vallée.* Elle étoit remplie de bestiaux que l'on y avoit rassemblés de toutes parts dans la crainte des Ennemis. Tiran fit prendre toutes les jumens qui s'y trouverent, & les aïant fait attacher l'une à l'autre, il en confia la conduite à deux cens hommes, à qui il ordonna de suivre le chemin du Camp des Maures. Pour lui il revint à Constantinople, où il arriva le cinquiéme jour de son départ.

Le lendemain il fit faire la revûë des Troupes, les Processions & la Bénédiction des bannieres; après quoi tout le monde monta à cheval, & se mit en marche. La banniere de l'Empereur sortit la pre-

premiere & fut suivie de celle qui portoit la devise de ce Prince. C'étoit la Tour de Babylone en broderie d'argent, d'où sortoit une épée portée par un bras armé sur un champ d'azur, avec ces mots écrits en lettres d'or, *la fortune est mienne.* Toute la maison de l'Empereur accompagnoit cette banniere. LeDuc de Pera marchoit après cet Escadron avec sa Troupe. Il étoit suivi des Ducs de Babylone & de Sinopoli, des Marquis de S. Marc, de Pescaire & de celui de Montferrat, des Comtes de Malatesta & de Vintimille Siciliens, & de plusieurs autres Comtes, Vicomtes & Capitaines, qui parurent à la tête de leurs Compagnies toutes bien armées. Il y eut quatre-vingt trois mille Combattans, divisés en quarante-huit Escadrons qui passerent en revûë ce jour-là devant l'Empereur & devant les Dames. Tiran mettoit tout en ordre, n'aïant que les jambes & les bras d'armés, & portant une simple cotte-de-mailles, & par-dessus un manteau Impérial. Sa Troupe parut la derniere avec les deux bannieres, des cadenats & du corbeau.

Lorsque toutes les Troupes eurent défilé, l'Empereur appella le Capitaine,

&

& lui dit de ne point partir ſans lui parler. Il monta donc au Palais ; mais aïant trouvé ce Prince occupé dans ſon cabinet avec ſon Sécretaire, il ne jugea pas à propos de l'interrompre. La Princeſſe qui l'apperçut, l'appella, & lui dit : Je vois bien que votre départ eſt certain ; je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il me faſſe la grace de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Tiran ſe mit à ſes genoux, & lui baiſa la main ; & la Princeſſe continuant à lui parler : Demandez-moi, Tiran, avant votre départ tout ce que vous voudrez, lui dit-elle, & comptez que vous ne ſerez point refuſé. V. A. eſt unique en tout genre comme le Phenix, lui répondit le Chevalier. Je ſçai bien ce que je demanderois ; mais vous ne voudriez pas me l'accorder. Cette choſe-là ſeule que je déſire en ce monde, & qui me raviroit au ciel, me ſera certainement refuſée, ainſi je n'en parlerai point. Capitaine, reprit la Princeſſe, quoique je n'aïe pas été en France, j'entens bien votre langage, mais je ne ſçai ſi vous entendez le mien ; je ne prétends pas aller ſi vîte, j'ai voulu vous dire ſeulement que ſi vous avez beſoin des tréſors de mon pere, j'en

j'en ſuis la maîtreſſe comme vous ſçavez, & j'en puis diſpoſer ſans qu'il le ſçache. Non Madame, dit Tiran, c'eſt une autre faveur que je voudrois obtenir. Voïons donc ce que c'eſt, dit la Princeſſe, & ſi je puis vous l'accorder, mon honneur ſauf, je ne vous refuſerai rien. Je ne vous demande rien autre choſe, répondit Tiran, que la chemiſe que vous avez actuellement & la faveur de l'ôter moi-même de deſſus le corps divin qu'elle couvre. Sainte Marie, s'écria la Princeſſe ! eh que demandez-vous là ? La chemiſe, les habits, les diamans & tout ce que je poſſede je veux bien vous les donner ; mais pour la permiſſion de l'ôter, c'eſt autre choſe, vos mains n'iront point en lieu où jamais main d'homme n'a été. En même-tems elle paſſa dans ſa chambre, ôta ſa chemiſe & en remit une autre. Enſuite elle revint dans la grande ſalle où prenant Tiran en particulier, elle lui donna la chemiſe, qu'elle baiſa pluſieurs fois auparavant. Le Chevalier la reçut avec une extrême joïe, & pria les Demoiſelles de la Princeſſe, au cas que l'Empereur le fît appeller, de dire qu'il étoit allé prendre ſes armes afin d'être plutôt en état de partir.

En

En effet, il acheva de s'armer tandis que son Cousin Diofébo & Richard mettoient les soubrevestes brodées, qu'ils avoient fait faire. Tiran mit par-dessus ses armes la chemise qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de soïe avec de grandes rayes couleur de feu, sur lesquelles il y avoit des ancres brodées, & ces mots, *qui est bien, qu'il s'y tienne*. Du reste, elle étoit brodée par compartiment; les manches en étoient fort grandes, & pendoient jusqu'à terre. Tiran releva la droite sur son épaule, & la gauche jusqu'au milieu du bras, l'attachant avec une cordeliere d'or : au-dessus étoit un S. Christophe portant l'Enfant Jesus, d'un ouvrage très-riche.

Dans cet état les trois Chevaliers allerent prendre congé de l'Empereur & des Dames. Ils le trouverent qui attendoit son Général à dîner. Dès qu'il l'apperçut en cet équipage : Eh, mon Dieu, Général, lui dit-il, quelle soubreveste avez-vous là ? Si V. M. en sçavoit toutes les proprietés, répondit Tiran, son étonnement cesseroit. La Demoiselle qui me l'a donnée en partant de mon Païs, est la plus belle & la plus accomplie de l'Univers; la Princesse & les

les Demoiſelles de la Cour me le pardonneront. Il eſt vrai, dit l'Empereur, que jamais Chevalier n'acheva de grande entrepriſe ſi l'amour ne le ſoutenoit. Je jure à V. M. ajouta Tiran, qu'au premier combat nos amis & nos ennemis la remarqueront bien.

Après quelques diſcours ſemblables l'Empereur ſe mit à table, & fit placer le Capitaine à ſes côtés, avec l'Impératrice & la Princeſſe. Les deux Chevaliers qui l'accompagnoient, mangerent avec les Dames & les Demoiſelles. Après le dîner l'Empereur paſſa dans une chambre où toute la Cour le ſuivit. Là après avoir recommandé au Général ſa gloire, ſon repos, & le ſalut de l'Empire, il lui remit ſes ordres pour le Duc de Macédoine, le Grand Connétable & tous les autres grands Officiers de l'Armée. Tiran les reçut à genoux & baiſa la main de l'Empereur, pour prendre congé de lui. Il rendit enſuite le même devoir à l'Impératrice & à la Princeſſe. Il ſortit enfin ſuivi de Dioſébo & de Richard; & montant à cheval, après avoir fait la révérence à l'Empereur & aux Dames qui s'étoient mis aux fenêtres pour les voir partir, ils prirent le chemin de l'Armée,

accom-

accompagnés de tous les regards & des vœux qu'on faisoit au Seigneur pour qu'il leur accordât la victoire. La Princesse eut toujours ses beaux yeux attachés sur Tiran jusqu'à ce qu'elle l'eut perdu de vûë. Alors elle se mit à pleurer, & toutes ses Demoiselles l'imiterent.

Peu de jours après le Général arriva avec toute son Armée à une lieuë du Camp des Maures & de la Ville de Pellidas dont ils faisoient le siége. Ceux qui défendoient cette Place, pressés par les efforts des Infidéles, & se voïant hors d'état de leur résister étoient alors sur le point de se rendre; mais lorsqu'ils apprirent l'arrivée du secours, ils changerent bien-tôt de pensée & ouvrirent avec joïe leurs portes à leurs libérateurs. Le Capitaine entra de nuit & sans bruit dans la Ville, afin que les ennemis ne fussent point avertis de sa venuë. Cependant elle ne put être si secrette qu'ils n'en eussent le vent. Ils sçurent en général qu'il étoit arrivé du secours aux Assiégés, sans pouvoir deviner s'il étoit nombreux ou médiocre. Le Grand Turc en donna avis au Sultan, lui conseillant de prendre en cette occasion les mesures les plus convenables Mais ce Prince vain enflé de

ſes proſpérités, & comptant déja ſes ennemis vaincus & défaits, mépriſa ces ſages conſeils & ne prit aucunes précautions contre la ſurpriſe.

Tiran profita de cette ſécurité des Infidéles, dont il fut informé par ſes eſpions. Après avoir donné à ſes Troupes un jour de repos, qu'il emploïa lui-même à reconnoître le Camp des Maures, il ordonna que tout le monde ſoupât de jour, & que les chevaux fuſſent ſellés, & les Chevaliers armés prêts à partir à l'entrée de la nuit. Lorſqu'elle fut venuë, le Général fit ſortir de la Ville toutes ſes Troupes qu'il rangea en bataille, laiſſant trois mille hommes de pied pour l'arriere-garde, avec les jumens qu'il avoit raſſemblées, comme nous l'avons dit, avant ſon départ de Conſtantinople, & qu'il deſtinoit à l'uſage qu'il en fit en cette occaſion. Enſuite il marcha aux Ennemis.

Lorſqu'il fut à portée de leur Camp, il fit ouvrir les Gendarmes par la droite & par la gauche, afin de laiſſer un paſſage libre aux jumens, qu'il avoit partagées en deux troupes, & les fit conduire en même-tems par les gens de pied, l'une vers le quartier du Sultan, l'autre du côté qu'occupoit le Grand Turc. Dès que

que les chevaux du Camp les ſentirent, l'un ſe détacha, l'autre arracha ſon licol ; tous emporterent les piquets pour courir de ce côté-là. En un inſtant le déſordre ſe mit dans toute cette grande Armée. Alors Tiran jugeant qu'il étoit tems de donner, vint attaquer le Camp d'un côté, tandis que le Duc de Pera marchoit de l'autre. Ils invoquerent le grand Chevalier Monſeigneur S. George ; & dans le moment les Maures furent chargés de toutes parts. On en fit un carnage épouvantable. Aux cris des mourans le Grand Turc ſortit de ſa tente & montant ſur le plus vîte de ſes chevaux, abandonna ſon Camp aux Chrétiens. Le Sultan en fit de même & s'enfuit ſuivi des débris de toute l'Armée.

Cette Bataille fut une des plus ſanglantes qui jamais ſe fût donnée en Gréce. Tiran pourſuivit les Ennemis pendant trois lieuës ſans faire d'abord aucun quartier, juſqu'à une riviere ſur laquelle il y avoit un pont de bois. Le Sultan le paſſa avec ſa troupe, & le fit rompre après lui, pour ôter aux Chrétiens le moïen d'aller plus avant. Ainſi tout ce qui ſe trouva en deçà de la ri-

viere demeura à la merci du Vainqueur. Plusieurs furent tués, d'autres se noïerent en voulant tenter le passage à la nage. Le reste fut fait prisonnier. Quatre mille Turcs s'étoient retirés sur une haute montagne, déterminés à se défendre. Tiran les y fit investir par ses gens de pied, & dès la nuit suivante ces troupes qui se voïoient sans vivres & sans espérance de secours, se rendirent à discretion.

Tiran de son côté, après avoir partagé à toute l'Armée les richesses immenses, qui se trouverent dans le Camp des Maures, partit à la tête de seize cens chevaux, & alla reprendre plusieurs Villes & Châteaux dont les Infidéles s'étoient emparés.

Le jour même qui suivit le combat, Tiran avoit fait partir Diofébo à la tête d'un gros détachement deCavalerie & d'Infanterie pour aller conduire les prisonniers à Constantinople. Lorsqu'il approcha de cette Ville, tout le monde en sortit & vint au-devant de lui. L'Empereur luimême se mit aux fenêtres avec toutes les Dames, pour voir arriver les prisonniers. Ils étoient au nombre de huit mille trois cens, & marchoient deux à deux, traînans

nans les bannieres du Sultan & des autres Princes vaincus. Ils se rendirent ainsi à la grande Place, où Diofébo les quitta, après avoir donné les ordres nécessaires pour qu'ils fussent mis sous bonne garde. Il monta ensuite au Palais, & fit la révérence à l'Empereur & aux Princesses qui l'accablerent de caresses & de complimens. L'Empereur le fit désarmer en sa présence, & de peur qu'il ne s'enrhumât, lui donna une de ses propres robes brodée d'or & de perles. Ensuite il le fit asseoir, & voulut qu'il lui racontât en présence de toutes les Dames, ce qui s'étoit passé depuis le jour de leur départ. Il est aisé de s'imaginer que Diofébo n'oublia rien de ce qui pouvoit faire honneur à Tiran & servir à rehausser sa gloire. La joïe de l'Empereur fut extrême, & si l'Impératrice parut satisfaite, la Princesse le fut encore plus. Diofébo fut servi ce soir-là par les Demoiselles mêmes des deux Princesses. Après le souper l'Empereur donna la main à sa fille ; l'Impératrice de son côté donna le bras au Chevalier, & il fut conduit de la sorte à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Alors il se mit à genoux pour remercier leurs Majestés de l'honneur

qu'elles lui faisoient, & toute la Cour se retira pour lui laisser prendre quelque repos. Le lendemain l'Empereur compta les prisonniers, & tira de son trésor quinze ducats pour chacun, qu'il remit à Diofébo, avec ordre de les donner au Général.

Lorsque la Princesse s'imagina que rien ne l'arrêtoit plus à Constantinople, elle lui fit dire de venir la trouver dans sa chambre; ce qu'il souhaitoit avec passion, sur tout de parler à Stéphanie aux charmes de laquelle son cœur n'avoit pû résister. Dès que la Princesse le vit entrer : Mon frere, lui dit-elle avec vivacité, quelles nouvelles m'apportez-vous de ce bon Chevalier sans peur, que j'ai plus d'envie de voir que toutes les choses du monde? Je suis sûre qu'il pense souvent à moi, mon amour me le persuade. Ah! Madame, répondit Diofébo, si ce Chevalier entendoit ces paroles il se croiroit transporté au neuviéme ciel. Qu'il se tiendroit bien païé de tout ce qu'il souffre pour vos interêts, car vous êtes le seul objet de toutes ses actions; le jour, la nuit, au milieu des plus grands périls, dans les plus grandes fatigues il ne pense qu'à vous, il n'invoque que

vous,

vous, vous occupez ſans ceſſe ſon cœur & ſon eſprit.

La Princeſſe écoutoit Dioſébo avec un extrême plaiſir, lorſque Stéphanie interrompant le Chevalier : Vous avez aſſez parlé, lui dit-elle ; écoutez-moi donc à mon tour. Enſuite adreſſant la parole à la Princeſſe : Dites moi, je vous prie, Madame, qui mérite mieux d'être Empereur que Tiran ? Quel autre eſt plus digne de l'honneur de vous épouſer ? Vous avez votre bonheur ſous la main ; & vous refuſez de le prendre ! Un tems viendra que vous vous en repentirez. Ce n'eſt ni pour vos biens, ni pour votre naiſſance, ni pour votre rang que Tiran vous aime, c'eſt votre ſeule perſonne, ce ſont vos ſeules perfections qui le touchent. L'Empereur votre pere n'a d'autre déſir que de vous voir bien mariée ; où pourriez-vous trouver dans tout l'Univers quelqu'un qui l'égale ? Aimable, jeune, brave entre les plus braves, prudent, libéral, amoureux ; il poſſede toutes les vertus. Si Dieu m'avoit fait Carméſine fille de l'Empereur, & vous Stéphanie, je vous jure que je ne lui refuſerois rien : Oüi, s'il levoit ma robe, je leverois la chemiſe. Si vous épou-

ſez quelque Etranger, il vous traitera peut-être plus en eſclave qu'en épouſe. Si vous prenez un mari parmi vos Sujets, ſur qui jetterez-vous les yeux ? Sur le Duc de Macédoine mon beaupere ? Il eſt le premier de l'Empire ; mais il faut que je vous parle contre lui. Vous connoiſſez ſon humeur, il aura envie de dormir lorſque vous voudrez cauſer, il ronflera lorſque vous voudrez rire. Prendrez-vous le Duc de Pera ? Son âge s'accorde trop peu avec le vôtre. Croïez-moi, Madame, il n'y a que Tiran qui ſoit votre fait. Il ſçaura gouverner, défendre & augmenter votre Empire. Il ne dormira pas lui, & ſi toutes les nuits il ne vous fait chercher tous les coins de la chambre, vous vous en prendrez à moi. La Princeſſe aïant interrompu ce diſcours par un grand éclat de rire. Dioſébo adreſſant la parole à Stéphanie : Et vous, lui dit-il, ſi Tiran étoit aſſez heureux pour épouſer la Princeſſe, de qui voudriez vous faire le bonheur ? Moi, dit Stéphanie ? En ce cas-là je prendrois le plus proche parent de Tiran. Adorable Stéphanie, s'écria Dioſébo avec précipitation, c'eſt donc moi que ce bonheur regarde, & mon amour m'y donne encore

re plus de droit que la parenté ; mes ſentimens pour vous ne le cedent point à ceux de Tiran pour votre divine Princeſſe ; daignez m'accepter pour votre eſclave, & accordez-moi un baiſer pour arrhes de mon engagement.

Ce que vous demandez là, répondit Stéphanie, ne ſe peut faire que par l'ordre de la Princeſſe de laquelle je dépends depuis mon enfance, & ſurtout en ſa préſence. Alors Diofébo ſe mit aux genoux de la Princeſſe, & la pria plus dévotement qu'il n'auroit fait aucune Sainte du Paradis : mais il avoit beau prier ; Carméſine étoit inéxorable : O cœur endurci, ô cœur de rocher, s'écria Stéphanie, que rien n'a jamais pû toucher ! je te verrai quelque jour adouci, le brave Tiran m'en fera raiſon.

Mon frere Diofébo, dit alors la Princeſſe, demandez-moi des choſes raiſonnables, mais n'eſperez pas que je me prête jamais à de pareilles demandes. Ils s'entretenoient de la ſorte, lorſque l'Empereur fit appeller Diofébo, & lui donna ſes derniers ordres, pour ſe rendre inceſſamment au Camp.

Cependant ceux qui faiſoient la garde du côté de la mer, donnerent avis à l'Empereur

pereur, qu'il paroiſſoit cinq gros Vaiſſeaux du côté du Levant. Sur cette nouvelle ce Prince retint Dioſébo ; & apprehendant quelque ſurpriſe de la part de la Flote Génoiſe, il fit embarquer beaucoup de Troupes ſur tous les Bâtimens, qui ſe trouverent dans le port. Mais cette précaution n'étoit pas néceſſaire ; car un moment après on ſçut que ces cinq Vaiſſeaux étoient envoïés par le Grand-Maître de Rhodes. Le bon Prieur de ſaint Jean débarqua en effet, ſuivi de pluſieurs Chevaliers de la Croix-Blanche. Dioſébo étoit ſur le bord de la mer, à la tête des Troupes rangées en bataille. Ils ſe reconnurent avec plaiſir, & monterent enſemble au Palais, où l'Empereur les reçut ſur ſon trône. Le Prieur le ſalua, & mettant un genoüil en terre, lui dit : Que le Grand-Maître aïant appris que Tiran étoit ſon Général, il lui envoïoit deux mille hommes, païés pour quinze mois, pour ſervir l'Empereur ſous ſes ordres. L'Empereur charmé de ce ſecours, embraſſa le Prieur, & donna ordre de le loger & de le défraïer. On leur laiſſa quatre jours de repos ; après quoi ils partirent accompagnés de Dioſébo, & prirent le chemin de l'Armée.

Ils

Ils n'en étoient éloignés que de cinq lieuës, lorſqu'ils apprirent, que Tiran faiſoit le ſiége d'une Place très-forte. Cette nouvelle leur fit hâter leur marche; & ils arriverent au moment que le Général jugeant la bréche en état, fit donner l'aſſaut. Tiran courut un grand danger en cette occaſion; car s'étant approché trop près des murailles, une poutre lui tomba ſur la tête, & le renverſa. Ses gens animés par Richard, le retirerent du foſſé avec beaucoup de peine; mais cet accident ne l'empêcha point de retourner un moment après à l'attaque. Les Maures réduits au déſeſpoir, vendirent leur vie bien cher à pluſieurs Chrétiens; mais ils ſuccomberent enfin. Les Chevaliers de Rhodes arrivés ſi à propos, ſe diſtinguerent en cette rencontre. La Place fut emportée d'aſſaut, & toute la Garniſon paſſée au fil de l'épée.

Après cette victoire, le Prieur de ſaint Jean, & tous les Chevaliers de ſa ſuite, vinrent faire la révérence à Tiran, qui les aſſura, qu'il étoit infiniment ſenſible aux attentions du Grand-Maître. On laiſſa la Place à la garde des habitans mêmes, que les Turcs avoient ſi fort maltraités, qu'on n'appréhendoit pas qu'ils eussent

eussent envie de retourner sous leur domination. On reprit ensuite le chemin du Camp, où l'on donna aux Troupes quelques jours de repos. Tiran fit distribuer aux Troupes l'argent que l'Empereur lui avoit envoïé pour sa part de la rançon des prisonniers.

Cependant quoique dans la derniere rencontre les Ennemis eussent perdu plus de cinquante mille hommes, tués ou faits prisonniers, ils résolurent de tenter encore une fois le hazard d'une bataille. Dans ce dessein, ils se rapprocherent du Pont, que le Sultan avoit fait rompre lorsqu'il prit la fuite ; ensorte que les deux Armées n'étoient séparées que par le fleuve Transiméne. Celle des Maures étoit composée, non-seulement des Troupes du Sultan & du Grand Turc, mais encore de celles qu'avoient amené à leur secours les Rois d'Asie, d'Afrique, de Cappadoce, d'Arménie, & d'Egypte. Ce dernier étoit regardé comme un des plus braves, & des plus adroits Chevaliers de son tems. Ils avoient aussi à leur solde plusieurs grands Seigneurs Chrétiens, tels que les Ducs de Calabre & de Melfi, les Comtes de Salerne & de Caserte, & plusieurs autres. Ces Troupes réünies,

réünies, montoient à deux cens ſoixante mille combattans, qui vinrent camper vis-à-vis de l'Armée Chrétienne.

Le premier ſoin du Sultan fut enſuite de faire travailler à raccomoder le Pont, dans la réſolution de paſſer la riviere, & d'aller attaquer l'Armée Impériale. Tiran reconnut ſon deſſein; & prenant quatre hommes avec lui, il remonta le Tranſiméne une lieuë au-deſſus, juſqu'à un endroit, où l'on avoit conſtruit un grand Pont de pierres entre deux collines, ſur chacune deſquelles s'élevoit un petit Château, dont le Sultan n'avoit jamais pû s'emparer. Celui à qui on en avoit confié la garde, quelques offres que lui euſſent fait les Turcs, avoit été fidele à ſon Dieu, & à l'Empereur ſon maître. Il s'appelloit Malvoiſin, & s'étoit réſervé la garde d'un des deux Châteaux. Son fils nommé Hyppolite, commandoit dans l'autre. Tiran fit parler à ces Chevaliers, qui connoiſſant la réputation que le Général s'étoit acquiſe, l'aſſurerent de leur fidélité, & d'un promte obéiſſance à tous ſes ordres. Sur cette aſſurance, il fit couper dans les bois voiſins une grande quantité d'arbres les plus ſecs que l'on put trouver, il les fit lier enſemble avec de groſſes

grosses poutres en travers ; il fit clouer des planches sur les poutres, & le tout fut enduit de poix & de goudron. Cette machine occupoit toute la largeur de la riviere. Il la fit attacher au Pont de pierres avec de grosses chaînes de fer ; & la fit couvrir de ramée, pour que l'on ne pût reconnoître ce que c'étoit.

Les Turcs de leur côté aïant raccommodé leur Pont, commencerent à faire filer leur Infanterie, avec toutes leurs machines chargées, en cas d'attaque de la part des Chrétiens. Tiran qui étoit revenu à son Camp, fut aussi-tôt averti de ce mouvement ; & dès qu'il vit toute l'Armée des Turcs presque passée, il fit monter tout le monde à cheval, & vint camper proche le Pont de pierres. Les Turcs le voïant décamper, crurent que ce mouvement venoit de la peur qu'ils lui inspiroient. Ils acheverent de passer la riviere avec plus de courage, & se mirent en devoir de le poursuivre ; mais à une certaine distance, Tiran fit passer le Pont de pierres à ses Troupes, & les attendit à la tête. Lorsque les Maures les virent de l'autre côté de la riviere, ils coururent à leur Pont pour le repasser & venir l'attaquer par l'autre côté. Alors Tiran repassa le Pont encore une fois,

fois, & rendit par-là leurs efforts inutiles.

Cette manœuvre dura trois jours de part & d'autre, jufqu'à ce qu'enfin par l'avis du Roi d'Egypte, les Turcs prirent le parti de féparer leur Armée. Les Rois demeurerent avec une partie dans le camp qu'ils occupoient; & le Sultan repaffa le Pont avec le refte. On convint que ceux que le fort favoriferoit, attaqueroient les premiers, & que dès que le combat feroit engagé, les autres iroient à leur fecours.

Lorfque Tiran vit que les ennemis s'étoient partagés, & qu'ils étoient féparés par la riviere: Les voilà comme je demande, s'écria-t-il. En même-tems il marcha du côté qu'occupoient les Rois, & vint pofter fon Infanterie au pied d'une montagne, qui dominoit la droite du Pont. Il fit monter enfuite toute la Cavalerie fur cette même montagne, à la réferve de quatre efcadrons. Le Sultan marcha contre eux, & les obligea de regagner la montagne. Il y eut environ foixante Chrétiens de tués. Cette efcarmouche dura jufqu'à la nuit, pendant laquelle les Turcs fe tinrent toujours fous les armes, perfuadés que le lendemain ils prendroient tous les Chrétiens fans coup-férir, & qu'ils les feroient efclaves.

Telle

Telle étoit la ſituation des choſes lorſque le Duc de Macédoine, jaloux de la gloire de Tiran, fit partir pour Conſtantinople un de ſes Ecuïers, nommé Albin, après l'avoir inſtruit de tout ce qu'il devoit dire à l'Empereur. Lorſqu'il fut arrivé aux portes de cette Capitale, il mit pied à terre, & entra hors d'haleine, couvert de pouſſiere, & les larmes aux yeux. Le peuple qui l'apperçut en cet état, le ſuivit en foule juſqu'au Palais. Lorſqu'il fut arrivé, il s'écria : Où eſt le malheureux Prince, qui prend le titre d'Empereur ? Il monta enſuite dans la grande ſalle. En même-tems on avertit l'Empereur, qu'Albin l'Ecuïer du Duc de Macédoine arrivoit, en faiſant de grandes lamentations. Sur cette nouvelle ce Prince ſortit de ſon appartement, ſuivi de l'Impératrice, & de la Princeſſe ſa fille. Dès qu'Albin les vit paroître, il ſe laiſſa tomber par terre, s'arracha les cheveux, ſe frappa le viſage, & donna enfin toutes les marques de la plus vive douleur. L'Empereur le voïant ſi déſolé : Certainement, dit-il, cet Ecuïer m'apporte de mauvaiſes nouvelles. Je te prie, continua-t-il, de ne pas me laiſſer plus longtems dans l'inquiétude. Alors Albin le-

vant

vant les mains vers le Ciel : Nous n'avons souvent, dit-il, que ce que nous nous sommes attirés. Vous avez voulu priver votre Général & votre sujet d'un honneur qu'il méritoit, pour en revêtir des Etrangers de peu de naissance, & qui vous étoient inconnus; ainsi donc vous en porterez la peine, & vous serez maudit de tous vos sujets, pour avoir privé le brave Duc de Macédoine d'un Commandement, que vous avez donné à un misérable qui est à présent perdu, & qui fuit avec toute son Armée, sans que nous sçachions le lieu de sa retraite. Il y a eu tant de Chrétiens de tués, que je ne puis en rapporter le nombre. Les Maures ont enfermé le reste sur une petite montagne. Je me suis sauvé dans la plus vive douleur; & je crois que vous, autrefois Empereur, je vous laisse dans le même état. O malheureux que je suis, s'écria l'Empereur ! se peut-il que la fortune me persécute avec tant de rigueur ? En-même-tems il rentra dans sa chambre ; & se jettant sur un lit, il s'abandonna aux plaintes & aux regrets. En vain la Princesse mit tout en œuvre pour le consoler ; il ne lui fut pas possible d'en venir à bout. Cependant le bruit de cette mauvaise

nouvelle se repandit par toute la Ville ; & la douleur fut générale. Chacun regrettoit ses parens ou ses amis ; & les cris s'élevoient jusqu'au Ciel, comme si les ennemis eussent déjà été maîtres de la Capitale.

Pendant que cela se passoit à Constantinople, d'un autre côté Tiran après avoir fortifié son Camp sur le haut de la montagne, sortit par les derrieres, & se rendit au Château du Seigneur de Malvoisin, où il trouva sa machine dans l'état qu'il l'avoit ordonné. On l'avoit chargée de plusieurs grands auges de bois remplis de poix liquide, d'huile, & de souffre préparé, & on avoit jetté par-dessus beaucoup de bois sec, & d'autres matières combustibles. Le Général fit alors attacher deux chaînes à la prouë de cette espece de Bâtiment ; & il en confia la conduite à deux hommes placés dans une barque de Pêcheurs, & destinés à diriger la machine suivant les tours & les détours de la riviere, avec ordre de n'y point mettre le feu, qu'ils ne fussent proche le Pont de bois. Mais ses intentions ne furent point exécutées ; ensorte que par l'ignorance & la précipitation de ces deux hommes, le feu commença beaucoup plu-

tôt

tôt qu'il ne l'avoit ordonné. Sans ce contre-tems, de toute l'Armée infidélle, il ne se seroit pas sauvé un seul homme.

En effet, lorsque les Turcs virent toute la riviere enflammée, ils se crurent perdus. Le Sultan décampa promtement; & toute son Armée courut en désordre, pour gagner le Pont. La vîtesse de son cheval l'y fit arriver un peu avant qu'il fût embrasé, & il le passa; mais plus de la moitié de ses Troupes se noïa après lui, en voulant l'imiter. Enfin le Pont fut consumé; & plus de vingt-deux mille Turcs, soit Cavalerie ou Infanterie, furent obligés de rester en deçà. De ce nombre furent le fils du Duc de Calabre, les Ducs d'Andria, & de Melfi, les Comtes de Bourgiese & de Montorio, & plusieurs autres Généraux qui n'abandonnerent point leur Camp, les uns par la crainte du feu, les autres par l'envie de faire face du côté des Chrétiens, au cas qu'ils se missent en devoir de les poursuivre.

Tiran de son côté, dès qu'il s'apperçut que le feu cheminoit sur la riviere, comme il le souhaitoit, remonta à son Camp, qu'il trouva dans une grande joïe. Presque tout le monde étoit monté à cheval,

dans le dessein d'aller piller le Camp ennemi ; mais le Général ne voulut jamais le permettre. A cette heure, dit-il, nous ne pouvons acquérir de l'honneur ; demain nous aurons de l'honneur & du profit. En effet, dès que le Soleil fut levé, il fit sonner les Trompettes. Toute l'Armée marcha, armes & bagages, & alla reprendre le Camp qu'elle avoit occupé d'abord. De-là les Chrétiens découvrirent ceux des Maures, qui n'avoient pu passer la riviere. Quelques Chevaliers proposerent à Tiran de descendre dans la plaine, pour les attaquer ; mais il leur répondit, qu'il avoit exécuté son projet, & qu'il ne leur restoit plus que de se conduire avec sagesse, parce qu'un homme leur étoit plus important, que cent ne le pouvoient être aux ennemis.

Cependant Diofébo voïant les Turcs réduits à cette extrémité, songea à en instruire l'Empereur & la Princesse ; il envoïa donc à Constantinople le même Pyrame qui avoit été porter la nouvelle de la premiere victoire, & lui donna le sceau du Général pour lui servir de Lettres de créance. L'Ecuïer obéït ; mais à son arrivée à la Ville, il fut fort surpris de trouver tout le monde en pleurs. Lorsqu'il

qu'il fut au Palais, il vit des témoignages dedouleur encore plus ſenſibles. Tous les Domeſtiques & les Officiers de l'Empereur avoient déchiré leurs habits, & ceux auſquels ils s'adreſſa, n'eurent pas la force de lui répondre ; ce qui lui fit imaginer que l'Empereur, l'Impératrice, ou la Princeſſe étoient morts. Il monta dans la ſalle, où il trouva ceux qu'il connoiſſoit le plus, non-ſeulement dans une affliction extrême, mais priant Dieu à deux genoux, en pleurant amérement, & maudiſſant tous les François. Il s'approcha de l'un d'eux, & lui demanda tout bas ſi l'Empereur étoit mort, ou enfin quelle étoit la cauſe de la douleur, dans laquelle il le voïoit plongé. Mais celui-ci redoublant ſes ſanglots : Depuis Judas, s'écria-t-il, aucun ſoi-diſant Chevalier, n'a été auſſi traître, que vous l'êtes tous. Si la Religion ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains. Ote toi de devant moi, continua-t-il ; autrement je jure par tous les Saints du Paradis, qu'après t'avoir jetté par les fenêtres, j'irai en bas pour te couper la tête.

De-là Pyrame paſſa dans un autre appartement, où appercevant un Valet de

chambre de l'Empereur, qu'il connoissoit, il fut à lui. Mais il lui demanda comment il osoit approcher de la chambre de l'Empereur. Mon ami, répondit Pyrame, je veux mourir, si je sçai le sujet de la désolation générale où je vous vois; mais je te conjure de me faire parler au Sérénissime Empereur; & au cas qu'il ait quelque chagrin, je puis vous assurer, que ce que je dois lui apprendre le consolera. Le Valet de chambre, sans lui répondre, entra dans l'appartement où l'Empereur étoit avec l'Impératrice, la Princesse, & toutes les Demoiselles. Les fenêtres en étoient fermées; & chacun y pleuroit amérement. Seigneur, dit le Valet de chambre, il y a à la porte un de de ces traîtres, qui étoient à la suite du faux Chevalier Tiran le Blanc. Il se nomme Pyrame, & demande à parler à V. M. Dis-lui, répondit l'Empereur, qu'il sorte promtement de mes Etats; & que si je le trouve, lui ou aucun de ceux qui ont suivi son Maître, je le ferai précipiter du haut de la tour de mon Palais la plus élevée.

Ces paroles pénétrerent le cœur de la Princesse, qui malgré ce dont on accusoit Tiran, ne pouvoit encore se résou-

dre à le haïr. Le Valet de chambre rendit la réponse de l'Empereur à l'Ecuïer, qui jura qu'il ne sortiroit point, protestant que son Maître n'étoit pas capable d'une trahison, & ajoutant, que si l'Empereur ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de lui faire la révérence, il le prioit d'envoïer la Princesse à la porte de la chambre, avec promesse de lui apprendre des choses, dont elle auroit lieu d'être satisfaite. Le domestique fut encore obligé de rendre compte à l'Empereur du discours de Pyrame; & sur ses instances réïterées, ce Prince ordonna à Carmésine d'aller sçavoir de quoi il s'agissoit, lui défendant en même-tems de faire entrer l'Ecuïer.

Dès que Pyrame apperçut la Princesse, il se jetta à ses genoux; & lui baisant la main: Je suis, dit-il, dans un étonnement extrême de l'état où je vois ici tout le monde. Personne n'a daigné satisfaire ma curiosité; mais ce qui me surprend encore davantage, est la réponse que l'Empereur m'a fait faire. Daignez, Madame, m'éclaircir ce mystere; car si V. A. ne juge plus à propos, que le fameux Tiran le Blanc soit Général de ses Armées, ni qu'il continuë à s'acquérir une immortelle

 gloire,

gloire, un ſeul mot de ſa bouche ſuffit pour nous chaſſer de ſes Etats.

Lorſque la triſte Princeſſe entendit le diſcours de l'Ecuïer, elle lui apprit les nouvelles, que celui du Duc de Macédoine leur avoit apportées. Au récit d'une ſi grande méchanceté, Pyrame ſe battant la tête : Faites-le prendre, Madame, s'écria-t-il, aſſurez-vous auſſi de ma perſonne. Je conſens qu'on me coupe en quartiers, ſi Tiran n'eſt pas vainqueur, s'il n'a pas fait fuir le Sultan, ſi le pont des ennemis n'eſt pas brûlé, & ſi le Général ne tient pas actuellement enfermé plus de vingt mille hommes, qui ne peuvent lui échapper. Et pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, voici la bague de Tiran qu'il m'a confiée. La Princeſſe charmée de ces bonnes nouvelles, courut en faire part à l'Empereur. Elles lui cauſerent une ſi grande ſurpriſe, qu'on fut obligé d'appeller les Medecins, qui purent à peine le faire revenir. Alors Pyrame entra & fit le récit dont il étoit chargé. Sur le champ on ſonna toutes les cloches de la Ville, & la Cour ſe rendit à la Cathédrale, en action de graces de la grande victoire qu'on avoit remportée. Au retour l'Ecuïer du Duc de Macédoine fut arrêté,

&

& mis au cachot ; & Pyrame chargé de complimens & d'éloges pour Tiran, reprit le chemin de l'Armée.

Le jour même que cet Ecuïer partit du Camp pour Constantinople, les Turcs ausquels il ne restoit aucun espoir de secours se voïant sans vivres & hors d'état de hazarder un combat, crurent que de deux partis ils ils devoient choisir le plus doux. Ils se déterminerent donc à se rendre prisonniers de guerre. Ils avoient parmi eux un homme fort sçavant & d'un si bon conseil, que le Grand Turc le regardoit comme son pere, & ne faisoit rien sans le consulter. C'étoit le plus sage & le plus éloquent de tous les Païens. Il s'appelloit Adaglia, & avoit mérité par ses vertus le surnom de Salomon. Ce fut lui qu'on chargea de signifier au Général de l'Empereur la résolution de l'Armée. Sur le soir il s'approcha du Camp des Chrétiens, & mit un mouchoir au bout d'une lance. Tiran fit aussi-tôt répondre à ce signal ; & Adaglia aïant été conduit devant lui, après lui avoir rendu les respects dûs à sa dignité, il lui parla en ces termes.

Je suis étonné, grand Capitaine, qu'étant aussi habile dans l'art de la guerre,

tu

tu n'aïes pas fait le Sultan prisonnier avec tous ceux qui l'avoient suivi, car jusqu'ici tu nous as prouvé que tu réussissois dans tout ce que tu voulois entreprendre. La fortune se joint à tes vertus, que l'on doit redouter. Tu sçais te conserver toi & les tiens, & ta gloire augmente chaque jour. Tu viens d'en acquerir une nouvelle contre cette malheureuse Troupe qui implore aujourd'hui ta clémence & qui te représente par ma bouche le triste état auquel elle est réduite. Je suis ici en ta présence pour toucher ta pitié, & pour te demander la vie. En nous l'accordant, tu forceras tes ennemis de convenir de ton mérite, & tu profiteras de ta victoire avec la générosité que tu sçais si bien pratiquer.

Après ce discours, le Général fit conduire l'Ambassadeur dans une tente avec tous ceux qui l'accompagnoient, & on leur servit un repas dont ils avoient grand besoin. Cependant Tiran prit l'avis de tous les Officiers de son Armée; & aïant fait appeller l'Ambassadeur: Adaglia, lui dit-il, nous ne cherchons que la gloire, & non la destruction de nos ennemis. Puisque j'ai la justice de mon côté, j'espere punir moi-même avant

qu'il soit peu le Sultan & les autres d'une façon proportionnée à ce qu'ils méritent. Cependant pour faire connoître à ceux qui sont à ma puissance, que je sçai user généreusement de mes avantages, je leur ordonne d'apporter eux-mêmes leurs armes dans la Prairie, non pas tous ensemble, mais au nombre de cent à la fois. La Cavalerie suivra l'Infanterie dans le même ordre. A cette condition je leur donne la vie.

L'Ambassadeur prit congé du Général & fit exécuter ses ordres. Lorsque toutes les armes furent au milieu de la Prairie, Tiran fit marcher du côté de son Camp tous les prisonniers charmés de ne pas perdre la vie. On les plaça au bas de la montagne, ensuite on leur donna des vivres, & l'on posta aux environs différens corps d'Infanterie, à qui on en confia la garde. Alors Tiran descendit de la montagne, & aïant fait assembler tous les Ducs, les Comtes & les Chevaliers de cette Armée qui étoient Chrétiens, il les fit monter dans son Camp, où il leur donna des tentes, & tout ce dont ils avoient besoin.

Tiran ne perdoit presque point de vûë Adaglia Salomon dont la conversation

sage

ſage & ſpirituelle lui plaiſoit infiniment. Un jour après le dîner, tous les Seigneurs de l'Armée propoſerent au Général de faire venir ce grand Philoſophe. Lorſqu'il fut arrivé, Tiran le pria de leur dire quelque choſe qui pût leur être utile. Adaglia fut d'abord troublé de cette propoſition, & demanda juſqu'au lendemain pour y penſer. Mais le Duc de Pera l'aſſura, que ce qu'il propoſoit n'étoit pas poſſible, & qu'après le dîner ils avoient beſoin de recréation. Tiran fit donc étendre un tapis ſur l'herbe. Le Philoſophe de ſon côté voïant qu'il n'étoit pas poſſible de s'en défendre, monta ſur un banc, & prenant la parole: Puiſque le Général l'ordonne, je vais, leur dit-il, vous donner des conſeils que chacun pourra prendre pour ſoi. Dieu eſt grand, Dieu préſide à toutes choſes, & il n'y a point de doute qu'on doit l'aimer & le craindre. Ne ſoïez point ſurpris, bon Général & Chevalier invincible, de m'entendre parler de la ſorte. Je ſuis à demi Chrétien. Mon pere étoit Turc, mais ma mere étoit de votre Païs, auſſi ai-je toujours eu de l'amitié pour vous.

Adaglia continua ſur le même ton, & parla

parla fort au long des devoirs des Princes & des Généraux qui commandent de grandes Armées, joignant à tout cela des éloges pour Tiran & des avis très salutaires pour tous les autres. Après son discours, tous les Seigneurs trouverent qu'il avoit si bien parlé, qu'ils prierent le Général d'accorder la liberté à ce sage Maure avec celle d'un de ses enfans qui partageoit son esclavage. Tiran y consentit avec plaisir, & après lui en avoir fait ses remercimens, Adaglia prit congé de lui, & se retira au Camp des Turcs.

Deux jours après le Général tint un grand Conseil, où il fut résolu d'embarquer tous les prisonniers dans les Vaisseaux qui étoient venus apporter des vivres & de les envoïer à l'Empereur. Le Grand Connétable & Diofébo furent chargés de les conduire. Ils mirent à la voile & arriverent en peu de tems à Constantinople. L'Empereur & les Dames étoient aux fenêtres pour voir entrer les Vaisseaux dans le Port. Le Connétable fit débarquer tous les prisonniers, & Diofébo les aïant présentés à l'Empereur de la part du Général : Je supplie V. M. ajouta-t-il, de me mettre en liberté,

liberté, car celui qui a des prisonniers à sa garde, est prisonnier lui-même. J'espere donc que vous aurez la bonté de me donner acte, comme quoi je me suis acquitté de ma commission, & je prie V. M. que la bienheureuse Impératrice, la charmante Princesse de l'Empire Grec, la belle Stéphanie de Macédoine, la sage Veuve Reposée & l'éloquente Plaisir de ma vie, veüillent bien le signer, ce qui fut exécuté. L'Empereur reçut les prisonniers par compte, & les fit conduire dans les plus fortes tours du Palais.

Diofébo se rendit ensuite chez la Princesse ; il la trouva avec les Dames. Elle alla au-devant de lui, il se mit à genoux & lui baisant la main : Ce baiser, lui dit-il, vient de celui que vous tenez plus captif que ceux que j'amene. Il ne put en dire davantage, parce que toutes les Demoiselles l'environnerent. La Princesse le prit par la main, & le faisant asseoir auprès d'elle, elle appella Stéphanie. Madame, lui dit-il, je n'ai point d'expressions pour vous dépeindre tout ce que ressent votre brave Chevalier, & les maux que votre absence lui fait souffrir, ne ferez vous rien pour les soulager ?

lager? Ses exploits, ses services, son amour n'obtiendront-ils rien de votre Altesse? Chevalier, répondit la Princesse d'un air enjoüé, croïez-vous que nous n'aïons pas au fonds les mêmes désirs que vous autres hommes, mais nos loix sont différentes; la bonne intention ne suffit pas pour nous excuser, c'est par nos actions que l'on nous juge, & le monde ne nous fait aucune grace, vous devez connoître mes sentimens. L'Empereur entra dans ce moment, & voïant le Chevalier causer avec sa fille. Les choses vont à merveilles, dit-il. Lorsque les Dames s'entretiennent de Chevalerie, les Chevaliers en valent mieux. Et en même-tems il dit à Carmésine de le suivre à la grande Place. Elle s'y rendit avec l'Impératrice & Diofébo les accompagna. En y arrivant ils apperçurent un échaffaut très élevé que l'Empereur avoit fait dresser & couvrir de tapis de soïe & de brocard d'or. Lorsque les Dames furent placées, & que les plus considérables de la Ville furent assis, on amena tous les prisonniers qu'on fit asseoir à terre, les Maures comme les Chrétiens. Tous obéïrent à la réserve du Duc d'Andria; qui dit qu'il étoit accoutumé d'être assis
sur

ſur le Trône, & qu'il ne prétendoit pas être traité comme les autres eſclaves. Sur ſon refus, l'Empereur ordonna aux Miniſtres de la Juſtice de lui lier les pieds & les mains & de l'obliger de s'aſſeoir, ce qui fut exécuté. Alors il parut douze Chevaliers vêtus de longues robes de deüil avec leurs chapperons. L'Empereur s'habilla de la même façon, & l'on fit monter ſur l'échaffaut ceux des priſonniers qui étoient Chrétiens. Là on leur lut la Sentence par laquelle ils étoient déclarés impies & maudits pour s'être mis à la ſolde des Infidéles & avoir porté les armes contre la Chrétienté, & comme tels, condamnés à être dégradés de l'Ordre de Chevalerie & de toute Nobleſſe. Enſuite on procéda à l'exécution qui ſe fit avec toutes les cérémonies qui ſont en uſage dans cette rencontre. Voici ce qui ſe pratique alors.

On revêt d'abord le Chevalier qui doit être dégradé de toutes ſes armes comme s'il alloit à une Bataille ou à une Fête. On le fait monter enſuite ſur une grande eſtrade élevée de façon que tout le monde puiſſe le voir. Sur cet échaffaut treize Prêtres récitent ſur lui l'Office des Morts, & à chaque Pſeaume ils ôtent

ôtent au Chevalier une piece de son armure, en commençant par l'armet, parce qu'il garantit la partie qui a le plus peché contre l'Ordre de Chevalerie. On lui ôte ensuite le gantelet de la main droite, parce que c'est elle qui attaque; puis celui de la gauche, parce que c'est elle qui défend. Enfin on le désarme indifferemment de toutes ses autres armes, en les jettant à terre du haut de l'échaffaut. Les Rois d'Armes, les Héraults & les Poursuivans doivent nommer chaque piece par son nom, en criant à haute voix : Ceci est l'armet, ceci est le gantelet de ce déloïal, de ce faux Chevalier, & ainsi des autres pieces. Après qu'on lui a ôté son armet, on apporte de l'eau chaude dans un bassin d'or ou d'argent, & les Héraults demandent à haute voix comment se nomme le Chevalier. Les Poursuivans prononcent son nom; mais les Rois d'Armes s'écrient qu'il ne s'appelle pas ainsi, & que c'est un lâche Chevalier qui a déshonoré l'Ordre. Donnons-lui donc un nom, reprennent les Chapelains, & le Roi ou l'Empereur prenant alors la parole : Que ce faux Chevalier, dit-il, soit chassé & banni de mes Etats,

puisqu'il a voulu déshonorer la Chevalerie. Aussi-tôt les Rois d'Armes lui jettent au visage de l'eau chaude qu'ils tiennent dans le bassin, en lui disant : Tu ne porteras dorénavant d'autre nom que celui de traître. Cependant le Prince & douze Chevaliers témoignent un grand deüil; les Héraults continuent de lui jetter de l'eau chaude sur la tête, à chaque piece du harnois qu'ils lui ôtent; lorsqu'ils ont fini de le désarmer, ils le descendent de l'échaffaut non par l'escalier par où il est monté, lorsqu'il étoit encore Chevalier, mais on l'attache sous les bras pour le laisser couler jusqu'à terre. On le conduit en l'accablant d'injures à l'Eglise de S. George. Là prosterné devant l'Autel, on récite sur lui le Pseaume des malédictions; après quoi le Prince & les douze Chevaliers qui représentent J. C. & les douze Apôtres, lui prononcent ou sa Sentence de mort, ou sa condamnation à une prison perpétuelle, & récitent sur lui à haute voix le Pseaume des malédictions.

Après qu'on eut observé ces mêmes cérémonies à l'égard des Chevaliers Chrétiens qui s'étoient mis au service des Maures, tout le monde reprit le chemin

du

du Palais ; & Diofébo ſe rendit à l'appartement de la Princeſſe. Il chercha d'abord Stéphanie, & la ſaluant avec le plus profond reſpect : C'eſt à vous-même que je m'adreſſe, lui dit-il, pour obtenir la faveur d'être reçû à votre ſervice, & les arrhes de mon engagement que la Princeſſe n'a pas voulu vous permettre de m'accorder. Maintenant qu'elle n'y eſt point, vous ne dépendez que de vous, vous êtes perſuadée de mon amour, craignez d'être condamnée comme fauſſe & déloïale envers l'amour, comme dépourvuë de toute gentilleſſe, & comme digne d'être releguée dans l'iſle cruelle des penſées, où les regrets inutiles, & le vain repentir ne laiſſent aucun repos. Chevalier, lui répondit Stéphanie ſur le même ton, je crains peu vos menaces, tous les Juges ſeroient pour moi ; votre diſcours eſt celui d'un homme qui ſe laſſe de ſa chaîne, & vous ne demandez le prix de votre ſervice que pour chercher enſuite un autre Maître.

Diofébo ſe préparoit à répondre & à ravir le gage que Stéphanie ne lui refuſoit que malgré elle, lorſque la Princeſſe entra dans ſa chambre ſans robe avec une ſimple jupe de damas blanc & mê-

me assez courte ; elle avoit la tête découverte & ses cheveux que rien ne retenoit, inondoient sa gorge & ses épaules ; la chaleur étoit très-grande ; & elle arrivoit du trésor avec Plaisir de ma vie. Lorsqu'elle apperçut Diosébo, elle voulut se retirer ; mais le Chevalier l'arrêtant : Eh bien, lui dit-elle, je vous regarde comme un frere, vous êtes sans conséquence avec moi. Madame, dit Plaisir de ma Vie à la Princesse, voïez un peu la rougeur de Stéphanie, elle est comme la rose du mois de Mai : Je jurerois que Diosébo ne s'est pas tenu à rien faire tandis que nous étions à la Tour, nous pouvions attendre Stéphanie, elle avoit ici d'autres affaires ; elle a ma foi raison, & si j'avois un amant, je sçaurois emploïer mon tems tout aussi-bien que vous autres ; mais je suis une pauvre délaissée à qui personne ne dit mot. A propos, continua-t-elle, sçavez-vous, Seigneur Diosébo, à qui j'ai donné mon amour ? C'est à Hyppolite, au Page de Tiran, mais je l'aimerois encore bien plus s'il étoit armé Chevalier. Eh bien, je vous promets, répondit Diosébo, qu'à la premiere bataille il le fera.

Ils badinerent encore quelque tems de
cette

cette sorte. Ensuite la Princesse changeant de discours dit à Diofébo : Il faut que je vous l'avouë, je me sens pénétrée de douleur, lorsque je parcours ce Palais sans y rencontrer Tiran ; que sa vûë me donneroit de joïe ! mais ce bonheur m'est interdit, il faut me contenter de penser que tandis qu'il est absent il se couvre de gloire, & justifie l'amour que j'ai pour lui. On ne parle que de sa magnificence & de sa libéralité ; mais comme j'ai pensé que ne possedant rien en ce Païs, il pouvoit ne se pas trouver toujours en état de suivre la noblesse de ses sentimens ; je veux lui tenir lieu de pere, de mere, de sœur & de fille, en même-tems que de maîtresse & d'épouse ; j'ai crû que c'étoit à moi d'y pourvoir. Vous lui porterez de ma part une demi-charge d'or. Nous venons Plaisir de ma Vie & moi de la Tour, pour mettre cette somme dans des sacs. Envoïez-la chercher pendant le souper, une de nous trois vous la remettra. Dites à Tiran qu'il ne l'épargne pas, qu'il songe que ma gloire est attachée à la sienne. Quand cet argent sera dépensé, je lui en envoïerai d'autre. Si je n'avois d'autre moïen pour le secourir lui ou les siens,

que

que de travailler de mes mains, je m'y réduirois avec joïe, je lui donnerois jusqu'à mon ſang.

Dioſébo ſurpris & touché d'entendre parler la Princeſſe avec tant d'amour, l'aſſura qu'il n'avoit point de termes aſſez forts pour exprimer la joïe que ces paroles lui cauſoient. Si quelqu'un peut mériter ces ſentimens, continua-t-il, c'eſt l'amoureux Tiran, mais permettez-moi au nom de cet Amant, comme ſon parent, comme ſon ami, comme celui qui vous parle en ſon nom & au nom de tous les ſiens; permettez qu'en ſigne de dépendance je baiſe vos mains & vos pieds. Alors Stéphanie emportée par ſon amour: Ah, Madame, dit-elle, en adreſſant la parole à la Princeſſe, que je ſuis jalouſe de ce que vous faites pour votre Chevalier, que ne m'eſt-il permis du moins de ſuivre le mien! Si votre Alteſſe l'approuvoit, tout ce que l'on en pourroit dire me toucheroit peu, du moins je ferai tout ce que je puis faire pour lui. En même-tems elle ſe leva & alla écrire dans l'autre chambre un billet qu'elle fourra dans ſon ſein; après quoi elle revint trouver la Princeſſe.

Pendant l'abſence de Stéphanie, Dioſébo

fébo conjura Carméſine de lui permettre de la baiſer à ſon retour ; mais la Princeſſe ne voulut jamais y conſentir. Le Chevalier au déſeſpoir de ſes refus, lui dit, qu'elle ne le traitoit pas en frere, ni en homme qui lui étoit aſſez attaché pour ſacrifier mille vies au moindre de ſes déſirs ; que jamais il ne s'acquitteroit d'aucune de ſes commiſſions pour Tiran, & que dès qu'il ſeroit arrivé au Camp, il prendroit congé de lui & retourneroit dans ſes Terres. Dans ce moment l'Empereur entra ſuivi du Connétable, & prenant Dioſébo par la main, il les promena pendant quelque tems dans le Palais, en les priant de partir inceſſamment, & leur donna les ordres qu'il crut convenables.

Lorſqu'ils furent ſortis de chez la Princeſſe, elle reſta fort inquiette. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, d'avoir mis Dioſébo dans une ſi furieuſe colere ! Il ne voudra jamais me rendre ſervice, & j'aurai fâché tous les François. Ma chere Stéphanie, ajouta-t-elle, il faudra l'adoucir en ma faveur. Stéphanie lui répondit qu'elle y conſentoit. Plaiſir de ma Vie prenant la parole : Mais auſſi, Madame, vous êtes bien étrange,

lui dit-elle ! Comment ! en tems de guerre vous ne ſçavez pas mieux ménager l'amitié des Chevaliers ? Ils ſacrifient leurs biens & leurs vies pour le Service de V. A. & de l'Empire, & pour un ſimple baiſer, vous faites tant de façons ? Après tout, qu'eſt-ce qu'un baiſer ? En France c'eſt comme ſe toucher dans la main. Et quand ce ſeroit vous qu'il voudroit baiſer, quand même il voudroit aller plus loin, il faudroit bien en paſſer par-là. Madame, Madame, en tems de guerre on a beſoin de Chevaliers, il ne faut pas les effaroucher ; après la paix, nous ferons les difficiles. La Princeſſe preſſant toujours Stéphanie d'aller trouver Dioſébo qui étoit dans la chambre de l'Empereur, Madame, lui dit : Plaiſir de ma Vie, il ſeroit plus ſûr d'y aller vous-même ſous prétexte de dire quelque choſe à l'Empereur.

La Princeſſe ſuivit ce conſeil, & après s'être entretenuë quelque tems avec l'Empereur, elle prit Dioſébo par la main, & le pria de n'être plus fâché contre elle. Le Chevalier la ramenant dans ſa chambre, lui répondit, qu'il avoit toujours été ſenſible à ce qui pouvoit l'intéreſſer ; mais qu'enfin il lui falloit un baiſer

baiſer de Stéphanie ou ſon congé. Eh bien, lui dit la Princeſſe, il faut donc vous permettre de le prendre ce baiſer ſi déſiré; ſi pourtant vous aviez voulu attendre le retour de celui que j'aime, il me ſemble que tout auroit été dans les régles. Dioſébo, ſans lui répondre, ſe jetta à ſes genoux & lui baiſa la main: ſe relevant enſuite légerement, il s'aprocha de Stéphanie, & la baiſa trois fois ſur la bouche en mémoire de la Très-Sainte Trinité. Alors Stéphanie prenant la parole: Puiſque je ſuis autoriſée par la permiſſion de ma Maîtreſſe, vous méritez quelque choſe de plus qu'un ſimple baiſer: Chevalier, je vous rends maître de ma perſonne, mais de la ceinture en haut. Dioſébo fut promt à ſe ſervir de ſes droits; après avoir baiſé & touché ſa gorge, il voulut porter ſes mains juſqu'où il leur étoit permis d'aller, le papier qu'il y trouva & qu'il crut une Lettre d'un Rival, éteignit toute ſon ardeur; il demeura glacé en le retirant: Liſez, liſez, Seigneur Dioſébo, dit Stéphanie, liſez & voïez le fondement de vos ſoupçons. La Princeſſe prenant le billet des mains du Chevalier, y lut ce qui ſuit:

Ma

Me trouvant absolument maîtresse de ma personne, sans être soumise à d'autres Loix que celles de l'honneur, je déclare, moi Stéphanie de Macédoine, fille du grand Prince Robert Duc de ce Païs, que de ma pleine volonté, sans être contrainte, ni gênée par qui que ce soit; en présence de Dieu, & sur les saints Evangiles; je vous promets, à vous Diofébo de Montalto, de vous prendre à Seigneur & mari, vous abandonnant mon corps sans aucune réserve. En conséquence de ce mariage, je vous donne dès-à-présent le Duché de Macédoine & toutes ses dépendances, avec cent mille ducats Vénitiens, trois mille marcs d'argent travaillé, des meubles & des pierreries: le tout estimé par l'Empereur & son Conseil sacré, quatre-vingt-trois mille ducats, & moi, que j'estime encore davantage. Si jamais je revenois contre cet Ecrit, je veux être regardée comme une faussaire, & ne pouvoir jouir d'aucune des Loix de l'Empire. Je renonce à tout droit de Chevalerie; & je consens que jamais Chevalier ne puisse prendre les armes pour moi. Et pour plus grande sureté, je signe de mon propre sang.

Stéphanie n'étoit point fille de ce Duç de Macédoine, qui étoit alors à l'Armée. Son pere étoit un grand Prince & très-brave Chevalier, fort riche & cousin ger-

main

main de l'Empereur. Il n'avoit laiſſé en mourant que cette fille, à laquelle il avoit ordonné par ſon teſtament, qu'on remît ſon Duché de Macédoine à l'âge de quatorze ans. Sa mere avoit été nommée ſa tutrice avec l'Empereur ; & pour avoir des enfans, elle avoit épouſé le Comte d'Albi, qui prit depuis le titre de Duc de Macédoine. Stéphanie avoit alors quinze ans accomplis.

La nuit étant venuë, & tout étant diſpoſé pour le départ, Dioſébo le plus content des hommes, envoïa à l'heure du ſouper chercher l'argent, dont la Princeſſe lui avoit parlé. Cependant tandis que ceux de ſa ſuite étoient occupés à s'armer, il retourna au Palais, pour prendre congé de l'Empereur & de toutes les Dames, ſurtout de Stéphanie, qu'il pria de ſe ſouvenir de lui pendant ſon abſence. Mon cher Dioſébo, lui dit-elle, le bien de ce monde ne conſiſte que dans la foi. Ne ſçavez- vous pas qu'on lit dans l'Evangile : Bienheureux ceux qui ne me verront pas, & qui croiront. Vous me voïez, & vous ne me croïez pas. Soïez perſuadé que je vous aime plus que tout ce qui eſt au monde. En même - tems elle le baiſa pluſieurs fois en préſence de la Princeſſe & de

Plaiſir-de-ma-vie. Leurs larmes ſe mêlerent ; & leurs adieux furent touchans. Lorſqu'il fut ſur l'eſcalier, Stéphanie courut après lui, & lui dit : Je vous donne cette chaîne d'or que je porte au col, pour vous faire ſouvenir de moi. Pour moi, s'il y avoit mille heures dans la journée, je penſerois continuellement à vous. A ces mots elle le baiſa encore une fois ; & ils ſe ſéparerent. De-là Dioſébo ſe rendit à ſon logement, fit charger ſes bagages, & partit à deux heures de nuit, accompagné du Connétable. Tiran fut charmé de les revoir. Dioſébo lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & lui remit l'argent que la Princeſſe lui envoïoit. Ils le peſerent, & trouverent en ducats deux cens quarante livres d'or.

Cependant depuis le départ du Connétable & de Dioſébo, les Turcs fort fâchés des deux pertes qu'ils avoient faites, & qui ſe montoient à cent mille hommes, tués ou faits priſonniers, tinrent conſeil ſur les moïens de faire périr Tiran ; & réſolurent que le Roi d'Egypte l'attaqueroit, parce que c'étoit un très-bon Chevalier, & le meilleur qu'il y eût dans l'Armée des Maures. Ce Prince ouvrit lui-même cet avis. Si ce Général vit encore

core long-tems, dit-il, nous sommes perdus sans ressource ; & nous n'avons d'autre moïen de nous en défaire, que celui que je vous propose. Permettez-moi de lui offrir le combat à toute outrance. Ne doutez point qu'il ne l'accepte ; car il est brave Chevalier. Alors au cas que j'aïe l'avantage, je le tuerai ; mais s'il arrivoit qu'il fût le plus fort, accablez-le de traits & faites-le périr, lui & tous ceux qui l'accompagneront. Le conseil approuva la proposition du Roi. Il entra dans sa tente pour méditer la Lettre qu'il vouloit écrire, & la fit ensuite tenir à Tiran par un Trompette. Elle étoit conçue en ces termes.

Agémanar par la permission de Dieu Roi d'Egypte, & vainqueur de trois Rois en combat singulier ; Sçavoir, des Rois de Sezza, de Brugia, & du furieux Roi de Tremisce. A toi, Tiran le Blanc Général des Grecs. Sçache que pour la gloire & l'honneur de la Chevalerie, j'ai résolu d'éprouver lequel de nous deux aura l'avantage sur l'autre. J'ai vû que par-dessus tes armes tu portes un habillemint de femme ; & je juge sans peine que tu es amoureux. J'ai fait en présence de ma Dame un vœu, que je compte accomplir en ta personne. J'ai promis à la sainte

sainte Maison de la Mecque, où repose le corps de notre grand Prophéte Mahomet, de me battre à outrance contre un Roi, ou fils de Roi, ou le meilleur Général des Chrétiens; le tout pour l'honneur de ma Dame. Je te propose donc le combat, pour accomplir mon vœu. Si tu as la hardiesse de l'accepter, je te tuerai, après t'avoir obligé de convenir, que la Dame que je sers, surpasse la tienne en beauté & en mérite, ainsi qu'en naissance; & je lui ferai présent de ta tête. Je souhaite que tu aïe le courage d'accepter ce défi, & que tu essaïe par-là de te laver du reproche honteux, que l'on peut faire à ton honneur, & que tout bon Chevalier doit éviter; c'est d'avoir attaqué deux fois notre Camp par trahison. Je te combattrai soutenant notre bon droit, corps à corps, à pied & à cheval; selon que tu choisiras pour ton avantage, & en présence des Juges, dont nous conviendrons. Le combat ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre. Fait à notre Camp de la Rive Orientale le premier jour de la Lune; & je signe.

Lorsque Tiran eut lû cette Lettre, il assembla tous les Chevaliers du Camp, & leur demanda conseil sur le parti qu'il devoit prendre. Le Duc de Macédoine parla le premier, & dit, qu'il devoit répondre sur le même ton, qu'on lui écrivoit;

voit ; que cette Lettre contenoit deux chefs ; l'un celui de la Dame ; & l'autre la trahison, dont on le taxoit. Il est amoureux, ajouta-il, de la fille du Grand Turc, qu'on dit être fort belle, & doit même l'épouser après la fin de cette guerre. C'est à vous de voir, si la Dame que vous aimez en votre Païs est considérable ; car vous ne devez point accepter le combat, si la justice n'est pas de votre côté. Seigneur, dit Tiran, j'aime dans mon païs une veuve ; ainsi je ne puis pas dire qu'elle soit fille. Je l'aime pour l'épouser ; & je crois qu'elle a de l'amour pour moi. Elle m'a donné cette chemise ; & depuis que je suis séparé d'elle, je l'ai toujours portée dans les affaires, où je me suis trouvé.

Le Duc de Pera prenant alors la parole, dit que tout ce que Tiran alléguoit n'étoit pas suffisant, pour mettre la justice de son côté : Mais voici, continua-t-il, ce que je vous conseille. C'est de vous imaginer que vous êtes amoureux de notre Princesse. Par ce moïen vous serez en tout superieur à votre ennemi ; car je ne crois pas qu'elle ait sa pareille au monde. Je craindrois, repartit Tiran, que l'Empereur ne fût offensé d'une pareille hardiesse.

se. Comment voudriez-vous, dit le Duc de Sinopoli, qu'il s'offensât d'une chose, qui se fait pour la justice, & sans aucune mauvaise intention ? Je suis au contraire fort persuadé, qu'il en sera très-content. Je veux, reprit le Général, qu'il ait la bonté d'y consentir; mais que pensera la Princesse ? Croïez-vous qu'elle me pardonne cette témérité ? C'est une Princesse d'un si grand mérite, ajouta le Duc de Cassandrie, que contente d'être aimée des grands & des petits, elle sçaura distinguer le motif, qui vous aura détérminé ; & je ne doute pas même qu'elle ne s'en glorifie. Tous les autres Seigneurs furent du même avis ; & Tiran les aïant priés de le signer, dépêcha son Secretaire à l'Empereur, pour l'informer de ce qui passoit. Ensuite il passa dans sa tente, & fit au Roi d'Egypte la Réponse suivante.

La vérité se découvre, malgré les soins qu'on prend pour établir le mensonge. C'est pourquoi moi Tiran le Blanc, Général de l'Empereur de Constantinople, le vainqueur & le destructeur des troupes du Grand Sultan de Babylone, & de celles du Grand Turc. A toi, Roi d'Egypte. Je te mande que j'ai reçu la Lettre, qu'un Trompette m'a remise de ta part, dans laquelle tu dis avoir

vû

vû une parure de Demoiselle par-dessus mes armes, & que pour accomplir un vœu que tu as fait ; tu me proposes le combat à toute outrance, & soutiens que la Dame que tu sers, est plus belle que la mienne. Premierement je dirai, que ce vœu fera tort à ton honneur, & que tu aurois beaucoup mieux fait de t'engager à passer dix ans à la Mecque, pour faire pénitence de tes péchés, qui sont énormes devant Dieu, & devant les hommes ; parce que rien n'est plus vrai ; que la Dame, dont je me déclare le serviteur, est la plus belle, la plus vertueuse, & du plus haut rang qui soit dans le monde. Je sçai que tu aimes la fille du Grand Turc ; & moi j'adore celle du Grand Empereur que je sers. Elle a tous les avantages possibles sur la tienne, qui ne seroit pas capable de la déchausser. Tu me reproches encore d'avoir eu deux avantages sur vos Troupes par trahison. A cela je répons, que l'Empereur de Rome a ordonné, que lorsqu'on étoit qualifié de traître, on devoit en donner le démenti. Je te le donne donc, d'autant mieux que tu n'a pas dit un seul mot de vérité ; & que tout ce que j'ai fait ne peut être blâmé par les Chevaliers instruits, & par les Dames d'honneur, & que je n'ai suivi que ce que la Chevalerie permet en de semblables occasions. Si je me conduis mieux que vous, quel repro-

che pouvez-vous me faire ? Je te jure par cet Ecrit, & je te donne parole, moi Tiran le Blanc, au nom de Dieu & de sa très-sainte Mere, pour défendre la vérité, mon honneur & ma réputation, d'accepter le combat que tu me proposes. Mais d'accord sur ce point, comment convenir entre nous du Juge que nous choisirons ? Ce ne peut être ton Roi, ni mon Empereur, ausquels nous avons promis fidélité. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce que j'imagine. Tout le monde sçait que je suis venu attaquer votre armée, pendant que vous teniez assiégé le Grand Duc de Macédoine, & que je vous ai battus. Vous êtes venus me trouver ensuite, & j'ai acquis le même honneur. Ainsi à présent c'est à vous à retourner à vous. Je promets donc à Dieu, & à la Dame que je sers, aussi-bien qu'à l'honneur de la Chevalerie, que le vingt du mois j'irai vous attaquer avec le plus de Troupes qu'il me sera possible. Je déclare même, que ce sera à la tête de votre Camp de la Plage Orientale. Pour lors tu pourras te satisfaire, & tu ne m'accuseras d'aucune trahison. J'ai remis cette Lettre au Trompette que tu m'as envoïé. Elle est écrite de ma main, & cachetée de mon Cachet. Fait au Camp de Transimene le cinq Août.

Tiran montra cette Lettre aux Géné-

raux

raux qui l'approuverent; après quoi il la remit au Trompette du Roi d'Egypte, qui lui fit présent d'une Jacquette garnie de plaques d'argent, en le priant de conduire avec lui un Roi d'armes, qu'il envoïoit au Sultan. Ils partirent, & arriverent au Camp des Turcs, où le Roi d'armes fit entendre au Prince infidéle, qu'il souhaitoit de lui parler en présence de tous les Rois, & des autres Seigneurs de son Armée. Ce Prince les fit assembler sur le champ; & le Roi d'armes adressant la parole au Sultan : Le Général de l'Empire Grec, qui représente la personne de l'Empereur, lui dit-il, vous fait sçavoir par ma bouche, que suivant la pratique des armes, vous ne devez porter aucunes bannieres, puisque vous les avez perduës, aïant été vaincu deux fois, & que vous ne pouvez garder qu'un étendart. Je viens donc vous avertir des regles de la Chevalerie. Si vous y manquez, notre Général usera du droit qu'elles lui donnent. Il vous fera peindre sur un Ecu, avec toute la noblesse dont vous êtes environné; & non-seulement dans son Camp, mais dans toutes les Villes, il vous fera traîner à la queuë d'un cheval. Avant que vous receviez un tel affront, je viens vous

donner cet avis, afin qu'en ma présence vous ôtiez toutes vos bannieres. Que maudit soit celui qui a fait une semblable Loi, s'écria le Sultan! Mais puisque les Loix des armes l'ordonnent ainsi, ajouta-t-il, il faut s'y soumettre. Alors il fit plier toutes les bannieres, & ne conserva que les étendarts.

Le Roi d'armes s'adressant ensuite au Roi d'Egypte: Mon Général, lui dit-il, a fait réponse à la Lettre que vous avez écrite; mais il vous prie de vouloir bien lui mander, quelle soubreveste vous porterez le jour de la Bataille, afin que dans la mêlée il puisse vous reconnoître. Mon ami, répondit le Roi d'Egypte, tu lui diras de ma part, que j'aurois fort souhaité que nous nous fussions battus seul à seul; mais quoiqu'il refuse d'accepter ce que je lui ai proposé, je veux bien répondre à sa demande. Le jour du Combat j'aurai une jupe cramoisi, que ma belle Dame a portée; sur la tête une aigle d'or, & cette aigle sera surmontée d'une petite banderole, sur laquelle cette beauté sera peinte. Si je puis le reconnoître, je lui ferai confesser tout ce que j'ai avancé dans ma Lettre; après quoi je le tuerai. Après cette réponse le Roi d'armes revint au Camp,

Camp des Chrétiens ; & aïant rendu compte à Tiran de tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre, on se prépara à la Bataille.

L'Empereur attendoit avec impatience des nouvelles de son Armée, lorsqu'on découvrit en mer six Vaisseaux, qui arrivoient à pleine voile vers Constantinople. Ce Prince apprit avec plaisir, qu'ils venoient de Sicile, & qu'ils portoient sept mille hommes, & beaucoup de chevaux, que le nouveau Roi de Sicile lui envoïoit. Voici quelle fut la raison de ce secours.

On a vû que le vieux Roi de Sicile avoit un fils aîné, qui avoit épousé une Princesse du sang de France. Ce jeune Prince étoit fort aimable, aussi son beau-pere l'aimoit infiniment, & n'avoit jamais voulu permettre, qu'il s'éloignât de la Cour. Il en tomba malade de chagrin, & mourut. Le Roi de Sicile son pere sentit d'autant plus vivement cette perte, que son second fils qui étoit entré dans un Monastere, ne put jamais se résoudre à quitter l'habit Religieux, pour hériter de ses Etats. Il en conçut une douleur si vive, qu'il se donna de la tête contre le bois de son lit, & se blessa si considérablement,

qu'il en mourut, laissant son Roïaume à sa fille, que Philippe avoit épousée. Dès que ce Prince se vit sur le trône, il se souvint des obligations qu'il avoit à Tiran, & résolut d'aller à son secours, avec le plus de Troupes qu'il lui seroit possible. La Reine son épouse étoit alors enceinte, & mit inutilement tout en œuvre pour le détourner de ce dessein. Elle obtint seulement, qu'il ne feroit point le voïage cette année. Il se contenta donc de faire partir le Duc de Messine, à la tête de cinq mille hommes de Cavalerie & d'Infanterie. Par amitié pour Tiran, la Reine joignit encore à ces Troupes deux mille hommes, dont elle donna le commandement au Seigneur de la Panterie.

Le premier homme qu'ils rencontrerent, en mettant pied à terre, fut le Secretaire que Tiran avoit dépêché vers l'Empereur. Le Duc de Messine le reconnut d'abord, pour l'avoir vû au service du Général; & l'aïant arrêté: Chevalier, lui dit-il, apprenez-moi, je vous conjure, des nouvelles de ce fameux Tiran le Blanc, qui possede toutes les vertus. Quelle Ville habite-t-il? Où est ce Général des Grecs? Vous le trouverez dans son

Camp,

Camp, répondit le Secretaire. Il n'y a que peu de jours, que je l'ai laissé en présence des Turcs, sur les bords du Transimene. Comment y passe-on le tems, lui dit le Seigneur de la Pantelerie ? Y a-t-on bonne compagnie ? Sans doute, repartit le Secretaire. Tout le monde y est bien reçu & bien traité : on y fait tout ce que l'on veut. On y jouë, on y danse, on y parle de guerre : les instrumens s'y font entendre ; enfin, tous les plaisirs se trouvent réünis chez notre Géneral, qui craint Dieu plus que personne au monde, & qui ne sçait craindre que lui.

A ces mots le Secretaire le quitta pour monter au Palais, où il trouva l'Empereur qui finissoit son dîner. Ce Prince lui demanda avec empressement, si l'on ne manquoit de rien au Camp. Seigneur, tout y est en abondance : il ne nous manque que de l'amour, répondit le Secretaire, sans en dire davantage. Quand l'Empereur fut seul avec la Princesse, il lui rendit séparément les diverses Lettres dont il étoit chargé. La premiere fut celle du Roi d'Egypte ; ensuite il lui remit l'avis des Géneraux, au sujet des conditions du combat. Après que l'Empereur l'eut luë, il se tourna du côté de sa fille : Sça-

vez-vous ce que l'on me mande, lui dit-il? on veut au Camp que Tiran soit amoureux de vous. Ce discours rendit la Princesse plus vermeille qu'une rose, & son trouble l'obligea de garder quelque tems le silence. Lorsqu'elle en fut un peu remise, elle lui dit : Seigneur, pourvû que vos Chevaliers soient vainqueurs de vos ennemis, je leur pardonnerai leur amour. Quant à Tiran, vous sçavez quels ennemis lui ont fait les grands services qu'il vous a rendus, & vous devez être en garde contre leur calomnie, & ne pas les en croire sans examen; surtout dans des choses qui intéressent votre honneur. Ma fille, reprit l'Empereur, lis la Lettre qu'ils m'écrivent, & tu verras qu'il ne s'agit pas de ce que tu penses. La Princesse aïant lû la Lettre, la rendit à l'Empereur, & s'approchant de Stéphanie : Jamais je n'ai eu tant de fraïeur, lui dit-elle, tout mon sang s'est glacé dans mes veines, j'ai cru tout découvert, & qu'on alloit me faire un crime de l'argent que j'ai envoïé à Tiran. Eh bien, Madame, dit Stéphanie, est-ce là un si grand mal; & ne pouviez-vous pas vous excuser par votre intention? Ne devez-vous pas aider les amis & les serviteurs de votre pere?

Dans

Dans ce moment les Barons de Sicile entrerent,& firent la révérence l'Empereur, qui les reçut à merveille. Ils lui apprirent le sujet de leur arrivée, & lui remirent les anciens Traités de paix, qu'ils venoient renouveller. Ce Prince les reçut, & confirma tout ce qu'ils contenoient. Ensuite il sortit, & laissa ces Seigneurs avec l'Impératrice & la Princesse, après avoir commandé qu'on leur donnât de bons logemens, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire.

Tous ces Chevaliers nouveaux venus ètoient dans l'admiration de la grande beauté de Carmésine. Le Seigneur de la Pantelerie surtout ne pouvant se lasser de la regarder ; Je reconnois, dit-il, Madame, que la nature ne peut rien faire de plus beau que vous ; & je juge aisément en vous voïant, du bonheur des Saints dans le Paradis, dont il est parlé dans l'Ecriture. C'est ce qui fait dire au Psalmiste, en s'adressant à J. C. Seigneur, celui qui est devant vous, ne trouve pas mille ans d'une plus longue durée, que le jour d'hier. Je crois donc pour moi, Madame, que si je devois vous voir toute ma vie, j'éprouverois le même sort. Le bruit de la beauté de V. A. s'est répandu

dans notre païs ; & vous nous avez animés du désir de la guerre. Mais ce que je vois est encore mille fois au-dessus du récit ; & je ne doute point que vous ne puissiez vous faire passer pour une Déesse.

Il en étoit à cet endroit de sa harangue, qu'il auroit sans doute poussée plus loin, lorsque l'Empereur rentra. Ainsi la Princesse évita la réponse, d'autant plus que le bonhomme se mit à leur parler de guerre. Quelque tems après le Duc de Messine se retira avec toute sa suite au logement qu'on leur avoit préparé, & l'Empereur s'adressant à ceux qui étoient présens : Avez-vous jamais lû dans aucunes Chroniques, leur dit-il ; avez-vous jamais oüi dire que le Général d'un Prince ait reçu de ses parens ou de ses amis des secours de Troupes qui vinssent servir le Prince sans solde? C'est pourtant ce qui m'arrive aujourd'hui. Voilà plus de dix mille hommes qui me viennent servir à leurs propres frais, uniquement pour l'amour de mon Général. Je dois lui en marquer ma reconnoissance, & je veux aller moi-même au Camp être témoin de ses exploits, & prévenir les complots des ennemis de sa gloire ; & sur le champ il donna ordre de préparer

tout

tout pour le lendemain. Eh quoi, Seigneur, dit l'Impératrice! vous irez ainsi sans escorte avec votre seule Maison? Madame, répondit l'Empereur, j'aurai avec moi les Troupes de Sicile.

La nuit suivante Stéphanie alla éveiller la Princesse, & lui dit: Madame, j'ai vû Diofébo en songe, qui me disoit: O ma chere Stéphanie, que nous sommes heureux Tiran & moi, de ce que vous êtes venuës nous voir! votre présence nous assure la victoire. Cette idée m'a réveillée, & je viens vous dire que si vous m'en croïez nous profiterons de cette occasion, pour donner une preuve de notre amour à nos Amans, & pour faire cesser l'absence qui nous prive de leur vûë; proposez à l'Empereur de vous mener avec lui. Donne-moi ma chemise, lui dit vivement la Princesse, & laisse-moi faire. Elle fut habillée & coëffée en un instant; & passant dans la chambre de l'Empereur, qui n'étoit pas encore levé: Mon pere, lui dit-elle, vous sçavez que les filles ont toujours peur lorsqu'elles entendent parler de guerre. Cependant je vous supplie de me permettre de vous suivre; je vous demande cette grace pour deux raisons. La premiere

premiere est le désir que j'ai de ne point vous abandonner, non-seulement parce que je vous aime plus que qui que ce soit au monde, mais encore à cause de votre âge. Car enfin si par malheur vous tombiez malade, je vous garderois d'autant mieux, que je connois votre tempérament. La seconde raison est, que suivant l'ordre de la nature, quoique les choses arrivent quelquefois autrement, ceux qui naissent les premiers doivent mourir de même; ensorte que si j'accompagne V. M. je verrai & j'apprendrai quelque chose de la guerre, ce qui pourroit me servir à l'avenir & m'empêcher de la redouter.

L'Empereur fut d'abord surpris du discours de la Princesse. Ma chere fille, lui dit-il, je suis très-convaincu de l'amitié & de l'attachement que vous avez pour moi; mais il n'est point ordinaire de voir aller les filles à la guerre. Cette démarche est toujours dangereuse, & vous êtes si jeune, que la vûë des ennemis vous causeroit peut-être de fâcheuses impressions. Ne craignez rien, reprit la Princesse; la douleur de me séparer de vous me seroit beaucoup plus sensible que tout ce que j'aurois à redou-

ter

ter en votre compagnie, & puiſque je ne vous ai point abandonné dans vos malheurs, trouvez bon que je vous accompagne dans la proſpérité juſqu'au dernier moment de votre vie. Eh bien, ma fille, j'y conſens, dit l'Empereur, puiſque vous le ſouhaitez ſi fort. Voïez votre mere pour ſçavoir d'elle ce qu'elle aimera le mieux, ou de reſter ici, ou de me ſuivre, & tenez vous prête à partir, car je compte me mettre en chemin inceſſamment. La Princeſſe courut chez l'Impératrice, qui lui dit que pour rien au monde elle n'iroit à l'Armée, que la ſeule vûë du Duc de Macédoine & celle des lieux où ſon fils avoit été tué, la feroit mourir de douleur.

Auſſi-tôt que cette réſolution fut priſe, la Princeſſe envoïa chercher les plus habiles Orfévres de la Ville, & ſe fit faire une cuiraſſe légere, avec les braſſards & les gantelets mi-partis d'or & d'argent: Le caſque étoit un ſimple morion d'argent pur, il étoit ſurmonté de la couronne qu'elle portoit ordinairement. Elle demanda à ſon pere le commandement des Troupes que la Reine de Sicile envoïoit à Tiran. Le jour du départ, elle ſe mit à la tête de cette troupe couverte

de

de sa riche armure par-dessus une casaque, mi-partie de même argent & or. Elle montoit un grand cheval blanc comme la neige & tenoit à la main un Bâton de Commandant. Elle étoit accompagnée de soixante Demoiselles les plus belles de la Cour. Elle donna à Stéphanie la Charge de Connétable, celle de Maréchal de Camp à Salandro fille du Duc de Pera; Contesina eut celle de Grand Prévôt; Plaisir de ma Vie portoit l'Etendart, sur lequel étoit peinte l'herbe nommée *l'Amour vaut*, avec cette devise, *mais non pour moi*: Eliséo portoit la grande banniere; la Veuve Reposée étoit le Capitaine des portes de la chambre; elles marcherent en bon ordre jusqu'à la vûë des tentes de Tiran; mais en y arrivant elles n'y trouverent que des malades, des valets & d'autres gens inutiles que le Général y avoit laissés. Il en étoit sorti dès le dix-neuviéme du mois au milieu de la nuit, & l'Empereur n'y arriva que le lendemain matin sur les neuf heures. Sur le champ il en fit donner avis au Seigneur de Malvoisin qui se rendit aussi-tôt au Camp, l'instruisit des mouvemens du Général, & lui proposa de venir au Château où il seroit

seroit plus commodément & plus sûrement. L'Empereur suivit ce conseil, & les troupes Siciliennes se camperent le long du Fleuve. En même-tems Malvoisin détacha un de ses gens pour apprendre à Tiran l'arrivée de l'Empereur, de la Princesse & des troupes de Sicile. Le Général s'étoit campé à la tête du Vallon nommé Espinosa. Cette nouvelle le remplit de joïe, mais il ne la dit qu'au seul Diofébo, il craignoit que s'il la répandoit dans l'Armée, une partie des Officiers ne quittassent leurs postes pour aller faire leur Cour. Il avoit tout disposé pour marcher aux ennemis. Un peu avant le jour l'Armée se mit en marche. Diofébo conduisoit l'Infanterie accompagné de 400. lances avec les chevaux bardés. Tiran ne lui donna pour tout ordre, que celui de demeurer derriere une colline herissée de roches à une lieuë du Camp des Turcs, & de ne faire aucun mouvement, quoiqu'il pût arriver, quand même la Bataille seroit perduë, qu'il n'en reçût l'ordre; il prit même son serment pour s'assurer davantage de son obéïssance.

Le Général continua sa marche avec le reste de l'Armée, sans avoir à sa suite un seul homme d'Infanterie, pas même

un Page ; car il avoit donné l'Ordre de Chevalerie à Hyppolite. Enfin au point du jour il arriva à une portée de trait du Camp ennemi, non du côté des retranchemens, mais par le flanc, dans une plaine absolument rase. Le Duc de Sinopoli conduisoit une aîle de son armée; le Duc de Pera avoit le commandement de l'autre, & les bannieres de l'Empereur occupoient le centre. Les Turcs de leur côté qui avoient passé la nuit sous les armes parurent en bataille. Au premier rang étoient les Lanciers dont tout le front étoit couvert de pavois & de chevaux de frise; derriere eux étoient les Archers & les gens de trait; à quelque distance d'eux marchoient les Chrétiens à la solde du Grand Turc, armés de toutes pieces, avec de grands pennaches sur leurs casques & leurs chevaux bardez. Les Turcs faisoient l'arriére-garde avec plus de quatre cens machines de guerre.

Telle étoit la disposition des deux Armées, lorsque le Roi d'Egypte manda à Tiran par un Trompette, qu'il le remercioit de lui avoir tenu parole, & qu'en témoignage de sa victoire il feroit faire une statuë d'or, qu'il placeroit sur une

des

des principales portes de Constantinople. Tiran lui fit réponse, qu'il ne l'éviteroit pas, mais qu'il pourroit bien arriver qu'il eût du regret de cette Bataille. Cependant il donnoit ses ordres aux principaux Chefs ; & les instruisoit du mouvement qu'ils devoient faire pour obliger l'Armée infidelle à rompre ses rangs & à se débander. Enfin les Turcs donnerent le signal, & toutes leurs troupes s'ébranlerent.

Le Général portoit ce jour-là une petite hache attachée à son bras avec un cordon de soïe, & à sa main une petite banniere, avec laquelle il donna le signal de son côté. Dans le moment le Duc de Pera qui commandoit l'aîle droite faisant un quart de conversion, se replia avec toute sa troupe sur le centre où étoit la banniere de l'Empereur, tournant le dos aux Ennemis, mais marchant serré au petit pas & en bon ordre. Le Duc de Sinopoli fit le même mouvement à l'aîle gauche ; lorsqu'ils furent tout-à-fait repliez le long du corps de bataille, alors ils se mirent au galop, mais sans perdre leurs rangs ; & pousserent vers la colline où étoit embusqué Diofébo avec toute l'Infanterie. A la vûë de ce dernier mouvement les Turcs

s'écrierent : Les voilà qui prennent la fuite, ils ſont à nous. En même-tems l'Infanterie abandonna ſes rangs, jettant ſes lances, ſes piques, ſes boucliers & ſes arbalêtres, pour ſe mettre à la pourſuite des Chrétiens. La Cavalerie de ſon côté ſe débanda après eux, & ceux qui avoient des chevaux bardés, ſe défaiſoient de leurs bardes pour courir après ceux qu'ils regardoient déja comme vaincus. L'Empereur qui du haut de la tour du Château de Malvoiſin, étoit témoin de tout ce qui ſe paſſoit, ne douta pas un moment que ſon Armée ne fût en fuite & la Bataille perduë.

Le Général ſe retournoit cependant de tems en tems pour examiner la contenance des Infidéles. Il les vit tous épars dans la campagne, courant ſans armes & uniquement occupés du déſir de joindre les Chrétiens. Lorſque Tiran vit que les Ennemis s'étoient tout-à-fait rompus, & qu'ils s'étoient avancés au-delà de l'embuſcade où Dioſébo étoit poſté, alors il leva la banniere qu'il portoit à la main, & dans le moment toute l'Armée s'arrêta. Chaque Eſcadron ſe ſépara à la longueur d'un jet de pierre, & en un inſtant Tiran préſenta un front large & étendu à l'Ennemi.

l'Ennemi. Ce mouvement subit étonna les Turcs, qui commencerent à s'appercevoir de leur erreur. Cependant le Général ordonna au Duc de Pera d'attaquer le premier, ce qu'il fit, en se jettant avec une extrême valeur au milieu des Infidéles suivi du Marquis de S. George son frere. L'Escadron du Duc de Sinopoli donna ensuite. Enfin les deux Armées se mêlerent, & le carnage devint epouvantable.

Tiran armé de sa petite hache ne donnoit aucun coup qui ne fût mortel. Il étoit partout & toujours exposé aux plus grands dangers. Le Roi d'Egypte le reconnut, moins à ses armes qu'aux grands coups qu'il portoit, & se retirant un moment de la bataille avec les Rois de Cappadoce & d'Afrique, il les pria de ne penser qu'à se défaire de Tiran. En même-tems ils choisirent chacun une forte lance; après quoi ils rentrerent dans la mêlée, & aïant joint le Général, ils coururent sur lui tous trois ensemble. Mais les Rois d'Egypte & de Cappadoce furent les seuls qui le toucherent. Le choc fut si violent qu'ils renverserent homme & cheval. A l'égard du Roi d'Afrique, son coup porta sur le Duc de Macédoine, qui se trou-

va aux côtés du Général, & le perça d'outre en outre. Tiran se trouvoit dans un grand péril, il avoit la cuisse engagée sous son cheval, la foule étoit grande autour de lui & ses armes étoient faussées en plusieurs endroits; il vint pourtant à bout de se relever : mais le Roi d'Egypte ayant pris une nouvelle lance, il courut sur lui, & lui en porta un coup, qui aiant été mal adressé, lui emporta seulement une partie de son casque : la foule les sépara, & Hyppolite voïant son Maître dans cet état, fit de si grands efforts pour fendre la presse, qu'il le joignit, & sautant à terre: Monseigneur, lui dit-il, au nom de Dieu montez. Mais toi, que deviendras tu ? Pourvû que je vous sauve, répondit Hyppolite, qu'importe que je meure ? La chûte du Général & le grand nombre des Infidéles qui combattoient en cet endroit, avoient mis quelque désordre parmi les Chrétiens. Tiran jugeant que sa présence étoit nécessaire, sauta sur le cheval d'Hyppolite, & rentrant dans la mêlée, il chercha à rejoindre le Roi d'Egypte, mais ce fut inutilement. Ce Prince avoit été blessé par le Seigneur d'Agramont d'un coup de lance qui lui avoit percé la cuisse & l'avoit mis hors de combat.

L'heure

L'heure de Vêpres approchoit, & le combat duroit encore. Diofébo juroit cependant contre Tiran de l'inaction où il le tenoit. Il veut avoir tout l'honneur pour lui, disoit-il en lui-même, & il m'a laissé ici, comme si je n'étois bon à rien. Pardieu, j'en veux aussi acquérir à mon tour. Allons, dit-il alors à ses troupes, ne craignons rien, & donnons droit au milieu. En même-tems il sortit de son embuscade, & vint charger en flanc les Ennemis, qui furent découragés à la vûë d'un si grand nombre de troupes, auquel ils ne s'attendoient pas. Le Sultan étant blessé légerement, s'étoit éloigné de la mêlée; & voïant le nouveau renfort qui arrivoit aux Chrétiens, il dit à ses gens que la fuite valoit mieux que la mort. Tiran s'apperçut que le Sultan & les siens se retiroient du combat avec leurs étendarts déploïés. Il courut de ce côté, & leur donna la chasse, mettant à mort tout ce qui se trouvoit sur sa route.

Cette Bataille dura depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi; & jamais sur cette Plage Orientale il ne s'en étoit donné une aussi sanglante. La victoire fut complette pour les Chrétiens, qui pendant trois lieuës poursuivirent les

Turs avec une extrême vivacité. Tiran pouvoit alors à juste titre être nommé le Roi des Batailles, & le Chevalier invincible. La fortune avoit toujours été favorable aux Turcs jusqu'à son arrivée, & sa seule présence l'avoit fait changer de parti. Enfin, las de tuer, les Vainqueurs arriverent fort tard devant une Ville qui appartenoit au Marquis de S. George, & qui portoit le nom de son Marquisat. Les Infidéles s'en étoient emparés & en avoient fait présent au Roi d'Egypte, qui dans la crainte de ce qui lui arriva dans la suite, l'avoit abondamment pourvûë de tout ce qui étoit nécessaire à sa défense. Ce Prince voïant la Bataille perduë, avoit pris la fuite comme les autres; mais sa blessure lui causoit des douleurs si vives, qu'il fut obligé d'abandonner le Sultan & de s'arrêter dans cette Ville; cet azile ne le mit pas long-tems à couvert. Tiran aïant donné ses ordres pour prendre soin des blessés, mit d'abord le siége devant la Place. Dès le lendemain elle soutint quatre assauts, mais les Habitans aïant livré une des portes au Marquis de S. George leur Seigneur, la Garnison fut passée au fil de l'épée. Le Roi d'Egypte y fut forcé lui-même & égorgé par le

Marquis

Marquis de S. George qui l'avoit fait prisonnier.

Malgré un succès si éclatant, Tiran n'étoit cependant pas content. Il déclara hautement que si Diofébo eût exécuté ses ordres, il étoit sûr de tuer le Sultan lui-même, de faire tous les Seigneurs de son Armée prisonniers, & de regagner tout ce que les Infidéles avoient conquis sur l'Empereur.

D'un autre côté l'Empereur passa de la douleur, où l'avoit réduit l'idée de la Bataille perduë, à la joïe la plus vive, lorsque le Seigneur de Malvoisin lui dit, qu'un homme qu'il avoit détaché pour sçavoir des nouvelles du combat, venoit de lui apprendre, que Tiran étoit à la poursuite des Ennemis. A cette nouvelle ce Prince se mit à genoux pour rendre graces à Dieu de la Victoire ; & montant à cheval suivi de la Princesse, & des Barons de Sicile, il se rendit au Camp des Maures qu'on trouva tendu dans le meilleur ordre & rempli de richesses infinies. L'Empereur empêcha qu'il ne fût pillé, & en confia la garde aux Seigneurs de la Pantelerie & de Malvoisin, avec défenses d'en rien détourner jusqu'au retour de ceux à qui il appartenoit légiti-

 mement

mement par leur victoire. La Princesse qui avoit accompagné l'Empereur, aïant apperçu dans une tente un petit esclave noir qui cherchoit à s'y cacher, elle y courut, & sautant promtement à terre, elle le prit par les cheveux & le conduisant à l'Empereur : Je pourrai aussi me vanter à notre Général, lui dit-elle, de m'être portée en brave Chevaliere, & d'avoir pris un Turc jusques dans son Camp. La grace avec laquelle la Princesse fit cette plaisanterie, réjoüit beaucoup l'Empereur.

Cependant Diofébo instruit de la colere de Tiran, n'osoit paroître en sa présence. L'Empereur n'aïant reçu aucun message de sa part, comme dans les victoires précédentes, dit à la Princesse, qu'il craignoit fort que Diofébo n'eût été tué, puisqu'on ne l'avoit point vû en cette occasion. A ce discours Stéphanie ne put retenir ses larmes. L'amour lui fit imaginer alors tout ce qu'il y avoit de plus funeste, & pour sortir de cette cruelle incertitude, elle chargea un homme de confiance d'aller sçavoir des nouvelles du Chevalier, & de lui remettre une Lettre de sa part.

L'homme auquel Stéphanie avoit confié

fié cette Lettre, arriva au Camp, & la remit à Diofébo, qui oublia en la voïant la colere où Tiran étoit contre lui, & courut la lui porter. A la faveur de ce passeport, il fut bien reçu. Le Général fit venir le Messager, de qui il apprit tout qui s'étoit passé dans le Camp; que la Princesse étoit armée, & qu'elle avoit fait un prisonnier, qu'elle gardoit avec soin, pour le lui présenter. Tiran ordonna à Diofébo d'aller à la Cour. Il obéït, & se rendit sur le champ auprès de l'Empereur. Le bruit de son arrivée se répandit en un instant dans le Château. Toutes les Demoiselles se parerent pour aller le recevoir. L'inquiétude de Stéphanie se lisoit encore sur son visage. Elles le trouverent dans la chambre de l'Empereur, faisant à ce Prince le récit de la Bataille, sans oublier la mort des deux Rois, & les blessures que Tiran avoit reçuës. A ces mots de blessures, la Princesse changea de couleur, & demanda avec précipitation à Diofébo, si elles étoient dangereuses. Nullement, Madame, lui répondit-il, les Medecins ont assuré qu'elles n'auroient aucune suite.

L'Empereur demanda ensuite au Chevalier, quelle pouvoit être la perte de

l'une & de l'autre part. Seigneur, répondit Diofébo, je ne puis dire au juste quelle est celle des Turcs. Ce que je sçai, est que le grand chemin qui conduit d'ici à la Ville de saint George, est jonché de corps; que les Rois de Cappadoce & d'Egypte ont été tués; que le Sultan, le Roi d'Afrique, le fils du Grand Turc, & le Grand Turc lui-même sont blessés dangereusement, & qu'ils ont laissé plus de cent mille morts sur le champ de bataille. Pour le nombre des nôtres, je pourrai le dire à V. M. parce que le Général les a fait enlever, pour leur donner la sépulture. Nous avons trouvé parmi eux le Duc de Macédoine percé d'un coup de lance, le Marquis de Ferrare, le Duc de Babylone, & plusieurs autres, parmi lesquels se trouve le Connétable, qui est fort regretté, parce qu'il étoit bon & brave Chevalier. Enfin on compte qu'il nous manque douze cens-trente-quatre hommes de notre Armée. L'Empereur parut touché de la mort du Connétable; mais il étoit encore plus occupé à chercher comment il pourroit témoigner sa reconnoissance à Tiran. Diofébo pour avoir un prétexte de demeurer plus long-tems à la Cour, fit semblant d'être malade, & l'Em-

pereur

pereur le fit ſervir avec les mêmes ſoins, qu'on auroit pû avoir pour la Princeſſe ſa fille.

Cependant en attendant la guériſon du Général, ce Prince voulant profiter de la conſternation des Ennemis, pria les Barons de Sicile de l'accompagner à une expédition, pour reprendre pluſieurs Places, dont les Turcs s'étoient emparés. Tiran qui commençoit à ſe mieux porter, inſtruit du départ de l'Empereur, prit avec lui une partie de l'Armée, laiſſant l'autre ſous les ordres du Marquis de S. George, qu'il établit Général pendant ſon abſence, & marcha au Château de Malvoiſin, où la Princeſſe & ſes Demoiſelles étoient demeurées ſous la garde de Dioſébo. Lorſqu'il en approcha, il détacha Hyppolite, qu'il avoit inſtruit, & l'envoïa à la Princeſſe, qui ordonna ſur le champ qu'on le fît entrer. Alors il ſe mit à genoux; & lui baiſant la main : Madame, lui dit-il, je ſuis envoïé à V. A. de la part de Monſeigneur, qui demande ſi elle veut lui donner ſureté, & s'il pourra entrer & ſortir, ſans qu'il lui ſoit fait aucune contrainte ni violence, & il en demande un gage. Nouveau Chevalier, répondit la Princeſſe, le Général ne ſçait-il pas

que

que nous sommes sous ses ordres ? Nous dépendons toutes de lui ; il a tout pouvoir ici, que peut-il appréhender ? N'a-t-il pas renfermé la crainte dans le Camp des Turcs ? Elle ne doit habiter que parmi eux.

A ces mots Hyppolite se leva, & courut embrasser toutes les Demoiselles, sans oublier Plaisir de ma vie ; après quoi il alla rendre compte à Tiran de la réponse que la Princesse lui avoit faite. Elle ne contenta point le Général. Il renvoïa une seconde fois Hyppolite au Château, avec ordre de dire de sa part à la Princesse, qu'il n'entreroit point sans un Passeport écrit de sa main. Je ne comprends rien à notre Capitaine, répondit la Princesse lorsqu'on vint lui faire ce nouveau message ; en quoi peut-il avoir offensé l'Empereur ou moi, pour avoir besoin d'un Passeport ? Pourquoi perdre ainsi le tems, lui dit Stéphanie ? Donnez-le lui, puisqu'il le demande. Voilà de l'encre & du papier. En même-tems elle écrivit le Passeport, & le remit à Hyppolite.

Tiran l'aïant reçu, entra dans le Château, & monta dans la grande salle, où il trouva la Princesse, qui se leva pour le recevoir. Mais d'aussi loin qu'il l'apperçut;

Observez

Observez votre Passeport, Madame, s'écria-t-il. Mais, Général, répondit la Princesse, personne ne vous touche. Madame, répondit Tiran, Votre Altesse m'accable des chaînes les plus pesantes. Jamais prison n'a été plus forte ni plus cruelle. Eh, Madame, dit la Veuve Reposée! la prison dont il parle, est toute tapissée d'amour; le deüil qu'il porte est chamarré d'espérance; & la chemise dont il est paré, témoigne le désir qu'il a d'être avec sa Dame.

La Princesse comprenant alors ce que Tiran avoit voulu dire, lui répondit : Général, si la fortune vous a rendu prisonnier, un tems viendra que vous serez en liberté. En même-tems, prenant le Duc de Pera d'une main, & Tiran de l'autre, elle les fit asséoir à ses côtés. Ils s'entretinrent d'abord de ceux qu'ils avoient perdus à Bataille; & la conversation étant tombée ensuite sur les Conquêtes que faisoit l'Empereur, Tiran & le Duc résolurent de se rendre le lendemain devant une Place, que ce Prince attaquoit depuis trois jours, & dont il n'avoit encore pû se rendre le maître. La Princesse protesta, que s'ils partoient, elle les accompagneroit. Elle fit venir ensuite son prisonnier,

prisonnier, & le leur présentant : Croïez-vous donc, dit-elle, que vous soïez les seuls, qui sçachiez faire des Captifs ? Après cela ils se mirent à table, où la Princesse mangea peu. La vûë de Tiran lui suffisoit.

Après le souper le Duc lia conversation avec la Dame du Château, & la Veuve Reposée, qui écoutoit avec un grand plaisir le récit des exploits de Tiran ; car la bonne mine de ce Chevalier l'avoit touchée. La Princesse n'aïant que Stéphanie auprès d'elle : Chevalier, dit-elle à Tiran, j'ai tout risqué pour avoir la consolation de vous voir ; c'est l'amour seul, non la curiosité de voir des combats qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'Empereur, peut-être ne tromperai-je pas nos jaloux ; mais ja m'expose à tout, je ne pouvois supporter plus long-tems votre absence. Ah, Madame, dit Tiran ! vos bontés ne servent qu'à redoubler les maux cruels que je ressens. Je n'en puis supporter l'excès. La vûë de vos beautés me transporte hors de moi-même ; elle me ravit l'usage de ma raison. Non, Madame, votre amour n'approche pas du mien : il est tel cet amour, que si j'en avois autant pour Dieu ; si je le servois avec la même ardeur,

deur, je ſerois depuis long-tems un Saint à miracles. Quelles marques me donnez-vous du vôtre ? Des diſcours, des paroles, que la bouche prononce & que le cœur peut démentir. Eſt-ce là ce que vous me promettiez à mon départ ? Reviens vainqueur, diſiez-vous en préſence de Stéphanie, & tu obtiendras le prix de ton amour. Dieu eſt juſte, ajoutiez-vous ; il eſt préſent par tout ; il eſt le témoin de ma promeſſe, il en ſera le garand. Dans ce moment Plaiſir de ma vie s'approchant d'eux, interrompit leur entretien, & ſe mettant aux genoux de Tiran : Chevalier, lui dit-elle, je ſuis ici la ſeule qui m'intéreſſe à vous. Comment perſonne n'a encore penſé à vous faire quitter vos armes, & ſi pourtant vous avez là une chemiſe qui mérite bien d'être changée ? O bienheureuſe chemiſe, continua-t-elle ! que je t'ai vûë dans un état bien différent ! Tu étois parfumée alors, tu couvrois ce que la nature a formé de plus beau ! La Princeſſe prenant la parole, dit à Tiran : Chevalier, donnez-moi cette main, qui a vaincu des Rois. Stéphanie lui prit la main, & la poſa ſur les genoux de la Princeſſe, qui ſe baiſſa, & la baiſa. Ah, Madame, dit Tiran, que ne m'eſt-il permis de me jetter à

vos

vos pieds adorables ! La Princeſſe lui prenant alors les deux mains : Eh bien, répondit-elle, je leur donne tout pouvoir ſur moi. En même-tems elle ſe leva ; car la nuit étoit déja fort avancée, & elle craignoit de donner quelque ſoupçon en reſtant plus long-tems. Tiran, le Duc & toute la Cour, l'accompagnerent juſques dans ſa chambre, & lui donnerent le bon ſoir.

Le lendemain dès le grand matin, le Duc & Tiran s'armerent, & monterent à cheval, faiſant emporter avec eux les échelles, qu'ils trouverent dans le Château. La Princeſſe les accompagnoit, couverte de ſes armes. Ils arriverent vers le midi devant une Place très-forte, que l'Empereur faiſoit attaquer, & qui étoit vivement défenduë par les troupes du Sultan. L'arrivée du Général décida de ſon ſort. Après avoir laiſſé la Princeſſe hors de la portée des machines, ſous la garde de Dioſébo & de quelques Troupes, il courut à l'attaque des Siciliens ; & faiſant dreſſer les échelles contre le mur, il monta lui-même le premier à l'aſſaut. Il fut renverſé ; mais aïant fait venir d'autres échelles, il attaqua de nouveau, & chargea ſi vigoureuſement les Ennemis, qu'il emporta la Place, tuant, ou faiſant

prisonniers

prisonniers tous ceux qui la défendoient.

Après cette expédition, les Barons de Sicile présenterent à Tiran les Lettres de leur Roi & de leur Reine. Le Général les reçut avec tout le respect & toute la joïe possibles; témoignant cependant aux Commandans de ces Troupes, la reconnoissance qu'il avoit de leurs services. Ensuite ils sortirent ensemble de la Place, & se rendirent auprès de l'Empereur, qui aïant été témoin de l'accident arrivé à Tiran; & s'étant informé du nom de celui qui étoit tombé du haut de l'échelle, avoit appris avec chagrin, que c'étoit son Général lui-même. Aussi lorsque Tiran lui eut fait la révérence, ce bon Prince ne put s'empêcher de lui dire : Ce n'est point à vous, Général, à monter ainsi à un assaut; & malgré le bon droit de la cause pour laquelle vous combattez, il ne faut point tenter la bonté divine. Où en serions-nous, s'il vous arrivoit quelque malheur ? Seigneur, lui répondit Tiran, le premier soin d'un Général doit être de donner l'exemple.

L'Empereur tint ensuite un grand Conseil sur le parti qu'il devoit prendre; & les avis furent fort partagés, les uns proposant une expédition, & les autres une

autre. Enfin le Général prenant la parole: Pour moi, Seigneur, je ſuis d'avis, dit-il, que V. M. reprenne avec les Barons de Sicile, le chemin de Conſtantinople, & emmene avec elle tous les priſonniers, qui nous conſument beaucoup de vivres, & nous occupent ici un grand nombre de Troupes emploïées néceſſairement à les garder. Le Duc & moi, nous aurons ſoin de conſerver les Villes & les Châteaux, que nous avons pris, & d'étendre plus loin vos conquêtes. Nous prions ſeulement V. M. de nous envoïer des vivres, pendant que la guerre durera; car c'eſt uniquement par la mer que nous pouvons tirer notre ſubſiſtance. L'Empereur trouva l'avis fort bon, & Tiran aïant donné ſes ordres, pour que l'on amenât au Château de Malvoiſin tous les priſonniers qui étoient dans la Ville & dans le Camp de S. George, il s'y rendit lui-même avec tous les Barons de Sicile.

En arrivant, l'Empereur appella le Général & la Princeſſe ſa fille avec les Demoiſelles qui l'accompagnoient; puis adreſſant la parole à Tiran, il lui dit: Nous avons perdu le brave Comte de Bithinie notre Grand Connétable, à qui me conſeillez-vous de donner cette Charge?

Tiran

Tiran se mettant à genoux : Seigneur, répondit-il, je vous aurois beaucoup d'obligation, si V. M. avoit la bonté d'en faire présent à Diofébo. Je suivrai toujours en tout vos désirs, reprit l'Empereur; & puisque vous le souhaitez, je fais Diofébo Grand Connétable. Pour vous, Général, je vous donne le Comté de S. Ange, qui appartient à ma fille Carmésine, & dont elle voudra bien que je dispose en votre faveur; il rapporte 75000. ducats : mais j'espére qu'avant qu'il soit peu, Dieu me fera la grace de pouvoir vous faire des présens de plus grande conséquence.

Tiran témoigna vivement sa reconnoissance à l'Empereur; mais il ajouta, que deux raisons l'empêchoient de profiter de ses bontés : la premiere, dit-il, parce qu'il y a si peu de tems que je suis au service de V. M. que je n'ai pas mérité tant de grace; la seconde est, que si mon pere & ma mere apprenoient que j'eusse accepté aucun titre, ils perdroient l'espérance de me revoir jamais, & en mourroient peut-être de douleur. Rien ne peut empêcher, reprit l'Empereur, que le Comté que je vous ai offert ne soit à vous. Si vous ne voulez pas en prendre le ti-

tre, acceptez-en du moins le revenu & la possession. Je ne veux point ôter à la Princesse, répliqua Tiran, un bien qui lui appartient. Ce qui m'appartient, interrompit la Princesse, est à la disposition de mon pere; & au cas qu'on ait encore besoin de mon consentement, je confirme volontiers la donation. L'Empereur fit de nouvelles instances, en assurant le Général, qu'il ne regardoit point ce présent comme une récompense, & que s'il persistoit dans son refus, il persuaderoit à tout le monde qu'il avoit dessein de le quitter. Tiran l'assura qu'il n'en étoit pas capable, pendant qu'il pouvoit lui être utile, ajoutant que puisqu'il le vouloit absolument, il lui rendroit sa foi & hommage pour ce Comté; mais qu'il le donneroit avec sa permission à Diofébo son parent. Pourvû que vous l'acceptiez, répondit le Prince, j'en suis content; vous pourrez en faire ensuite ce qu'il vous plaira. Alors Tiran se jetta aux pied s de l'Empereur, & lui baisa la main, pour le remercier de la grace qu'il lui accordoit. En même-tems on convint, que la Cour resteroit encore au Château de Malvoisin tout le jour suivant, & qu'on célèbreroit une grande Fête, pour recevoir Diofébo

Comte

Comte de S. Ange, & Grand Connétable de l'Empire.

Ce Chevalier ignoroit ce qui se passoit. Cependant Tiran ordonna au Seigneur de Malvoisin, de faire cuire beaucoup de pain pour le lendemain, & de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la Fête. Diofébo rentrant au Château sur ces entrefaites, & trouvant son cousin occupé à donner beaucoup d'ordres, lui en demanda la raison, & s'il avoit eu quelques nouvelles des Ennemis. Non, répondit le Général; mais allez remercier l'Empereur du Comté de S. Ange, qu'il vous a donné avec la Charge de Grand Connétable.

Diofébo se rendit d'abord à la chambre de la Princesse, où il ne trouva que Stéphanie avec les autres Demoiselles. La Princesse entra peu de tems après; & le Chevalier se mettant à ses genoux, la remercia de la grace que l'Empereur venoit de lui accorder. Elle le releva; & lui donnant un mouchoir: J'exige votre parole, mon frere, lui dit-elle, que vous ne regarderez point ce que renferme ce mouchoir, que vous ne soïez sorti de cette chambre. Diofébo le lui promit; & après avoir remercié l'Empereur, il revint au-

près de Tiran. Il est bien juste, lui dit-il alors, en se mettant à ses genoux, que je vous remercie aussi, puisque vous vous êtes privé de ce Comté pour me le donner. En même-tems il se mit en devoir de lui baiser la main ; mais Tiran n'y voulut jamais consentir, & l'embrassa. Diofébo lui remit ensuite le mouchoir que la Princesse lui avoit donné. En l'ouvrant, la premiere chose qu'ils trouverent fut un Billet conçu en ces termes : *Je vous prie, mon frere, Grand Connétable & Comte de S. Ange, de me faire le plaisir d'accepter ce petit présent pour la Fête de demain. La situation où je suis, doit vous faire excuser sa médiocrité.* Ce Billet étoit accompagné d'une somme de 2000. ducats.

Le même jour la Princesse aïant trouvé moïen de joindre Tiran en particulier, lui demanda pourquoi il avoit refusé le présent que son pere lui avoit offert, & & pourquoi elle l'en avoit prié inutilement. Mais il l'assura qu'il étoit résolu de n'accepter jamais aucun titre au-dessous de celui d'Empereur. Le lendemain Diofébo fut proclamé en cérémonie Comte de S. Ange, & Grand Connétable de l'Empire Grec. L'Empereur le fit mettre à table avec lui, pendant que Tiran fai-

soit

ſoit l'Office de Maître-d'hôtel, parce que c'étoit lui qui donnoit la Fête. Après le dîner le Bal commença, & fut ſuivi d'une magnifique collation de confitures. On s'arma enſuite; & il y eut pluſieurs lances rompuës en l'honneur du nouveau Connétable.

Le ſouper qui ſuivit, fut parfaitement bien ſervi; mais Tiran aïant paru fort triſte pendant toute cette Fête, la Princeſſe le fit aſſéoir à ſes côtés, & lui dit à l'oreille : Vous êtes changé : ſouffrez-vous ? Parlez-moi naturellement. Je ſouffre tellement, répondit-il, d'imaginer que vous partez demain, & que je ne vous verrai plus, que j'en ſuis au déſeſpoir. Qui fait le mal, lui dit la Princeſſe, doit en porter la peine. N'eſt-ce pas vous-même qui avez conſeillé à l'Empereur de retourner à Conſtantinople avec les priſonniers ? Quel eſt l'homme amoureux qui jamais ait donné un ſemblable conſeil ? Tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-elle, eſt de feindre une incommodité. Je puis obtenir par ce moïen un délai de quinze ou vingt jours; car l'Empereur m'aime trop, pour m'obliger à me mettre en chemin, tant qu'il pourra penſer que je ſuis malade. Mais que ferons-nous de tous ces

prisonniers, dit Tiran ? Je ne vois aucun remede à la douleur que j'éprouve ; & je vous avouë que je ne suis occupé que de fer ou de poison, pour sortir du funeste état où je suis réduit. Allez trouver Stéphanie, dit la Princesse, voïez avec elle quelles mesures on peut prendre. Sur le champ le Général passa chez Stéphanie : & ils convinrent avec le Connétable, que dès que tout le monde seroit retiré & les Demoiselles endormies, ils se rendroient l'un & l'autre à la chambre de leurs Dames, & que là ils verroient ce qu'il y auroit à faire.

Le silence regnoit déja dans tout le Palais, lorsque la Princesse, qui pendant la nuit ne gardoit que Stéphanie dans sa chambre, dit à Plaisir de ma vie qu'elle n'étoit pas encore en humeur de se coucher, & qu'elle pouvoit cependant se retirer. Elle obéït ; mais ayant cru sentir brûler des parfums en se retirant, elle ne douta pas que ce ne fussent les apprêts d'un mariage que l'on vouloit célébrer à petit bruit ; & elle alla se mettre au lit, résoluë de s'en éclaircir. L'heure du rendez-vous arrivée, Stéphanie sortit avec une bougie, pour s'assurer si toutes les Demoiselles qui couchoient dans l'antichambre

chambre de la Princesse avec la Veuve Reposée, étoient bien endormies. Plaisir de ma vie attentive à tout, faisoit la dormeuse; Stéphanie y fut trompée : elle alla ouvrir aux deux Chevaliers qui l'attendoient avec plus d'impatience que les Juifs n'en ont de la venuë de leur Messie. Ils éteignirent la lumiere, & suivirent sans bruit Stéphanie, qui les conduisit dans la chambre de la Princesse. Ils la trouverent vêtuë d'une robe brochée d'or avec une broderie de perles. Elle avoit au col un carquant de feüilles d'or, émaillées de vert & entremêlées de diamans & de rubis. Sa tête étoit couverte d'une guirlande de pierreries, dont l'œil avoit peine à soutenir l'éclat. Tiran fléchissant le genoüil devant elle, lui baisa les mains plusieurs fois. Ils passerent la nuit à se donner des assurances de leur tendresse mutuelle, & lorsque le jour fut prêt à paroître, les deux Chevaliers se retirerent avec le même secret.

Lorsqu'il fut jour, tout le monde se leva au Château, parce que l'Empereur avoit donné ordre que tout fût prêt pour partir de bonne-heure. Plaisir de ma vie, que la curiosité avoit tenu éveillée, entra dans la chambre de la Princesse, tandis

tandis que ses compagnes dormoient encore. Elle la trouva qui s'habilloit. Stéphanie étoit habillée, & elle achevoit de se coëffer, mais avec un air d'abattement & de nonchalance si grand, qu'à peine pouvoit-elle porter ses mains à sa tête. Ses yeux battus & chargés, avoient perdu leur éclat ordinaire. Ses regards languissans sembloient discerner à peine les objets.

Sainte Vierge, s'écria Plaisir de ma Vie ! Eh, ma chere Stéphanie, comme vous voilà ! Vous êtes malade assurément & même fort malade. Dites-moi ce que vous sentez. Il faut appeller les Medecins. Non, répondit Stéphanie, ce ne sera rien. C'est une migraine violente, le serain qu'il fit hier en est cause. Croïez-moi, dit Plaisir de ma Vie, ne négligeons point ce mal, il peut devenir dangereux. Dites, n'avez-vous rien senti aux talons ? Prenez y garde ; j'ai oüi dire à d'habiles Medecins, qu'à nous autres femmes nos maladies commencent par des inquiétudes aux ongles des pieds, que de-là elles montent dans les jambes, passent aux genoux & gagnent bien-tôt les cuisses d'où elles montent un peu plus haut, que c'est-là où elles sont les plus vives, que de-

là elles portent droit à la tête & causent des étourdissemens qui nous font souvent perdre connoissance & tomber à la renverse. Ils ajoutent, que suivant Galien, ce mal ne nous prend qu'une fois dans la vie, & que quoiqu'il soit incurable, on n'en meurt pourtant jamais. Mais voïons un peu votre langue, j'en sçai assez pour vous donner conseil.

Stéphanie embarrassée du discours de Plaisir de ma Vie, & ne sçachant comment elle le devoit prendre, lui montra sa langue. Ou tous mes principes sont faux, lui dit alors cette fille, ou vous avez perdu du sang cette nuit. Il est vrai, répondit Stéphanie, j'ai seigné du nez. Ou du nez ou d'ailleurs, c'est ce que je ne puis distinguer, dit Plaisir de ma Vie, mais toujours je suis bien sûre que vous avez saigné. Cependant soïez tranquille, votre mal ne sera rien.

Comme elle s'apperçut que la Princesse sourioit, en l'écoutant, elle lui dit: Madame, V. A. me permettra-t-elle de lui rendre compte d'un rêve que j'ai fait cette nuit? Mais il faut aussi qu'elle me promette de ne se point fâcher si elle se trouve mêlée dans mon rêve. Parle, lui dit la Princesse, je t'accorde toute permission,

miſſion, tu peux dire tout ce que tu voudras, je t'en donne d'avance l'abſolution.

Alors Plaiſir de ma vie, prenant la parole : Il m'a ſemblé, Madame, dit-elle à la Princeſſe, que j'étois couchée dans une même chambre avec mes quatre compagnes, & que Stéphanie eſt venuë avec une bougie examiner ſi nous dormions. Elle a été enſuite à la porte, & elle l'a ouverte à Tiran & au Connétable. Ils étoient légerement vêtus, leur épée ſous le bras & avec des ſouliers de feutre pour n'être point entendus. Stéphanie a ſoufflé ſa bougie, ils l'ont ſuivie, & il me ſembloit qu'elle les conduiſoit à votre chambre. Vous étiez habillée & parée avec ſoin pour les recevoir. Un moment après la porte s'eſt fermée, & j'ai cru entendre votre voix qui diſoit : Laiſſe-moi, Tiran, laiſſe-moi. Je ſuis ſortie de mon lit toute en chemiſe, & j'ai couru à la porte. Alors j'ai cru voir Tiran, qui vous portant entre ſes bras par la chambre malgré votre réſiſtance, vous accabloit de ſes baiſers. Il vous a mis enſuite ſur ce petit lit de repos. Ah lit, s'écria Plaiſir de ma Vie, en ſe tournant du côté où il étoit ! Que

tu

tu es different de ce que tu étois alors !

Eh bien, lui dit la Princesse, n'as tu rien rêvé de plus ? Pardonnez-moi, Madame, continua cette fille, mon rêve n'a pas fini là. Vous avez pris un Livre d'Heures, & le présentant au Chevalier, V. A. lui a dit : Tiran, je t'ai fait venir pour donner un peu de soulagement à ton amour & au mien, mais promets-moi de ne point passer les bornes que je t'ai prescrites, jure-le moi sur ce Livre. Le Chevalier les yeux attachés sur vous, paroissoit peu attentif à vos paroles. Vous avez ajouté : Si tu m'aimes, contente-toi de ce que je t'ai permis, n'exige point de mon amour des choses dont les suites seroient funestes à l'un & à l'autre, tu me perdrois & me perdrois pour toujours. Hélas, avez-vous ajouté, à quoi m'expose ma complaisance pour Stéphanie ! En ce moment quelques larmes ont coulé de vos yeux, elles ont touché le Chevalier. Il vous a répondu : Madame, vous êtes mon unique Souveraine, c'est à vous de me prescrire des loix ; quelque dures qu'elles soient, je les respecterai toujours, mais songez que c'est contre vous-même & contre l'amour que vous emploïez le pouvoir absolu qu'il vous a donné sur moi.

Ne t'afflige point, Tiran, avez-vous dit alors; je te tiendrai compte du ſacrifice que tu me fais. Je ne te refuſe qu'une ſeule choſe, je t'abandonne tout le reſte. Il vous a prêté le ſerment que vous demandiez, après quoi il m'a ſemblé que vous embraſſant & vous accablant de ſes baiſers, il vous renverſoit ſur ce lit & détachoit les agraffes de votre robe; alors votre gorge s'étant découverte à ſes yeux, il s'eſt précipité deſſus. Mais bien-tôt n'étant plus maître de lui-même, il a voulu porter ailleurs une main hardie. Vous vous y êtes oppoſée & vous avez eu ma foi raiſon; ſi vous l'euſſiez ſouffert, le ſerment étoit en grand danger. Après une petite querelle, il m'a ſemblé que vous étiez reconciliés. Vos viſages étoient collés l'un contre l'autre, vos bras étoient entrelacés. La vigne eſt moins unie à l'ormeau que vous ne l'étiez l'un à l'autre. Vous vous parliez, mais je ne pouvois entendre vos diſcours, vos baiſers mutuels les interrompoient à tout moment.

Cependant mon ſonge continuant toujours, je crus appercevoir quelque choſe ſur cet autre lit. Il me ſembla que j'y voïois Stéphanie avec le Connétable; elle

elle se débattoit, ses jambes étant dans un mouvement très-vif, elle paroissoit se vouloir dérober d'entre ses bras : un moment après je crus l'entendre qui disoit d'une voix tremblante & interrompuë : Ah, Seigneur, que vous me faites de mal ! Voulez-vous me tuer ? Arrêtez un peu ; au nom de Dieu, épargnez-moi.

Il me sembla ensuite que Tiran lui disoit : Ma chere sœur, retenez vos cris. A quoi pensez-vous ? Voulez-vous vous perdre ? On peut vous entendre. Je la vis qui prenoit la manche de sa chemise & qui la mettant dans sa bouche la serroit avec ses dents ; mais un moment après elle ne put se retenir ; elle poussa un cri & tomba pâmée, en disant ! Ah cruel ! vous me tuez, je me meurs.

Je ne puis vous exprimer, Madame, ce que cet endroit de mon songe me fit ressentir. Je désirois en ce moment de me trouver avec mon Hyppolite dans le même état où je vous voïois l'une & l'autre. Je ne connois point encore quelles sont les douceurs de l'amour, mais il me sembloit que cet état étoit le dernier terme de la félicité. L'agitation que j'éprouvois étoit extrême, un feu dévorant se répandoit par tout mon corps. Je me le-

vai,

vai, du moins il me le ſembla dans mon ſonge, j'allai chercher de l'eau & je m'en ſervis pour diminuer l'ardeur du feu que je reſſentois.

A mon retour je crus voir Stéphanie, qui revenuë de ſon évanoüiſſement, repouſſoit languiſſamment le Connétable, & lui diſoit d'une voix foible : Laiſſe-moi cruel, laiſſe-moi. N'es-tu pas content? que veux-tu de plus? n'auras-tu point de pitié d'une fille qui s'eſt confiée à toi? Sont-ce là les ſermens que tu me fis hier ſur tous les Saints du Paradis, de ne me point faire de mal? Veux-tu les violer encore? Voïez, a-t-elle ajouté en vous appellant, voïez comme ce barbare m'a traitée; voïez ce ſang qui demande vengeance. Mais helas malheureuſe, a-t-elle continué, en verſant quelques larmes! & de qui dois-je me plaindre que de moi ſeule? N'étoit-ce pas à moi à me garder? Un moment après, il m'a paru que ſe conſolant un peu, & embraſſant le Connétable, elle lui diſoit : Va, je te pardonne tout ce que tu m'as fait ſouffrir. N'es-tu pas mon époux? Ne t'ai-je pas donné ma foi? N'es-tu pas devenu mon Maître & mon Seigneur? Ai-je quelque choſe qui ne ſoit pas à toi? Que te pouvois-je

refuser ? L'amour ne t'a-t-il pas tout donné ? C'eſt cet amour qui nous a liés l'un à l'autre. Que manque-t-il à notre engagement ? Un écrit, une cérémonie, des joûtes, des danſes, des concerts ? L'amour ſuppléera à tout. Ma mere ni mes parentes ne ſont point venus me donner la chemiſe de nôces. Elles n'ont point eu beſoin de me porter à force ſur le lit nuptial. Je m'y ſuis miſe de moi-même. Mon époux en ſera plus ſûr de ma tendreſſe.

Pendant que Stéphanie parloit, il me ſembloit, Madame, que Tiran vous exhortoit & vous ſupplioit de lui rendre ſon ſerment. Le Connétable que votre voiſinage ennuïoit, vous en preſſoit auſſi, mais les coqs chanterent pour la ſeconde fois, le jour étoit prêt de poindre. Vous les preſſâtes de ſe retirer de crainte d'être découverts. Ils ne purent vous refuſer; & ils ſortirent l'un & l'autre.

Je me réveillai là-deſſus fort étonnée de me trouver dans mon lit; j'étois encore toute remplie de mon rêve, j'aurois voulu qu'il eût duré éternellement; je penſois à mon cher Hyppolite, je ſouhaitois d'être expoſée aux mêmes peines que Stéphanie, mon inquiétude & mon agi-

tion furent extrêmes le reste de la nuit, je ne pus fermer l'œil : mais ce qui m'embarrassoit le plus, c'est que je m'étois trouvée encore toute moüillée à mon reveil, de cette eau à laquelle j'avois eu recours dans mon rêve, pour appaiser l'ardeur que je ressentois.

Plaisir de ma Vie finissoit ainsi le récit de son rêve, lorsque les autres Demoiselles de la Princesse arriverent pour lui aider à s'habiller. L'Empereur partit le matin même avec tous les Barons de Sicile, le Duc de Pera & les prisonniers. Tiran & le Connétable l'accompagnerent pendant une lieuë. Alors ce Prince les pria de ne pas aller plus loin. Ils obéirent ; mais cette séparation fut infiniment sensible au Général. Après avoir pris congé de l'Empereur, & avoir dit adieu aux Barons de Sicile, il s'approcha de la Princesse, & lui demanda si elle n'avoit aucun ordre à lui donner. Elle leva le voile dont elle étoit couverte, & ses beaux yeux ne pûrent le regarder sans se remplir de larmes. Ce fut ainsi qu'elle lui fit ses adieux. Sa douleur ne lui avoit point laissé l'usage de la parole, elle ne put que soupirer. Tiran de son côté, après avoir pris congé d'elle,

fut

fut si troublé, qu'il se laissa tomber de cheval. Il se releva promtement. L'Empereur & plusieurs Seigneurs vinrent à lui, mais ils le trouverent faisant semblant de regarder le pied de son cheval, après quoi il se remit en selle, & chacun continua son chemin. La Princesse qui étoit alors toute en larmes, apprit de Stéphanie ce qui étoit arrivé à Tiran, & n'attribua cet accident qu'à la douleur qu'il ressentoit de son départ.

Tiran de retour au Château de Malvoisin, ordonna au Connétable de rester à la garde du Camp avec la moitié de la Cavalerie & de l'Infanterie. Pour moi, dit-il, j'irai au Port faire débarquer les vivres qui nous sont venus. En y arrivant il apprit qu'il étoit entré sept Navires Génois dans le Port de Beaumont. Cette Ville n'étoit éloignée de celle de S. George que de quatre lieuës, & le Sultan s'y étoit retiré avec les débris de son Armée, croïant y être en sûreté. Le Général eut avis en même-tems, que le grand Can de Caramanie arrivoit par mer au secours des Turcs avec le Roi de l'Inde Supérieure, & qu'ils étoient suivis d'une Armée de plus de cinquante mille hommes. A cette nouvelle Tiran fit

partir un Brigantin, avec ordre d'aller reconnoître le nombre des Vaisseaux arrivés à Beaumont, celui des Troupes qui étoient dessus & de s'informer du tems auquel ils comptoient débarquer leurs vivres. Le Brigantin revint le lendemain, & lui apprit qu'il y avoit sept gros Navires dans le Port, que les chevaux étoient déja débarqués, & qu'on commençoit à mettre les vivres à terre: Oh, par Dieu, dit le Général à ses Troupes, je vous ferai manger de leur bled.

En effet, il fit préparer sur le champ cinq Vaisseaux, sur lesquels il embarqua beaucoup de troupes, surtout des Arbalêtriers; & mettant à la voile le soir même il se trouva au point du jour devant le Port de Beaumont. Ceux qui étoient à terre découvrant les cinq Vaisseaux de Tiran, & s'imaginant qu'ils étoient du nombre du ceux que le Roi de Caramanie conduisoit, n'en prirent aucun ombrage. Ainsi les Vaisseaux Grecs entrerent dans le Port sans aucun obstacle, & chacun s'attachant à un des Ennemis, ils s'en emparerent sans peine; après quoi ils investirent les deux autres qui firent aussi peu de résistance. Cette action ne coûta pas un seul homme à Tiran.

ran. Ils sortirent ensuite du Port avec leurs prises. Les vivres dont elles étoient chargées, furent d'un grand secours pour le Camp des Chrétiens; qui ne tiroient leur subsistance que par la mer.

Au retour de cette expédition le Général interrogea les prisonniers qu'il avoit faits sur les Vaisseaux, & tous lui confirmerent l'arrivée des Rois de l'Inde & de Caramanie avec une puissante Armée. Ils ajouterent que ce dernier conduisoit avec lui la Princesse sa fille qui étoit d'une extrême beauté, & qu'il destinoit, disoit-on, au fils du Grand Turc; qu'elle étoit accompagnée de vingt-cinq autres femmes, qui venoient épouser les plus grands Seigneurs de l'Armée, & que leurs Vaisseaux étoient chargés de richesses immenses. Lorsque nous sommes arrivés à Beaumont, continua un Matelot Genois, on nous a appris que l'Empereur Grec a fait Général de ses Troupes un diable de François qui gagne toutes les Batailles. Ils le nomment Tiran. Il peut avoir du courage, comme on le dit; mais ma foi il porte là un vilain nom; car Tiran signifie usurpateur, ou pour parler plus juste, voleur, & je crois pour moi que ses actions répon-

dront toujours à son nom. Aussi dit-on, que dans une Lettre qu'il écrivoit au Roi d'Egypte contre lequel il n'a jamais osé se battre seul à seul, il se disoit amoureux de la fille de l'Empereur ; vous verrez qu'il la séduira, il en fera autant de l'Impératrice, & puis il fera mourir l'Empereur pour prendre sa place ; car c'est ainsi qu'en usent ces maudits François ; vous le verrez un jour Empereur, si les Turcs & les Chrétiens le laissent vivre. Ma foi, répondit Tiran, tu as raison, tous les François ne valent rien, & celui-là fera encore pis que tu ne dis. Puisque vous le connoissez si bien & que vous lui ressemblez si peu, reprit le Marinier, je prie Dieu qu'il vous fasse obtenir tout ce que vous désirez des Demoiselles. Mais enfin vous connoissez un grand Traître. Je jure par le Barême que j'ai reçû, que si je pouvois le prendre comme souvent j'en ai pris plusieurs autres, je le pendrois moi-même au grand mât du Vaisseau. Dès qu'on fut à terre, Tiran lui donna un habit de soïe, avec trente ducats & la liberté. On peut juger de l'état où il se trouva lorsqu'il sçut que c'étoit à Tiran lui-même qu'il avoit parlé ; ainsi il alla se jetter à ses pieds, mais

mais Tiran lui pardonna & le renvoïa, en disant qu'il falloit donner aux méchans, afin qu'ils dîssent du bien de nous ; & aux bons ; pour qu'ils n'en dîssent point de mal.

La présence de Tiran étoit nécessaire au Camp, ses ordres n'avoient pas été suivis, & les Turcs avoient remporté un leger avantage par la faute du Marquis de S. George. Tiran remédia à tout & donna de nouvelles instructions. Il tint ensuite un grand Conseil, dans lequel il proposa d'attaquer la Flotte du Caraman. Elle étoit composée de vingt-trois gros Vaisseaux, les meilleurs qu'eussent les Genois & de quelques Bâtimens legers. La Flotte des Grecs n'étoit que de douze Vaisseaux de Guerre, & de quatre Galeres. L'entreprise paroissoit téméraire. Tiran s'y détermina cependant malgré la répugnance des autres Chefs. Ce Pilote Genois auquel il avoit donné la liberté, & qui touché de reconnoissance, s'étoit donné à lui, l'avoit instruit du moïen qu'il devoit suivre pour dissiper cette Flotte.

A la sortie du Conseil, Tiran donna ordre à Diofébo de lui choisir les deux mille plus braves Gendarmes de l'Armée

& deux mille Arbalêtriers des plus hardis. Des plus braves, Seigneur, répondit Diofébo! & comment les distinguer? Ne le sont-ils pas tous également avant le combat? Vous n'en sçavez gueres, dit Tiran, faites sonner le boute-selle comme si les Ennemis s'approchoient, & lorsque vos troupes auront pris les armes, examinez les éperons des Gendarmes, & regardez comme des lâches tous ceux dont les éperons seront mal attachés; comptez que tous ceux-là ne se sont armés qu'en tremblant. Le Prieur de S. Jean avec ses Chevaliers, vint dans ce moment joindre Tiran, & lui demanda d'être de la partie. Ils se rendirent au Port de Transimene, avec les Troupes destinées à l'expédition. De-là il envoïa deux Galeres au large, avec ordre, l'une de s'attacher au Vaisseau du Roi de Caramanie sans jamais l'abandonner; l'autre de lui donner des nouvelles de la Flote Infidelle.

Il étoit environ l'heure de Vêpres, lorsqu'une des Galeres revint à rames & à voiles pour l'avertir de l'arrivée des Ennemis, & un moment après leur Flote parut à la vûë du Port. Elle étoit d'une grande magnificence, surtout le Vaisseau

seau du Roi de Caramanie; ses voiles étoient couleur de feu avec ses armes en broderie. Les cordages étoient de soïe & la poupe étoit toute couverte de brocard d'or. Le Vaisseau du Général sortit du Port le premier. Les Turcs le virent paroître avec beaucoup de joïe, en criant que celui-là étoit déja à eux. Le Roi de Caramanie fit monter sa fille & les autres Dames sur le pont pour leur montrer le Vaisseau qu'ils alloient prendre. Peu de tems après celui du Seigneur de la Pantelerie parut, suivi d'un autre que commandoit le Duc de Messine. La joïe des Turcs & des Génois redoubla à cet aspect. Le Roi de Caramanie dit à sa fille : Choisis de ces Vaisseaux celui que tu aimeras le mieux, je te le donne. Elle demanda celui qu'elle avoit vû paroître le premier, & il le lui promit. Le Navire du Seigneur d'Agramont précéda celui d'Hyppolite. Enfin le bon Prieur de S. Jean qui faisoit l'arriere-garde, sortit presque à la nuit fermée.

Les Genois furent fort étonnés de voir douze gros Vaisseaux. Cependant on fit sortir du Port toutes les Pinasses, les Chaloupes des Vaisseaux, & les Barques des Pêcheurs, ausquelles on avoit atta-

ché

ché une rame, qui portoit un fanal qu'elles allumerent dès que celui du Géneral parut. Tous ces feux réunis représentoient une armée de soixante & quatorze Navires. Les Ennemis s'imaginant que la Flote des Grecs étoit en effet aussi nombreuse, qu'elle leur paroissoit, ne douterent point que l'Armée de Rhodes & celle de Sicile ne fussent venuës au secours de l'Empereur. Ils résolurent donc de prendre le parti de la fuite, & de retourner en Turquie, plutôt que de risquer un combat si inégal. Un des Vaisseaux Genois leva trois fois un fanal. A ce signal toute la Flote des Infidéles vira de bord, faisant force de voiles, elle se dispersa : mais jamais la Galere de Tiran ne perdit de vûë le Vaisseau du Roi de Caramanie, qui fit route du côté de Chypre, pour tâcher de gagner de-là Aléxandrie. La Galere avoit un fanal à sa poupe, & Tiran suivit cette Galere avec son Vaisseau.

Le lendemain au point du jour le Général n'apperçut en mer aucun de ses Vaisseaux ; mais il se trouva en vûë de celui que montoit le Roi de Caramanie. Il le joignit sur le midi : & les deux Navires s'accrocherent de façon, que quand même ils l'auroient voulu, il ne leur eût

pas

pas été possible de se séparer. Alors le combat devint si terrible, qu'à peine pouvoit-on manœuvrer de part & d'autre. Il dura à plusieurs reprises pendant le reste du jour, toute la nuit suivante, & le lendemain jusqu'au Soleil couchant. Dans cet intervalle il se donna vingt-sept combats entre ces deux Vaisseaux. Enfin le Roi de Caramanie voïant les Chrétiens déja sur son bord, & le nombre de ses gens infiniment diminué, fit apporter sur le pont le coffre, où l'argent & les pierreries étoient renfermées. En même-tems il fit habiller sa fille de brocard d'or ; & l'attachant par le col avec une corde d'or à ce même coffre, il la précipita dans la mer, avec toutes les autres Dames qui l'avoient suivie. Après cette funeste exécution il abandonna le combat, & se retira avec le Roi de l'Inde Supérieure dans la chambre, que sa fille avoit occupée. Là ils se jetterent sur un lit, & se couvrirent la tête, pour attendre la mort. Tiran maître du Vaisseau, leur envoïa un Gentilhomme, pour les prier de monter sur le pont. Ils obéïrent à regret, surtout le Roi de Caramanie, & parurent devant le Général, qui leur rendit les respects dûs à leur rang, & se leva pour les recevoir, quoiqu'il

quoiqu'il fût fort incommodé d'une blessure qu'il avoit reçuë à la cuisse. Il les obligea ensuite à passer sur ce Vaisseau ; ce qu'ils firent avec un extrême chagrin.

Dès que Tiran eut rassemblé le peu de gens qui lui restoient, il mit à la voile. De mémoire d'homme il ne s'étoit jamais donné un aussi terrible combat sur mer. A l'exception des deux Rois, tout avoit péri du côté des Turcs. A l'égard des Chrétiens, de cinq cens hommes qu'ils étoient sur le Vaisseau, il n'en resta que cinquante-quatre, dont seize étoient blessés. Enfin Tiran se signala également sur mer, comme il avoit fait sur terre. A la nouvelle de cet accident, la douleur du Sultan & la consternation des Turcs furent extrêmes. Mais leur admiration ne fut pas moindre, en pensant qu'un seul Chevalier étranger pouvoit remporter de si grands avantages. Après cette victoire le Général rentra dans le Port, où tous ses gens se rendirent l'un après l'autre avec leurs prises, au nombre de dix-huit Vaisseaux chargés de richesses immenses. Hypolite se distingua fort en cette occasion, & à l'exemple de son Maître, devint dans la suite un des Chevaliers des plus accomplis de son siécle.

Cependant

Cependant le Seigneur de Malvoisin instruit de ce dernier succès, monta à cheval, pour venir en féliciter Tiran, après avoir envoïé porter ces heureuses nouvelles à Constantinople & au Camp. Dans cette entrevûë il conseilla au Général de présenter lui-même les prisonniers qu'il avoit faits. Tiran le désiroit avec ardeur, afin d'avoir une occasion de joüir de la vûë de sa belle Princesse. Il mit à la voile dès que le vent lui permit de partir, accompagné de tous ceux qui l'avoient suivi dans cette derniere expédition, & arriva en très-peu de tems à la vûë de Constantinople. On avertit aussi-tôt l'Empereur que le Général paroissoit avec l'Armée navale. Ce Prince ne sçachant quels honneurs lui rendre, ordonna que l'on construisît un pont de quatre-vingt-dix pas de longueur, & qu'on le couvrît de superbes tapis. En même-tems il fit dresser dans la grande Place un échaffaut très-élevé, couvert de brocard d'or & d'étoffes de soïe, sur lequel il se plaça avec l'Impératrice, la Princesse, & toutes les Dames de la Cour & de la Ville. Enfin il fit étendre depuis le pont jusqu'à l'échaffaut des pieces de velours cramoisi, afin que le Général ne marchât point à terre.

Tiran

Tiran débarqua au milieu des cris de joïe & des applaudissemens de la Capitale. Il avoit à sa droite le Roi de Caramanie, & celui de l'Inde Supérieure à sa gauche. Les Barons de l'Empire le précédoient; & tout le peuple l'environnoit en lui donnant mille bénédictions, comme à un homme envoïé du Ciel, pour être son Libérateur. Le Clergé vint aussi le recevoir en procession. Avec ce cortége il arriva à l'échaffaut, où il monta. Là il se mit à genoux devant l'Empereur, & lui baisa la main. Il dit ensuite au Roi de Caramanie d'en faire de même; mais celui-ci répondit fiérement, qu'il n'en feroit rien. *Chien fils de Chien*, reprit Tiran, en le frappant de son gantelet sur la tête, tu la baiseras; & non-seulement la main, mais encore les pieds. Je le ferai par force, repliqua le Prince Infidéle; mais je jure par Mahomet notre saint Prophéte, & par la barbe que je porte, que si jamais je suis en liberté, je te ferai baiser les pieds de mes Esclaves noirs. L'Empereur irrité de sa résistance, le fit prendre sur le champ, & ordonna qu'on l'enfermât dans une cage de fer. A l'égard du Roi de l'Inde son compagnon, comme il vit qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre,

prendre, que celui de la soumission, il se mit à genoux de bonne grace, & baisa la main & les pieds de l'Empereur. Aussi ne lui fit-on aucune peine.

L'Empereur descendit ensuite de l'échaffaut, suivi de tous ceux dont il étoit accompagné, pour aller à sainte Sophie rendre graces à Dieu de la Victoire qu'il avoit remportée. Le Général donnoit le bras à l'Impératrice, qui charmée de tout ce qui lui arrivoit d'heureux, lui dit : Vous êtes l'homme du monde, qui joüissez de la plus grande réputation ; car indépendamment de ce que vous avez fait auparavant, vous venez de vaincre deux grands Rois, & vous avez donné de nouvelles preuves de votre valeur & de votre esprit. Quels éloges ne méritent point de si belles actions ! Je voudrois qu'un Chevalier tel que vous fût venu dans l'Empire d'Allemagne, lorsque mon pere étoit Empereur de Rome. J'étois alors demandée par mille Amans ; & si je vous avois vû, je vous aurois préféré à tous les mille. Mais à présent je suis vieille, & je n'ai plus d'espérance à former. Cette conversation les conduisit jusqu'au Palais, où la Princesse, qui n'en avoit pas perdu une seule parole, rit de bon cœur avec Tiran

des

des douceurs que la bonne femme lui avoit dites.

Au retour l'Empereur demanda au Général, comment il se trouvoit de ses blessures. Tiran lui répondit, qu'il avoit un peu de fiévre. En même-tems il se retira à l'appartement qui lui avoit été préparé, où les Médecins de l'Empereur le visiterent. Ils lui défendirent de sortir du lit, s'il ne vouloit demeurer estropié d'un bras. Le Général suivit leur conseil. Tous les jours il étoit visité soir & matin de l'Empereur, de l'Impératrice, & de la Princesse. La Veuve Reposée ne l'abandonna pas non plus d'un instant pendant toute sa maladie, plus par amour, que par aucun autre motif. Cette passion eut de grandes suites, & fut la source de beaucoup de traverses, que Tiran & la Princesse Carmésine essuïerent dans leurs amours; comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Fin de la seconde Partie.







